OEUVRES MÊLÉES DU COMTE ALEXANDRE DE TILLY

Alexandre : Comte de Tilly





OEUVRES MÊLÉES

DU

COMTE ALEXANDRE DE TILLY.

OEUVRES MÊLÉES

DU

COMTE ALEXANDRE DE TILLY.

— *immensum gloria calcar habet.*

A BERLIN.

ET A PARIS CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1803.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'éclat de la littérature françoise a pâli. Il y a autant d'esprit en France qu'autrefois; mais c'est la faute des temps. Quelques années avant la révolution, la nation étoit devenue économiste, *philosophiste,* et raisonneuse. Les esprits, sans qu'on s'en doutât, s'étoient, *à demi,* dirigés vers d'autres études; et rassassiés de chef-d'oeuvres les Français n'accordoient plus la même estime ni les mêmes encouragemens à ceux qui couroient une carrière fournie dans tous les sens, et où tous les prix avoient été remportés.

Les gens de qualité se mirent à faire des vers. Ils apportèrent dans la littérature une légèreté et une grace facile qui plut autant que le travail, et qui égara ceux qui cherchèrent à les imiter.

Si quelques écrivains supérieurs, restes

du bon temps, cherchoient encore à conserver le feu sacré, et à entretenir le respect pour les modèles, ils passèrent pour des rhéteurs systématiques qui vouloient donner le précepte, sans être capables *d'instruire d'exemple,* ils furent accusés de s'exagérer leur talent; on leur contesta d'en avoir. Leur voix fut étouffée par la calomnie et le mauvais goût qui sont toujours en force, et il ne resta de tradition que les meilleurs auteurs qu'on ne lisoit plus parce que tout le monde croyoit les avoir trop lus. Il naquit de tout cela impuissance dans les uns de montrer le beau et de rapeller aux principes, et dans les autres insouciance de les reconnoître, ou impossibilité de s'y soumettre. Les vers surtout dégénérèrent, et parce qu'on en avoit fait trop de bons et trop de mauvais. Les idées du siècle (dirai-je qui s'aggrandissoient, elles se dénaturoient au moins) prirent une autre direction.

On écrivit beaucoup, et c'étoit surtout en prose, que l'on n'a pas rendu meilleure et plus correcte que celle des *Pascal* et des *Bossuet,* mais à laquelle on a donné

une physionomie plus variée, des tournures plus fines ou plus acerbes, des tours plus nombreux, et surtout des expressions plus figurées, qui dans les bons écrivains modernes ont été des mots rencontrés, et chez les médiocres un néologisme oiseux. En un mot c'étoit en prose qu'on se proposoit de corrompre l'esprit national et celui de l'Europe, c'étoit en prose qu'on fanatisoit la multitude, c'étoit en prose qu'on sapoit le trône et l'autel, et qu'on sonnoit le jugement dernier des rois. Tous ces écrits économiques, polémiques, philantropiques, enciclopédiques, philosophiques, étouffèrent la poësie. On fit peu de vers, on en lut moins: quelques personnes crurent qu'on n'en fesoit plus. Je ne me dissimulerai donc pas que le moment où ce recueil paroît, n'est pas favorable; en le publiant je n'ai point été décidé par les conseils de l'amour-propre, ni par le vain desir de rattacher sur moi les yeux. Pour tous les hommes qui ne sont pas tout-à-fait obscurs, le public se compose de deux classes: celle qui vous a oublié, et celle qui s'en souvient trop.

L'Europe aujourd'hui plus que jamais, est une grande fédération *sociale*, où l'égoïsme, les prétentions, et un orgueil démesuré sont en présence, une arène ou tous les amours-propres combattent à mort, et communiquent au travers *de la langue française*, plus ou moins bien parlée; et lorsqu'on est né Français et qu'on est loin de sa patrie, on se convainc tous les jours que c'étoit là que les vanités d'esprit plus fondées avoient moins de ridicule et plus d'indulgence. C'est ainsi qu'une mode élégante devient un peu *caricature*, en s'étendant dans les provinces, et n'en est pas moins défendue avec acharnement par ceux qui l'adoptent et la déparent; et il est évident qu'il est plus difficile à un François de réussir par l'esprit, hors de France, qu'à Paris même, où les uns sont à sa hauteur et l'estiment pour cela, et où les autres sont au moins assis *sur le banc des juges*, et l'apprécient sans humeur et sans jalousie. Mais je reviens à ce volume dont la première édition parut en 1783: elle est fort augmentée.

J'ai cru me devoir de jetter un dernier regard sur ces productions de mes beaux ans, à-peu-prés comme on relit les lettres de sa maîtresse, long-temps après qu'elle nous a quittés. C'est-là que désillusionné on reconnoît les faux sermens, les engouemens du premier amour, les traces de l'infidélité, et ce qui est plus douloureux encore, les vestiges de l'indifférence; on se dit: „j'étois jeune alors, cet heureux mensonge s'est envolé" et le réveil a toute l'amertume de la vérité: on ajoute, „profitons des instans qui restent, embellissons ces derniers bienfaits du ciel de tout ce qu'il nous accorde encore."

C'est ainsi que j'ai revu avec soin, et loin du premer prestige de la composition, tous ces vers que m'inspira une muse de vingt ans, légère comme cet âge, et hardie comme le bonheur. Malgré les éloges des journalistes les plus estimés de ce temps là, j'ai cru qu'il me restoit encore à les mériter davantage. J'ai corrigé beaucoup dans les morceaux déjà imprimés; j'ai retranché plus. Ceux qui me veulent du bien m'en sauront gré; ceux qu'anime un

sentiment contraire doivent trouver une jouissance de plus à lacérer ce que j'ai travaillé davantage.

Pour achever de me rendre coupable à leurs yeux, ce volume contient plusieurs morceaux nouveaux, et quelques-uns écrits en Allemagne, où la saine et majeure partie de la nation à un jugement droit unit de la bonté et de l'instruction, mais où on rencontre par fois, *comme ailleurs,* chez certaines gens, des prétentions plaisantes, et des ridicules ennuyeux.

Car ce n'est qu'en voyageant hors de cette France, sujet éternel des conversations de l'Europe, qu'on rencontrera *peut-être* une femme qui juge Paris sans l'avoir vu, une actrice célèbre sans l'avoir entendue, *Racine* comme s'il étoit son compatriote, et qu'elle fût dans son secret, qui se tue à avoir de l'esprit dans une langue qui ne sera jamais entre ses mains qu'un instrument rébelle, c'est alors, dis-je, qu'on est tenté de lui dire: „Souffrez la vérité, *Madame,* ou *Monsieur,* vous n'avez pas reçu la science infuse, et vous n'êtes pas destinée à faire un miracle; et cependant

c'en seroit un si votre conversation française étoit *tout ce qu'elle peut-être: courte*, prompte, brillante, si vous aviez du bonheur dans le récit, et de ce trait vif qui tient surtout à l'expression. Les gens de province même ne l'avoient pas, ce seroit surtout un prodige si vous aviez un avis juste sur ce que vous n'avez pas vu, et si *Pascal, Massillon* et *Racine* étoient pésés dans votre balance; leurs poids sont aux lieux qui les virent naître." Que diroit-on d'un Français qui soutiendroit qu'il comprend Lomonozow mieux que J. B. Rousseau, le Camoens mieux que Voltaire, ou Schiller mieux que Corneille? Il est donc clair, Madame, que vous avez tort, et que vous, Monsieur, qui ne faites que des vers français, n'avez pas raison; et si vous tourmentez jamais quelque natif des Gaules, vous mériterez qu'il vous réponde: „je passois pour avoir de l'esprit dans ma langue avant que vous vous fussiez arrangé pour en avoir dans aucune."*)

---

*) Tous ces ridicules là sont des exceptions très-rares parmi les étrangers distingués: c'est pour

Le premier des hommes depuis César, Frédéric II, a fait aux François l'honneur de n'écrire et de ne parler que leur langue. Les fleurs de son style se ressentent quelquefois d'une culture étrangère, mais il y soupçonnoit bien plus de taches qu'il n'y en a réellement..... Il étoit si grand qu'il étoit modeste. Mais quelle digression! je termine.

Un attrait irrésistible pour ma patrie dont je suis banni depuis si long-temps, *) a encore contribué à me faire entreprendre cette seconde édition. Je n'ai pu braver la tentation de communiquer, du moins par les arts, avec ce *Paris,* avec cette terre privilégiée, où j'avois cru vivre et mourir... où s'écoula si heureusement ma vie presqu'entière, jusqu'aux temps lamentables qui seront la honte de notre histoire, comme

---

cela qu'ils sont plus choquans et que cette critique ira plus vite à son adresse.

*) On en verra les raisons à *la lettre Condorcet.* — Je sais qu'on ne court pas de tels risques sous un gouvernement juste et modéré, mais des considérations individuelles et des dangers d'un autre ordre, dont l'exposé seroit ici un hors-d'oeuvre, nécessitent et prolongent mon exil.

ils ont été le fléau et l'injure de l'humanité.

J'ai cru pouvoir insérer ici *) deux morceaux politiques auxquels j'avoue que j'ai toujours attaché de l'importance; ils ont été imprimés, lus, et très-connus dans leur temps... je n'en dirai pas davantage... cependant je confesse que j'ai du plaisir à les consigner ici dans ce nouveau dépôr.

Je les ai choisis parmi tout ce que j'ai écrit pendant plus de trois ans sur ces matières, dans un temps et dans un lieu, où il y avoit, peut-être au moins, de l'énergie et quelque danger à s'opposer au torrent d'une coupable démagogie.

Ces écrits donneront l'idée de mes opinions politiques, qui n'ont jamais été exagérées, mais qui, j'ose le dire, ont été justes: ils seront un monument de ma fidélité à qui j'en devois, et à qui mon coeur la garda pure et intégre!... Ils offriront la mesure de mon talent, si toutesfois j'en ai reçu de la nature. Je résume ce discours qui devient une préface. Ce seroit un

*) Lettres au Roi et à Condorcet.

grand ridicule devant un petit livre, car je tâcherai que ce livre soit court; la louange n'aime pas à avoir un champ trop vaste, et il y a toujours assez de prise pour la satyre.

L'envie a des trésors: elle ne place pas toujours ses fonds sur des bases bien réelles, elle bâtit sur le sable, elle édifie sur le néant: elle se moque d'un mot comme d'un long discours, et Zoïle ridiculise un madrigal tout comme un poëme: c'est même meilleur pour sa santé, cela lui donne moins d'humeur.

Je finis par un souhait qui paroît d'abord simple et modeste, mais qui est très-étendu. Je desirerois que ceux qui jugeront ce volume, l'ayent lu, que ceux qui le liront sachent et puissent le juger, et que quelques-uns oublient que j'en suis l'auteur.

A Mr LE MARQUIS DE VILLETTE.

Sur le jugement sévère qu'il avoit porté de la première édition de ce Recueil de poësie.

Oui, je devois, pour mon honneur,
Cacher ces lambeaux littéraires:
Dans des tablettes solitaires,
Je devois me borner à répandre mon coeur;
Et je sens qu'il est fou de risquer son bonheur
Sur des chances épistolaires.
Si cependant on étoit sûr
D'amener des dez favorables;
Si comme vous, Marquis, d'un crayon aussi pur,
On coloroit des vers aimables;
Si comme vous dans un petit livret
D'un format anacréontique,
du Pinde atteignant le sommet,
On méritoit le siège académique;
Si comme vous, en se jouant,
Lutinant le plaisir, souriant à la gloire,
On se trouvoit, en se divertissant,
Dans le chemin qui mène au Temple de mémoire,
Alors pour se produire on auroit ses raisons:
Mais l'excuse n'est pas commune;
Vous en avez mille au lieu d'une;
Et si dans vos écrits, vous donnez des leçons,
Vous entendre est encore une bonne fortune.
Ainsi vous ignorez tous les désagrémens
Qu'on rencontre en faisant sa cour aux neuf Pucelles;
Et vous êtes comme ces gens
Qui n'ont point trouvé de cruelles,
Et qui, dans toutes les ruelles,
Acteurs et chevaliers errans,

Dans de tendres enchantemens
Ont promené leurs grâces infidèles.
Pour moi qui de rimer eus la démangeaison
Qu'avoit ce fameux l'Empirée
Dont parle le joyeux Piron;
Qui, dès mes jeunes ans, arborai la livrée
Des valets-de-pied d'Apollon;
Moi dont la Muse séparée
Des Rimailleurs de l'Hélicon,
Et casanière, et retirée,
Préluda sans prétention,
J'espérois avoir le pardon
D'une faute presqu'ignorée:
Mais vous avez réveillé durement
Ma Muse par vous fustigée
Qui s'endormoit en me dictant
Une chanson trop négligée.
J'honore vos talens; traître, vous le savez:
Qu'ai-je donc fait qui vous irrite?
Non, je ne dois pas être à vos yeux sans mérite:
Je sens celui que vous avez.
Ainsi j'ai du moins l'avantage,
Lorsque vous me mordez impitoyablement
De rendre justice au talent
Que dans votre volume on trouve à chaque page,
Mais falloit-il en faire usage
Pour me tancer si vertement,
Moi, l'auteur d'un petit ouvrage?
C'est l'aigle qui d'en haut descend, avant l'orage,
Pour étrangler un pigeon innocent.
Dans ses feuilles judicieuses,
L'Aristarque du peuple auteur,
M'a bien voulu faire l'honneur
De m'accorder quelques lignes flatteuses,
Je surnageois sur le fleuve fatal,
Et j'échappois au ridicule:
Mais quand je suis loué par Juvénal,
Je suis rudoyé par Tibulle.

A MADAME

LA COMTESSE D'AN....

MADAME,

Il y a long-temps... oh oui! bien long-temps que je n'ai eu le bonheur de vous voir et de vous entendre.

Je n'ai jamais retrouvé votre esprit, un esprit si étendu et si clair, si élevé et si simple, si solide et si grâcieux, si fin et si naturel.

Je n'ai jamais retrouvé votre conversation, une conversation si prompte et si *pensée,* si nourrie et si légère, si animée et si raisonnable, si attachante, si forte, si précise.

Vous donniez de l'esprit à ceux qui en manquoient.

Vous n'aviez pas une prétention, et vous pouviez les avoir toutes.

Vous étiez supérieure, et vous étiez aimée!

Tout le monde vous disoit que vous étiez toujours la première, vous seule ne l'avez jamais dit ni par vos paroles ni par votre silence.

Permettez-moi de m'affliger ici sur la perte irréparable de ces soirées, où les gens de France les plus distingués réunis chez vous par les charmes de la société et de l'esprit, convenoient tous que vous en aviez plus qu'eux; leur orgueil étoit de reconnoître ce que vous valiez, et votre étude, Madame, étoit de les faire valoir.

Chacun parloit à son tour: on auroit voulu que le vôtre revînt sans cesse: on avoit l'heureux besoin de vous écouter.

Mon amour pour la littérature, pour les arts, pour cette noble culture de la raison perfectionnée, qui

dans moi ne suppose pas le talent, mais qui m'en a donné les jouissances, auroit préservé mon esprit de vous oublier, si mon coeur en avoit été capable.

Vous m'encourageâtes, quand, dans ma jeunesse, en dépit d'une sorte de préjugés, je commençois à cultiver la poésie et les lettres: ce que j'ai retenu de vous, Madame, vaut mieux que ce que j'ai appris, — que ce que je puis avoir reçu de la nature.

Qui pourroit vous oublier? Qui pourroit rien oublier de ce qui vient de vous?

J'ai retrouvé, il y a peu de temps, votre vertueux époux, fixé sur une terre étrangère, ne regrettant, des places et du crédit, que la puissance d'y faire le bien, supérieur à l'inconstance de la fortune, et ne nourrissant que l'amertume des souvenirs qu'il doit à

son maître, à sa fin déplorable, à ses bienfaits.

Je l'ai retrouvé aussi noble dans la médiocrité qu'il étoit simple dans la faveur.

J'ai éprouvé en le revoyant, deux sentimens contraires, et qui s'allient souvent: le plaisir et la douleur.

Il m'a rappelé ces colonnes restées debout pour attester des temps de calamités, et qui ne portent sur leurs bases que les emblèmes de l'honneur, que les inscriptions du devoir et de la fidélité.

A sa vue, j'ai autant songé à vous qu'à lui, Madame, et ma pensée fut si entière, si pleine, si reconnoissante, que j'ai éprouvé une indicible félicité à sentir qu'il y a dans le coeur de l'homme une mesure de sentiment qui sait et peut acquitter tout.

Il a cherché dans l'exil un abri

contre cette tempête révolutionnaire qui a tout atteint; et vous, Madame, restée seule au sein de cette organisation exterminatrice, la providence vous a regardée: cette mer de sang qui engloutissoit tout, s'est arrêtée devant vous!!

On ne peut pas dire que de tels hommes vous oublièrent dans la conjuration de leurs massacres; mais la conspiration du ciel et de la providence en votre faveur l'emporta sur celle de l'enfer et de ses ministres. Votre existence, et la conservation de quelques autres, expliquent la part de *Dieu* dans une révolution que les hommes et le hasard n'ont *point* faite.

Que vous aurez souffert! que vous aurez réfléchi! La majorité des gens de lettres de France a été vile dans cette tourmente politique: ils vous au-

ront sûrement reproché vos anciennes bontés plus que vous ne les aurez fait rougir de leur nouvelle ingratitude.

La plupart des gens du monde qui formoient votre société ont péri, ou ont été dispersés: seule si long-temps, vous vous êtes, en quelque sorte, survécu à vous-même: — vous vous serez reployée sur vous; et manquant à tous ceux qui vous avoient connue, vous aurez su vous suffire.

Tel est le privilége de l'esprit et de l'instruction: telles sont les prérogatives d'une imagination exercée et brillante; la solitude, la mélancolie, la réflexion, ce sont-là les domaines du génie: il agrandit ou diminue; il édifie ou détruit; il répare et retrouve tout.

Que la destinée de quelques hommes que vous distinguiez, Madame, a été diverse!

Un est mort *) au sein de cette heureuse Helvétie, naguères si tranquille, depuis si agitée, et que celui qui gouverne la France aujourd'hui, veut rasseoir sur ses bases, de son heureuse et puissante main: il a terminé sa carrière dans un excès d'amertume et de misère qui a dû le consoler à son départ de la vie. — Homme aimable! homme distingué sous tant de rapports! — L'amour ou l'amitié qui présidèrent à ses autres années, n'ont pu fermer ses yeux sur cette terre où sa dépouille mortelle eut quelque peine à trouver un dernier asile.

Un autre **) a péri, avant le temps, au fond de l'Allemagne; et moins infortuné, a exhalé ses derniers soupirs confondus avec les larmes de l'amour,

---

*) Le prince de L***.

) Le M. de B.

et recueillis par une femme chère à son coeur.

Un troisième *) s'est caché sur le rivage, au milieu des débris: il s'est réfugié dans son obscurité silencieuse, et n'est échappé qu'avec peine à l'atroce célébrité d'un frère avili qu'il désavoue.

Un autre enfin, **) après différentes fortunes, s'est reposé dans la puissance: il est maintenant un des administrateurs du monde, sous cet homme étonnant qui en gouverne la moitié.

Pour moi, après de longues courses dans les deux mondes, j'ai cherché le repos et la paix. J'ai trouvé l'une dans les arts, les lettres et moi-même, plus qu'aux jours de la prospérité et de la folie: je rencontre l'autre aux lieux que j'habite; car l'ordre, la *stabilité*, et

---

*) Le M. de C**.

**) L'. D'.

ce *repos* sont une même chose. Je l'ai cherché sous le gouvernement paternel d'un seul qui n'a point été ébranlé et qui ne le sera pas, — sous un gouvernement cher à ma *raison* et à mes préjugés, sous un gouvernement, qui raisonnable comme les lois qui meuvent l'univers, se compose d'équilibre et de fixité, de la durée duquel l'autorité, les droits et les vertus du monarque, l'obéissance, les devoirs et l'amour des sujets, sont les garans impérissables.

C'est de là, Madame, que je vous offre l'hommage de cet ouvrage, comme un foible tribut de mon admiration, de mon ancien attachement et de mon respect. Il ne parviendra peut-être pas jusqu'à vous, dans la retraite où j'ai appris que vous viviez. Mais il attestera, du moins, que je l'avois dédié à l'un des ornemens de votre sexe, à l'une des personnes du monde les plus

dignes de juger les productions de l'esprit, et d'en faire la fortune.

Votre approbation me rendroit insensible à bien des suffrages que je ne mendie pas!!!

Il est difficile de mettre une grande importance à la plupart de ceux des gens du monde qui parlent ordinairement le plus de ce qu'ils entendent le moins.

Et puis, dans ce siècle, il est difficile d'être flatté de quelque chose: il n'y a que de s'en étonner qui le soit davantage.

Le jugement des gens de lettres seroit revêtu des caractères d'une autorité irrécusable, s'il étoit impartial et désintéressé.

A qui donc s'adresser? Pour qui donc écrit-on?

Pour le petit nombre, pour des littérateurs sans parti, pour la classe saine

du public — pour ses amis, pour soi-même, pour répandre son coeur, pour charmer ses loisirs, *pour oublier la vie,* — pour exercer la plus noble, la plus indépendante des facultés, pour faire régner la première des puissances, la pensée; pour s'isoler d'un monde qu'on n'est pas assez misanthrope pour éviter entièrement, ni assez simple ou assez illusionné pour aimer.

Pour que cet ouvrage eût été digne de vous, Madame, il eût fallu qu'il eût été sans taches.

Que si dans ces temps que je m'abstiens de caractériser, l'esprit de parti qui sommeille, mais qui n'est encore que comprimé, trouvoit dans ces mélanges des opinions à improuver, des passages à reprendre, à frapper d'une animadversion dont le contre-coup peut avoir ses dangers, aucun de mes torts, aux yeux des plus intolérans, ne

peut raisonnablement, Madame, vous être imputé, puisque cet hommage n'est que celui de mon souvenir, la tendre expression de mes réminiscences, et que je vous l'ai rendu sans votre aveu.

Je me suis abstenu d'écrire votre nom, mais vous serez reconnue par tout ce qui s'est approché de vous: on me devinera, en me reprochant d'avoir affoibli une idée générale par une expression commune.

Recevez avec bonté, Madame, l'assurance de mes voeux les plus étendus, et celle de mon respect infini.

DISCOURS

REPONSE

DU MARQUIS DE VILLETTE.

Que de piquantes ironies!
Qu'ai-je fait pour les mériter?
Qu'avec l'art des coquetteries
Vous savez bien les apprêter!

Ai-je eu la coupable malice
De vous causer un déplaisir?
Moi, qui goûtois avec délice
Le fruit de votre heureux loisir.

Le dépit monta votre lyre,
La colère vous fait honneur:
Et ces vers qu'elle vous inspire
Sont au profit de mon lecteur.

Votre vengeance a tous les charmes
Du bel esprit et du bon coeur:
Sans peine je vous rends les armes,
Et j'embrasse en vous mon vainqueur.

Vous m'ajournez sur le Parnasse,
Mais j'oserois le soupçonner;
C'est pour montrer la bonne grâce
Que vous avez à pardonner.

Soldat du Pinde et de Cythère
J'y paroissois au dernier rang;
Je faisois la petite guerre,
Je ne suis plus que vétéran.

Amant fortuné que vous êtes
Et des Grâces et des neuf soeurs:
Elles écoutent mes fleurettes,
Et vous accordent leurs faveurs.

Pour moi cette gloire est un songe,
Mais vous êtes prédestiné:
Et c'est à vous qu'il est donné
De réaliser un mensonge.

A MON MEILLEUR AMI.

Emporté par des goûts volages
Sur le char de l'illusion,
Tu suivois la religion
Des réprouvés de tous les âges.

Tu trompois ces pauvres maris;
Tu trahissois même les plus traîtresses:
De ces vieilles enchanteresses,
Tu raillois les vieux favoris,
Qui, dans d'immortelles tendresses,
Des mêmes feux toujours épris,
Mettent toujours le même prix
A leurs éternelles maîtresses.
Tu t'attachois par air, et tu quittois par ton.
Tu dépensois indécemment la vie.
Les fiers accents de la saine raison
Étonnoient ton âme engourdie,
Et le flambeau de la philosophie
S'éteignoit dans le tourbillon
Où tu promenois ta folie.

D'un air léger, publiquement,
Tu saluois ces *Démoiselles*.
Un créancier étoit un insolent,
Tes passions étoient des étincelles.
Avec les sirènes du temps,
Tu savourois les plaisirs de la table,
Et t'endormois dans leurs embrassemens
Après un souper délectable;
Tes valets étoient impudens;
Ton cheval de course impayable,
Et tu vivois avec l'essain aimable
Des *roués* et des élégans.

Un époux aimoit-il sa femme?
Le trait étoit prodigieux.
Tu te moquois de la pudique flâme
Qui brûloit autrefois nos stupides ayeux;
Et tu trouvois miraculeux
Que ce Monsieur se servit de son âme.

Tu savais les amans du jour,
Les arrangemens, les ruptures,
Les congés, les billets, les intrigues obscures
Des nouveaux arrivés qu'on supplante à leur tour,
Et les meilleures aventures
Des Danseuses et de la Cour.

Tu parlois haut, tu fesois l'analyse
Ou d'une pièce, ou d'un roman,
Et tu jugeois dans un moment
L'ouvrage qu'une muse assise
Dans le fauteuil qui rend savant,
Avoit dessiné lentement
Pour la postérité surprise.
Comme il faut s'occuper un peu
Pour suivre le temps qui s'envole,
Tu jouois sans aimer le jeu,
Quand tu perdois sur ta parole,
Sans daigner prendre de l'humeur,
Tu griffonnois d'un air frivole
Un billet payable au porteur.

Sous ces orangers où chantèrent
La Fare et son ami le prieur d'Oléron,
Dans ce temple où les précédèrent
Tibulle, Horace, Anacréon,
Franchissant les routes battues
Par ces Chantres ingénieux,
Tu voulois, jeune paresseux,
Contempler de près les statues
De leurs muses et de leurs Dieux:

Et tu pensois que l'avenue
Où tous ces aimables goûteux
Hument encore des vins vieux,
Alloit apparoître à ta vue;
Que les sons négligés et trop présomptueux
De ta muse presqu'inconnue,
Charmeroient un jour avec eux
L'âme et l'oreille encore émue
Des derniers fils de nos neveux.

Tu fesois des vers trop faciles,
Il faut gravir au Pinde où tu voulois voler;
La gloire ne sourit qu'aux travaux difficiles;
C'est une vierge..... il faut la violer.
Aux erreurs qui trompoient ta vie,
Aujourd'hui tu fais tes adieux.
Je suivrai tes leçons, je ne demande aux Dieux
Qu'un ami tendre et qu'une sage amie.
Allez, allez, décevante folie!
Je ne veux plus de vous, je ne veux qu'être heureux,
Que cultiver, obscur et vertueux,
Mes champs et la philosophie.

A Laïs, au regard moqueur,
Je n'offre plus ma bonhomie:
Phriné veut de l'argent, moi, je veux du bonheur;
Il ne s'achete pas, et le jargon m'ennuie.
Dans son alcove, entre ses bras,
Je ne lasse plus sa mollesse......
Et puis je veux que ma maîtresse
Ait encore plus que des appas.

J'ai reconnu qu'il étoit incommode
De devoir à tout l'univers,
En payant les billets divers
Que je signai quand j'étois à la mode;
J'ai promis très-décidément
De respecter mon héritage;

Je réalise prudemment
Le projet que j'eus d'être sage.

J'ai jeté des regards d'effroi
Sur mes plaisirs indiscrets et coupables:
Je ne vis plus avec les agréables
Qui sont trop sublimes pour moi;
Et ce qui plus m'étonne encore,
C'est que maintenant je conçois
Que l'on s'épouse et qu'on s'adore.
Malheureux! je crus autrefois
Que la chose étoit impossible.
Hé bien! puisqu'un mari peut paroître sensible,
J'en fais serment, si jamais je le suis,
Je prétends régaler Madame
D'une si conjugale flâme...
Qu'un jour elle en mourra d'ennuis.

Dans les foyers, dans les coulisses,
Je ne vois plus l'encan de chaque jour;
Je ne sais plus par coeur l'amour
Des Duchesses et des Actrices:
Je ne veux plus être au courant
De ces brillantes bagatelles,
Et de ces courtes étincelles
Que fait pâlir le feu du sentiment.
Je recherche une femme honnête
Qui veuille se laisser aimer,
Dont le coeur gouverne la tête,
Et que le mien puisse estimer;
Dont l'âme devine la mienne,
Pour qui mes goûts soient des plaisirs;
De qui la raison me soutienne;
Qui, prenant mes mains dans les siennes,
Recueille mes derniers soupirs.
Des Auteurs distingués, je n'osé plus médire;
De rendre des arrêts, je me suis corrigé.
Oh! mes amis! qu'il est difficile d'écrire!

Moi, je ne juge plus, de peur d'être jugé.
    Ce n'est plus le jeu qui m'occupe;
J'aime mieux exercer mon esprit, ma raison,
  Après avoir trop long-temps été dupe,
Je n'ai pu me résoudre à me faire fripon.

Mais je n'ai point guéri de la métromanie.
    Mais capricieuse et jolie,
    Erato charmera mes jours;
  Et si l'amante est quelquefois sauvage,
    L'amant ne sera point volage:
    Elle aura mes derniers amours.

  O vous! l'objet de mon idolâtrie,
    Objet d'une immortelle ardeur,
    O vous! des ennuis de ma vie,
    Ange doux et consolateur,
  Tournez vers moi ce regard séducteur
    Mon âme, mon unique amie!
Inspirez-moi des vers pûrs comme mon bonheur;
Qu'ils vous plaisent alors, et ma tâche est remplie:
    Un *accessit* à votre coeur,
    Vaut un prix à l'Académie.

A LOUISE.

Il est passé ce carnaval,
Où tandis que fraîche et jolie,
Chaque jour vous alliez au bal
Agiter les grelots de l'aimable folie,
De mon aurore éteignant le fanal,
Chaque jour la fièvre ennemie,
Me montroit le terme fatal
De ma jeunesse évanouie.
Comme tout change! En vérité!
Vous aussi! vous êtes volage:
Quitté par vous, dans un autre esclavage,
Je vais chercher quelque félicité,
Et comme je suis presque sage,
Je veux par-dessus. tout de la fidélité.
De Clotho si la sombre huissière
Vient alors m'apporter une assignation,
Me débattant au bout de ma carrière,
J'aurai du moins la consolation
A ma mourante main d'unir une main chère.
Lorsque jadis à votre clavecin
Vous mariez votre voix séduisante,
Vous vous interrompiez soudain
Pour me dire: aimez votre Amante:
Vous pleuriez quelquefois, je tarissois vos pleurs;
Je riois doucement de vos tendres alarmes.
Et de vos aimables douleurs
Qui vous donnoient encor des charmes.
Ah! le mouchoir dont j'essuiai vos larmes,
Devoit-il me servir pour pleurer vos rigueurs?
Je veux pourtant croire qu'en confidence
Le médecin vous avoit dit
Qu'un peu de temps, et sur-tout sa science
Raviroit à la mort qui planoit sur mon lit,

Ma douloureuse et trop frêle existence;
Et comme il sait tous les secrets
De l'indulgente et facile nature,
Vous attendiez, en dansant, les effets
De son art, qui n'est point un art de conjecture.
Vous voyez qu'il avoit raison:
Le Dieu fêté dans Epidaure
Ne souffre pas que je visite encore
Le sévère Minos et le triste Acheron.
Or maintenant que le Carême,
Destructeur des illusions,
A fait taire les violons,
Venez me voir défait et blême:
Au coin du feu, dans mon fauteuil,
J'ai l'air passablement bizarre,
Je ressemble assez au Lazare
Se levant du fond du cercueil....
Mais d'où vient ma sollicitude,
Et de vous voir ce besoin renaissant?
Je suis presque piqué, j'ai le ton d'un amant:
C'est le pouvoir de l'habitude....
A votre ami revenez, croyez-moi,
Auprès de vous je n'ai plus d'autre titre,
De mes loisirs redevenez l'arbitre;
Je m'humilie et vous ferez la loi.
Vous souvient-il, c'est sans cajolerie,
De ces momens dérobés au sommeil,
De cette tendre causerie
Qu'éclairoit quelquefois le lever du soleil;
Et de cette amoureuse et douce rêverie
Qui précédoit et suivoit le reveil?
Mais que fais-je? A votre mémoire
Devrois-je rappeller un temps trop tôt passé?
Si ce moment de bonheur et de gloire
De mon esprit ne peut être effacé;
Si ce souvenir vit dans le fond de mon âme,
Qu'il y reste caché, puisse-t-il y mourir!
A vos regards, aux miens j'aurois trop à rougir

De vos froideurs et de ma flamme.
Sous la main qui va la flétrir,
Ainsi l'on voit la sensitive,
Par sa force rétroactive
Sur elle-même revenir.
Ici finissent le reproche,
Et les plaintes et les regrets:
Le char de la santé s'approche
Traîné par des coursiers tout frais;
Les plaisirs, l'amour le précèdent,
Me montrant du doigt leurs bienfaits;
En caressant celles qui vous succèdent,
Je dirai; des rigueurs m'ont valu des succès.

DISCOURS

A MONSIEUR DE CHAMPFORT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE. *a*

De la décadence de la poësie,
De la nécessité de travailler les vers,
Du bonheur de la solitude qui perfectionne le talent.

Le noble champ des arts n'est plus qu'un cimetière;
Figaro foule en paix la cendre de Molière. *b*

FEU MR DE RIVAROL.

La critique éclairée est un bienfait des cieux:
La louange, Champfort, un piége dangereux.
Je mettrai mon orgueil à suivre la lumière,
Que m'a tenu ta main dans la vaste carrière
Où, par amour des arts, je viens de m'avancer:
Tu signales l'écueil où j'allois me briser. *c*
Trop de facilité n'est qu'un présent perfide,
Je veux la réprimer, et tu seras mon guide,
Aux vers que je t'ai lus j'ai donné peu de soins:
Ils n'en valent pas mieux pour m'avoir coûté moins.
Tu m'as parlé sans feinte, et je te remercie.
Le travail ne peut pas remplacer le génie,
Je le sais, mais l'esprit se marie aux talens
Que vont développer la culture et le temps;
Et s'il n'est pas permis à l'amant de la gloire
De planer aux hauteurs du temple de mémoire,
Son art laborieux en applanit l'accès,
Et l'effort par dégrés enfante le succès.
Des travaux de l'esprit condition certaine!

Il faut que quelque part se rencontre la peine,
Et lorsqu'elle n'est pas du côté de l'auteur,
Elle est alors, de droit, le fardeau du lecteur,
Mais ces auteurs charmans qu'inspirèrent les grâces,
Des pédans studieux n'ont point suivi les traces:
Et sans rimer des vers lentement allignés,
N'en ont fait que d'aisés que la gloire a signés. *d*
C'étoit, poursuit Damis, aux pieds de leurs maîtresses,
Qu'ils moduloient sans soin leurs chansons charme-
resses: *e*
Dans les flots jaillissans d'un champagne mousseux,
Ils trouvoient mollement des sons harmonieux:
Ainsi que ces héros époux nés de la gloire,
Leur muse sans combat rencontroit la victoire;
Et leurs crayons légers, en peignant la beauté
Dessinoient des tableaux pour la postérité.
Chamfort, nous connoissons ces aimables ouvrages,
Dont une main facile a buriné les pages;
Nous avons admiré ces écrivains heureux,
Qui presque sans travail se sont rendus fameux:
Mais une exception n'est jamais un exemple.
Le monde littéraire aujourd'hui les contemple
Comme on fixe par fois, de hardis monumens
Qu'on n'auroit jamais cru devoir survivre aux temps.
Qu'ils sont rares!.. Et puis, que souvent on regrette
De trouver de génie une ébauche imparfaite,
Des taches, des défauts qu'on ne sauroit passer,
Et qu'un pinceau correct ne pourroit qu'effacer! *f*
Ces grands maîtres, d'ailleurs, fondoient presque un
empire:
Ils ouvroient la carrière où résonna leur lyre,
Ils venoient les premiers: nous, tardifs successeurs
De leur trône conquis, de leurs anciens honneurs,
Nous n'avons pas le choix; il nous faut par l'étude
D'un lecteur fatigué chatouiller l'habitude,
Et présenter des mets par notre art aiguisés
Pour rendre l'appétit à des palais blâsés.
Ce Voltaire si grand, que la plus basse envie

Déchira soixante ans de sa dent en furie,
Et qu'il est du bon ton encore de dénigrer
Lorsque les étrangers n'ont su que l'honorer,
Auroit sans doute acquis une gloire plus pure,
Si son art plus sévère eût restreint la nature
Dont l'instinct l'emportoit vers la célébrité:
Son nom contemporain de la postérité
Du temps dévastateur bravera les ravages;
Mais s'il eut moins écrit, si ses nombreux ouvrages
D'une plus chaste main eussent été tracés,
Il laissoit après lui ses rivaux effacés. g
Falloit-il, pour cela, l'abreuver d'un calice,
D'amertume et de fiel?.... de dégoûts, d'injustice?
Peuple de détracteurs! Vil troupeau de jaloux!
Les Anglois plus sensés sont plus sages que nous:
Leurs auteurs moins connus sont sacrés dans leur île,
On leur a fait crédit d'un laurier plus facile,
L'Europe les en croit, et leur dévotion
Nous force d'estimer Shakespeare et Milton. h
Et nous, qui présentons à l'Europe savante
De grands hommes divers une liste éclatante,
Nous de qui les chefs-d'oeuvre ont instruit l'univers,
Dont la langue est parlée aux cours, dans les déserts,
Nous même affoiblissons le respect et l'estime
Que le monde apportoit en tribut légitime
Sur les bords de la Seine, aux écrivains heureux
Des Grecs et des Romains successeurs plus fameux. i
Aussi, l'astre éclatant qui brilloit sur la France,
Pâlit, et le bon goût touche à la décadence,
Et les grands écrivains, sobres de leurs écrits
Laissent les Mévins en inonder Paris. k
Quel est donc ce rhéteur inconnu, famélique,
Qui des plus beaux esprits impudent satirique,
Aux maîtres de son art, périodiquement,
De l'invective atroce offre le rudiment,
Et, du ton des charniers, Zoïle hebdomadaire,
Dit du bien de M—, et diffame Voltaire. l
Je ne les nomme pas, par pudeur pour mes vers.

Celui-ci de Daphné prétend porter les fers;
Et chantant des plaisirs goûtés dans le mystère,
N'ayant rien à nous dire, il finit par se taire,
Mais se nomme le fils, l'héritier d'Apollon,
Parce qu'il fit jadis une fade chanson.
Un autre recousant d'antiques avantures,
Et d'un cerveau fêlé les folles bigarures,
Mais saupoudrant le tout avec du sentiment,
Annonce au gazetier qu'il a fait un roman.
Cet autre dessina, dans une comédie,
De portraits trop connus l'utile gallerie,
Et d'un vers correcteur il alloit sans détour
Flageller la province, et la ville et la cour;
Mais les comédiens, sycophantes serviles,
Ont réprimé l'essor de ses ardeurs viriles,
Ont craint de s'attirer des ennemis puissans,
Ont refusé son oeuvre, et ses vers trop marquans,
Alors pour se venger la pièce est imprimée,
Avec avant-propos, préface non rimée:
Il tonne, il en appelle à l'honnête lecteur....
Mais tout le monde rit.... excepté l'imprimeur.
Voilà les successeurs de Boileau, de Molière!
Athlètes combattans dans la même carrière?
Dieux du goût! Dieux des arts! sont cela vos decrets?
Révoquez, révoquez ces sinistres arrêts;
Rendez, rendez encore la palme à ma patrie,
Et qu'elle soit toujours le temple du génie!
Reparez votre culte, et relevez l'autel
Où fuma si long-temps un encens solemnel!
Et ne permettez pas qu'à ces mêmes rivages
Où vous avez reçu plus qu'ailleurs des hommages,
Un plus ample tribut, un culte plus entier,
Il croisse des chardons où croissoit le laurier.
Et vous du feu sacré nobles dépositaires,
De nos droits constatés les gardiens littéraires,
Vous les prêtres connus de cet antique autel,
La Harpe, Saint Lambert, Delisle, Marmontel,
Et vous, mon cher Chamfort, sur vos lyres sacrées

Offrez au dieu des vers vos hymnes épurées;
Etouffez par les sons de vos doctes concerts
Ce sifflement discord qui se perd dans les airs...
Prenez les traits d'Hercule, et d'un bras formidable
D'un nouvel Augias purgez encor l'étable.
Et vous, dont j'ai promis de chanter les amours,
Qui, loin d'un monde ingrat, cachant vos plus beaux jours,
A la musique, aux vers consacrez votre vie,
Hippolyte, Fatmé, couple digne d'envie!
Je ne vous nomme pas, je connois vos terreurs
Et de la renommée, et du bruit des honneurs;
Mais je dirai vos goûts, votre amour pour l'étude,
Vos talens enchanteurs et votre solitude.
C'étoit, il m'en souvient, durant cette saison
Où le soleil brûlant vient dorer la moisson.
Je voyageois aux champs de cette Occitanie
Que Florian chanta d'une voix attendrie;
Le pâtre fatigué ramenoit ses troupeaux,
Le boeuf, aux pas pesans, rentroit dans les hameaux;
On entendoit au loin les musettes plaintives
Qu'accompagnoient du coeur les bergères pensives.
Les dernières chansons amusoient les échos,
Tout alloit se livrer aux douceurs du repos.
Moi-même, fatigué j'interromps mon voyage,
Et je me fais conduire au château du village.
Rien n'éblouit les yeux par un luxe emprunté,
Mais tout touche le coeur par sa simplicité.
Des arts et de l'Hymen retraite fortunée,
C'est la propreté riche, et la nature ornée:
Hippolyte est encore en son heureux printemps,
Mais l'étude a mûri les fruits de ses beaux ans;
Il servit un instant et l'état et son maître,
Mais bientôt de retour aux lieux qui l'ont vu naître,
A sa tendre compagne il va sacrifier
L'ambition des cours et l'orgueil du guerrier.
Quelle est belle, Fatmé! nulle autre ne l'efface,
Sa naïve candeur est sa première grâce,

Son regard innocent, son organe enchanteur
Commandent le respect et soumettent le coeur.
Mais lorsque vous vivrez avec eux davantage,
Lorsque de leurs vertus vous chérirez l'image,
Lorsque de leurs talens vous aurez le secret,
Vous ne les quitterez qu'avec un long regret:
Et quand retentiront, à ce clavier magique,
Les accens pénétrans de sa voix angélique,
Vous croirez, recueillant ces sons harmonieux,
Que vous êtes admis dans le concert des Dieux,
Ou qu'elle a rappelé les prodiges d'Orphée;
Elle a l'âme d'un ange, et les dons d'une fée.
Au-dessus de son art sa modeste pudeur
Ne craint rien qu'un éloge, et ne fuit qu'un flatteur.
Pour lui, soit que sa main sous un archet flexible
Fasse du violon gémir l'âme sensible,
Soit que du roi prophète il prenne l'instrument,
Et le fasse éclater en long frémissement,
Tour-à-tour enchanteur ou tendre ou pathétique,
Il attendrit, émeut par une charme magique. *)
Mais lorsque de Racine émule harmonieux,
Ou quand de Despréaux rival pur et nerveux,
De ses vers enchanteurs vous goûterez les charmes . . .
Soit que du ridicule il aiguise les armes,
Qu'il vous dispose au rire, ou bien à la pitié,
Qu'il soupire l'amour, ou chante l'amitié,
Soit que dans ses chansons il dépeigne Glicère,
Soit qu'un autre Tyrtée il appelle la guerre,
Vous aurez tour-à-tour Racine, Anacréon,
Despréaux, Juvénal, et leur mâle raison.
Frappé d'étonnement, de plaisir, et d'ivresse,
Ah! lui dis-je hors de moi, qui forma ta jeunesse?
Quels dieux ont répandu sur toi tant de faveurs?
Pourquoi ne pas marcher aux sentiers des honneurs?
Viens dans Paris chercher la palme triomphante

---

*) *Irritat et mulcet, falsis terroribus implet,*
Ut magus.

Qui doit orner ton front, et parer ton amante,
Pourquoi cacher ta vie? et dans ces beaux déserts
Laisser mourir le son de tes divins concerts?
Couple adorable! viens! suis moi,... tu dois m'en croire:
C'est Paris qui contient le temple de la gloire,
Ton nom, loin de ses murs, périt enséveli.
Tu mourras ignoré, tu vivras dans l'oubli. —
Puissiez vous dire vrai! me répond Hippolite:
Je desire être obscur, être oublié bien vite,
Être ignoré du monde, et mourir inconnu.
Croyez-moi, le bonheur n'est que dans la vertu,
Dans les arts, dans la paix, dans la tranquille étude;
Il se cache avec moi dans cette solitude.
Je le perdrois bientôt en voulant l'augmenter:
Il n'habite qu'au coeur qui sait s'en contenter.
Je l'ai vu ce Paris dans mon adolescence,
Ce splendide Versailles, et sa magnificence, *m*
De ces prodiges vains je ne fus point frappé;
Sans les connoître encore j'en étois détrompé.
Elevé sous les yeux d'un père vénérable,
Je reçus des beaux arts l'instinct insurmontable:
Je les cultivai tous pour mériter la main
De celle qu'à mon sort attache son destin.
Je n'entends ni ne vois le siècle qui s'avance,
Elle seule est mon juge, elle est ma récompense,
Elle est ma renommée et ma célébrité,
Et remplace Paris, et la postérité.
Qu'y verrois-je? le vice... et puis des ridicules, *n*
Pour un homme de bien vingt Séjans.... des Luculles
Dont le faste grossier cache la nullité:
Des malheureux visant à la félicité,
Des ennuyeux traînant leur pésante existence,
L'impudeur n'ayant pas un vernis de décence;
Vingt charlatans d'esprit pour un littérateur,
Pas un noble débris de notre ancien honneur,
J'y verrois des amis dont la foule importune,
N'aime dans leurs amis que leur seule fortune;
J'y verrois des forfaits et leur impunité,

La vente des honneurs, l'encan de la beauté.
J'y perdrois le bonheur, ou du moins son image,
Non, non, je n'irai point sur ce pompeux rivage!
Je vivrai pour Fatmé: mon sort est assez beau;
D'ici nous descendrons dans le même tombeau. —
Alors, de cette voix si tendre et si sensible,
Venez plutôt, dit-elle en cet enclos paisible,
Venez vivre avec nous: nous y partagerons
Vos peines, vos plaisirs; et nous vous aimerons.
Respectables époux! tout mon coeur en murmure,
Je ne mérite plus de trouver la nature,
Par des liens, ailleurs, je me sens retenu:
Je n'ai pas le bonheur d'être si peu connu.
Tous vos goûts sont les miens... la douceur infinie
De vos arts séducteurs eût embelli ma vie;
Mais Paris me rapelle, ici bas les humains
Agitent tous des fers: chaque homme a ses destins,
Puissiez vous ne jamais sentir d'inquiétude!
Et surtout, jusqu'au terme, aimer la solitude!
Je vous laisse mon coeur: Adieu! — puis, j'ai caché
Mes pleurs,... et de leurs bras je me suis arraché. —
Chamfort, tous ces portraits ont de la ressemblance.
Hippolyte, par fois, chargeant la vraisemblance
Presque toujours pourtant a peint la vérité,
Et ses crayons si noirs ont leur fidélité.
Je le sens, c'est aux champs que j'aimerois à vivre.
C'est là qu'aux plaisirs purs l'âme entière se livre,
Et qu'on voit en pitié l'amas d'illusions
Qui ne résistent point à nos réflexions.
Il faut vivre à Paris au printemps de sa vie,
Pour apprendre le goût, pour former son génie;
Mais lorsque l'on a fait d'amples provisions,
Et muri la jeunesse au feu des passions,
Il faudroit se créer une sage retraite
Qui forme l'orateur, et finit le poëte.
C'est là que savourant un studieux repos,
Les jours sont mesurés par d'utiles travaux;
Qu'on se donne le temps de faire un vers facile,

Et qu'on cueille aisément un laurier difficile.
L'envie est moins active à marcher sur vos pas:
On vous jalouse moins quand on ne vous voit pas,
On n'entend plus les cris d'une vaine cabale,
Ni les déchainemens d'une muse rivale;
On suit ses concurrens sans en être apperçu,
Le vers s'imprime pur ainsi qu'il fut conçu.
C'est un marin qui voit la tempête au rivage. —
De mes pères j'obtins un antique héritage,
Que j'ai dilapidé d'une prodigue main;
Mais j'ai su conserver dans mon heureux destin,
Sur les bords que la Sarthe arrose de son onde,
Une retraite aimable, où, comme au bout du monde,
Je puis me recueillir, du fracas détrompé,
Comme un captif aux fers avec peine échappé:
Je puis reconquérir ma liberté peut-être,
Je ne m'appartiens plus... je ne suis plus mon maître
Tu sais dans quels liens je me suis engagé...
Mais j'obtiendrai peut-être un précoce congé:
Ou, trouvant mon amante à ses sermens parjure,
Je n'aurai qu'à pleurer sur la récente injure
Dont sa légéreté paira mon sentiment.
Mais laissons le jargon et parlons sensément,
Chamfort, je quitterai bientôt ce grand théâtre,
Dont je fus si long-temps un acteur idolâtre,
Empressé zélateur de toutes nouveautés,
Et jettant mon amour à toutes les beautés,
Amant du tourbillon, de l'éclat, du tumulte.
Le prestige est détruit: je veux un autre culte.
Je ressens, je conçois de plus mâles desirs,
Et ma tête a besoin de plus sages plaisirs.
Ils sont dans les beaux arts, dans leur douce culture,
Dans des goûts modérés, surtout dans la nature.
T'avouerai-je, Chamfort, un noir pressentiment
Dont je suis obsédé, pressé dans chaque instant?
Nous avons dit souvent que dans notre patrie,
Des arts dégénérés l'étoile étoit pâlie:
Mais je ne puis dompter un instinct de terreur,

De quelque catastrophe affreux avant-coureur,
Tout en France a changé: la nation fermente,
C'est l'etna qui renferme une lave écumante,
Et se brisant enfin par un affreux effort,
Vomit au loin la peur, le ravage et la mort.
Je n'ai point l'art funeste et l'horrible science
De prévoir les dangers, de connoître d'avance
Le sort des nations et les calamités
Que dieu peut dispenser dans ses sévérités;
Mais, mon coeur me le dit, un jugement s'avance:
Des siècles, des fléaux, vont passer sur la France.
Ce peuple se dégoûte aisément d'être heureux:
Le repos lui paroît un bienfait ennuyeux,
Son génie inquiet le pousse à la licence
Que d'une cour facile enhardit l'indolence.
Louis quatorze enfant vit les convulsions
De l'état divisé dernières factions:
Il dompta ses sujets par trente ans de miracles;
Et l'autorité vierge ignora les obstacles.
Par ce règne éclatant son pouvoir cimenté
Fut transmis tout entier à sa postérité.
Son successeur vécut du crédit de sa gloire.
De l'âge qui suivit vous connoissez l'histoire.
Quand le sceptre tomba dans cette jeune main
D'un monarque adoré, l'ami du genre humain,
Ce n'étoit déjà plus une tâche facile
De tenir sous le joug le François indocile:
Et la cour secondant la conspiration
Qui mine le pouvoir et son illusion,
N'imprime pas assez la crainte salutaire;
Louis présente moins un monarque qu'un père...
De sa naissante cour nous avons vu l'aspect:
Elle inspiroit l'amour sans songer au respect.
Et quand les artisans de l'encyclopédie,
Les scribes ameutés de la philosophie,
Sapent les fondemens de ce trône incertain,
Des ministres séduits leur ont prêté la main.
Consultés avec moi les fastes monarchiques:

C'est un long bulletin de fièvres politiques,
Où la France présente un mélange odieux
De crimes presque gais, de forfaits sérieux,
Et de séditions en attentats fertiles,
Et de rebellions, et de guerres civiles.
Par intervalle on voit succéder le repos:
La foudre laisse aussi reposer ses carreaux!
Mais l'éther entr'ouvert pour châtier la terre,
De ses flancs sillonnés lance enfin le tonnerre.
Ainsi, je le prévois, aux premiers mouvemens,
L'empire écroulera jusqu'en ses fondemens
Sous les coups redoublés de la *philosophie*,
D'un peuple gangrené dernière maladie:
Le scepticisme même adorera la main
Qui frappera la France et tout le genre humain.
Dans ces jours désastreux, dans ces temps de ravages,
Peut-être faudra-t-il sur de distans rivages
Mendier un asile, implorer la pitié,
Et fléchir quelquefois jusqu'à l'inimitié.
Dans cette vie errante, aux rives étrangères
Quels dieux consolateurs charmeront nos misères?
Qui nous étourdira sur ces affreux revers?
L'étude, les beaux-arts, et le charme de vers.
Rendons-leur leur éclat, leur gloire héréditaire:
Ils verseront peut-être un baume salutaire
Sur de cuisans regrets, sur de grandes douleurs;
Et seront les amis constans de nos malheurs:
Même au sein des plaisirs, de leur vaine fumée,
Ils épurent encor notre âme réformée:
Ils nous font dépouiller des desirs superflus,
Et l'étude est pour nous le creuset des vertus.
Tel, dit-on, le phénix aux rives du Méandre
Meurt pour ressusciter de sa féconde cendre.
Eh! quand tu braverois mes vains pressentimens,
D'un esprit alarmé songes trop décevans,
Ne t'ai-je pas las vu de ce monde frivole?
Tu me l'as dit cent fois: „Cette ombre qui s'envole,
Que poursuit le jeune homme en sa course emporté,

Est le mépris du sage en sa maturité."
Eh bien, j'y sacrifie encor quelques années,
Mais en tournant souvent mes plus chères pensées
Vers les bords de la Sarthe et mon toit protecteur
Où m'attends la sagesse, et même le bonheur.
Alors, quand le soleil à la nature entière
Ramènera l'été sur son char de lumière,
Tu quitteras Paris: tu viendras dans mes champs
Encourager ma muse, et moduler tes chants;
Les sons de nos concerts traverseront les âges,
Et la postérité saura qu'en mes bocages
Tu venois composer tes vers harmonieux,
Instructive leçon de nos derniers neveux.

N O T E S.

a Cette épitre fut écrite en 1785; elle consistoit alors dans 60 vers dont trente peut-être sont conservés ici. En la refaisant presque toute entière je lui ai laissé la couleur du temps où elle fut commencée. On y parle des lettres d'après l'état où elles étoient à cette époque....... on croiroit aujourd'hui qu'elles fleurissoient alors.

— *Animus luctu refugit.*

Figaro foule en paix la cendre de Molière. *b*
(Epigr.)

Ces vers sont extraits d'une épître de feu Mr de Rivarol à Fréderic le grand, après que son éloquent discours sur l'universalité de la langue françoise eût été couronné à l'académie de Berlin.

Cet homme distingué, dont la conversation (surtout avant sa sortie de France) étoit un tour de force continuel, une chose unique dans les annales de la parole, a fait peu de vers, et ne se croyoit même pas une vocation très-decidée à la poésie: c'est ce que lui même m'a dit souvent, c'étoit un prétexte cher à sa paresse. — L'épître dont cette épigraphe est extraite ne paroit pas absolument du même jet, ni assez cohérente: il y

a quelques vers entortillés et un peu obscurs; mais aussi il y en a de très-bien tournés, et surtout l'esprit y domine, particulièrement celui de *trait* qui étoit si éminemment le sien.

Tu signales l'écueil où j'allois me briser. *c*

Les écrits que Mr de Champfort a laissés ne le placeront pas à la tête de la littérature françoise; mais son goût étoit pur et exercé, et comme l'a dit Mr de la Harpe, il a eu beaucoup plus d'esprit que de talent, c'étoit un des hommes du monde qui jugeoit le mieux des ouvrages des autres. Il n'avoit pas aussi bien jugé la révolution dont il épousa les premiers excès. Je le vis en 1792 pour la dernière fois: il commençoit à chanceler dans son évangile politique, il avoit fini par détester les énormités que la morosité de son caractère, l'amour-propre, un esprit inquiet et mélancolique lui avoient d'abord fait excuser. Car s'il a été aux premières loges à cette horrible tragédie, il n'y a jamais été acteur: dans les derniers temps voyant une affiche où se trouvoit en gros caractères le mot „fraternité;" il dit à un ami: „*La fraternité de ces gens-là est celle de Caïn.*" Il s'est tué.

Et sans rimer des vers lentement allignés, *d*
N'en ont fait que d'aisés que la gloire a signés.

Lafontaine et Chaulieu, avec énorme disproportion de talent, sont principalement de ce nombre.

Qu'ils moduloient sans soin leurs chansons charmeresses. *e*

Charmeresse est un vieux mot qu'on trouve dans *Montaigne*. Il est d'une mesure différente qu'enchanteresse, et a la même signification. S'il est permis de naturaliser des Néologies, c'est certainement en poésie, où l'on se plaint tous les jours de disette.

Et qu'un pinceau correct ne pourroit qu'effacer. *f*

Qui ne s'afflige pas en lisant Lafontaine et Molière, de trouver la langue souvent outragée, et d'y rencontrer des négligences qui seroient inexcusables dans des auteurs d'un mérite inférieur au leur? Qui ne regrette pas surtout que le grand Molière n'ait pas pris le temps de travailler ses vers comme Despréaux finissoit les siens. — Quel homme! quel auteur alors au-dessus de l'homme!

Il laissoit après lui ses ses rivaux effacés g

Mr de Voltaire s'étoit frayé une nouvelle route dramatique; il avoit donné à la tragédie un autre but, une autre physionomie, et certes il est permis de croire et de dire que s'il avoit assez travaillé ses vers, que s'il n'avoit composé que huit ou neuf tragédies, que ses poésies fugitives, où il est le premier et des anciens et des modernes, que sa Henriade enfin (quoiqu'elle ne soit pas son premier titre de gloire) et quelques volumes de prose avec des principes d'une philosophie moins dangereuse et moins superficielle, il eût été unique dans l'histoire des littératures connues. On peut avancer aussi, sans sacrilège, qu'il auroit pu, comme poëte, marcher presque toujours l'égal de Racine. — Les morceaux finis qu'il nous a laissés, en sont des preuves sans réplique. A quelle distance immense le laissoit-il alors sous tant d'autres rapports! enveloppé surtout dans l'universalité de sa gloire!! Si Corneille avoit écrit ses six meilleures tragédies du style de Racine, le rapprochement seroit plus difficile.

Nous force d'estimer Shakespeare et Milton. h

Les Anglois, comme on l'a dit, se sont *ravisés* sur Shakespeare. Ce n'est que long-temps après sa mort qu'ils sont convenus de l'annoncer à l'Europe comme le modèle d'un sublime inconnu jusqu'à lui; ce qui n'est qu'une folie insoutenable. On a reproché à Mr de Voltaire de ne pas entendre Shakespeare: je ne déciderai pas cette question sur laquelle je n'ai aucune donnée. Mais moi, qui n'ai pas l'orgueil de me croire une autorité, je proteste que je l'entends. J'ai voyagé en ma première jeunesse en Angleterre: j'y ai passé six ans de ma vie à différentes époques, et j'ai fait une étude particulière de la langue angloise; je n'ai jamais pu lire une de ses tragédies de suite, ni en parcourir une page entière avec une admiration soutenue. Il n'est pas une seule de ses pièces qui puisse échapper à l'indulgence d'une critique judicieuse: il faut être Anglois pour brûler de l'encent sur son autel.

Mais sans renouveler des disputes qui ne décident rien, écoutons un des plus beaux esprits, un des premiers philosophes, un des écrivains les plus distingués des trois royaumes, Mr Hume. — „A short character of the most eminent writer of that age, delivered with the same freedom which history exercises over Kings and ministers, may not be improper. The

national preposessions which prevail, will perhaps render the former liberty not the least periclous for an author.

If Shakespeare be considered as a *man* born in a rude age, and educated in the lowest manner, without any instruction, either from the world or from books, he may be regarded as a prodigy: if represented as a *poet*, capable of furnishing a proper entertainement to a refined or intelligent audience, we must abate much of this enlogy.

In his compositions, we regret that many irregularities and even absurdities, should so frequently disfigure the animated and passionnate scenes intermixed with them; and at the same time, we perhaps admire the more those beauties, on account of their being surrounded with such deformities; a striking peculiarity of sentiment, adapted to a singular character, he frequently hits, as it were by inspiration, but a reasonnable propriety of thought he cannot, for any time, uphold. Nerwous and picturesque expressions, as well as descriptions abound in him; but it is in vain we look for purity or simplicity of diction. His total ignorance of all theatrical art and conduct, however material a defect, yet, as it affects the spectator rather than the reader, we can more readily excuse, than that want of taste which often prevails in his productions, and which gives way only by interwals, to the irradiations of genius. A great and fertile genius he certainly possessed, and one enriched equally with a tragic and comic vein, but he ought to be cited as a proof how dangerous it is to rely on these advantages alone for attaining an excellence in the finer arts.

And there may even remain a suspicion that, we overrate, if possible, the greatness of his genius, in the same manner as bodies often appear more gigantic, on account of their being disproportion'd and mishapen.

He died in 1616 aged 53 years."

Je traduirai ce morceau littéralement pour ceux de mes lecteurs qui n'entendent pas l'anglois.

„Une esquisse du plus éminent des écrivains de ce siècle, tracée avec la même liberté que l'histoire prend avec les rois et les ministres, peut ne pas paroître ici déplacée. Les préventions qui dominent dans la nation, rendront peut-être cette entreprise aussi périlleuse que l'autre pour un auteur.

Si l'on considère Shakespeare comme un *homme*, né dans un âge inculte et grossier, élevé de la manière la plus basse sans aucune instruction, acquise soit par l'usage du monde,

soit par la lecture, on doit le regarder comme un prodige. Si on le présente comme un *poëte,* capable d'intéresser des spectateurs intelligens et d'un goût éclairé, il faut restreindre beaucoup cet éloge.

Nous regrettons dans ses ouvrages que tant d'irrégularités et même d'absurdités défigurent si fréquemment les scènes énergiques et passionnées qui s'y trouvent, et peut-être en même temps admirons nous davantage ces beautés, à raison des difformités qui les entourent. Il rencontre souvent, comme par inspiration, une singularité frappante de pensées, adaptées à un caractère isolé, mais il ne peut long-temps conserver une justesse correcte dans ses idées. — Il est rempli de peintures et d'expressions nerveuses et pittoresques, mais c'est en vain qu'on y cherche ou de la pureté, ou de la simplicité dans la diction. Son ignorance totale de l'art et de la conduite dramatique, quoiqu'un vice essentiel, comme elle est plus relative au spectateur qu'au lecteur, peut plutôt s'excuser que le défaut de goût qui surnage dans presque toutes ses productions, et qui ne cède que par intervalles à l'éclat du génie.

Certes il fut doué d'un grand et fertile génie, également propre au tragique et au comique, mais il doit être cité comme une preuve du danger de se fier seulement à ces avantages naturels pour atteindre la supériorité dans les beaux arts: et nous pourrions soupçonner même que nous prisons trop, s'il est possible, l'étendue de son génie, de la même manière que des objets nous paroissent souvent d'autant plus gigantesques qu'ils sont disproportionnés et difformes.

Il mourut en 1616, à 53 ans.“

Il n'y a rien à ajouter à cette dissertation analytique, si ce n'est qu'un livre classique tel que l'histoire d'Angleterre de David Hume n'est pas aussi estimé par les Anglois qu'il le mérite, pour deux raisons, l'une que l'auteur est écossois, et l'autre qu'il a jugé Shakespeare aussi impartialement qu'il eut jugé un lettré chinois.

Quant à Milton, c'est un des plus vastes génies qu'ait formés la nature. Ses poëmes, malgré quelques taches, sont admirables. Le paradis perdu, quoique rempli de passages qui donnent la plus haute idée de son génie, et qui présentent tout ce que l'esprit humain peut enfanter de sublime, a cependant des longueurs et des morceaux vagues et délayés qui n'offrent ni élégance ni vigueur. — Il est certain que lorsque Milton est porté par le sujet et dans un heureux moment de

verve, il est le plus sublime des poëtes connus, sans en excepter Homère et le Tassé, quoique j'aime bien mieux lire ce dernier.

Si l'Anglois avoit vécu plus près de nous, si son génie n'avoit pas été absorbé par l'esprit de parti dans les temps calamiteux où il vécut, s'il eût eu, dans une fortune plus prospère, le temps de polir ses vers davantege, s'il n'eût pas quelquefois abusé de sa verve et pressé sa muse, il eut atteint la dernière mesure possible de la perfection, et cueilli la palme de l'épopée.

Il mourut sans réputation!!!

Un livre qui n'étoit pas tout-à-fait exempt de l'ancien dialecte corrompu, écrit par un partisan des régicides, un tel poëme, dis-je, étoit à puine connu. Lord Somers le mit en vogue par une édition qu'il en fit faire un peu plus de vingt années après la mort de l'auteur, elle arriva en 1674.

Des Grecs et des Romains successeurs plus fameux. [i]

Sans renouveller ici la querelle des anciens et des modernes, il est certain que les premiers n'ont point eu un *Molière,* un *Racine,* un *Lafontaine,* un *Voltaire,* un *Buffon,* un *Montesquieu.....* Et, est-il bien sûr que leurs orateurs ayent été plus éloquents que nos *orateurs chrétiens?*

Laissent les Mévius en inonder Paris. [k]

Rien ne seroit si divertissant, si l'indignation permettoit le rire, que de voir trois ou quatre cuistres qui n'ont rien fait pour recommander leur nom, juger magistralement les écrivains les plus distingués, et leur prodiguer des injures au lieu de raisons. Celui-ci attaque la traduction des géorgiques de Mr l'abbé Delisle, ouvrage classique qui ne sera jamais surpassé dans notre langue: celui là déclare que Marmontel est un lourd pédant dont les ouvrages sont écrits *sur des feuilles de plomb:* et les ouvrages de Mr Marmontel sont traduits dans toutes les langues! — Un autre dit, qu'il y a quelques bons vers dans le poëme des saisons, et que son illustre ami *(risum teneatis)* a eu tort d'être si sévère pour *un militaire,* qui cultive les arts *pour se délasser.....* et pourtant les saisons du *poëte,* très poëte St Lambert sont un livre de bibliothèque que relisent tous les honnêtes gens, et dont les littérateurs savent une moitié par coeur! — Un autre Monsieur enfin traite de rhéteur sans mission, de Pygmée littéraire, d'Aristarque chagrin qui n'a rien écrit, *Mr de Laharpe,* cette dernière colonne de notre littérature, cet hypercritique d'un goût si sûr, cet homme

doué de connoissances si prodigieuses, dont les analyses et les jugemens sont des modèles de clarté et de justesse, et les décisions des autorités!!

Qui sont ceux qui lancent ces anathèmes? Des gens obscurs qui mourront tout entiers. — Qui sont ceux qui en sont loués? Des gens qui vivent et mourront aussi inconnus qu'eux.

Avec avant-propos, préface non rimée. *l*

Le trait est exact, tout ridicule qu'il est. Un de ces grands hommes là, se plaignant quelque part des comédiens, pour prouver tout à la fois et l'excellence de sa pièce et la facilité de son talent poëtique, annonce gravement qu'il auroit pu *aussi* écrire *sa préface* en vers — Où sommes nous?

Ce splendide Versailles, et sa magnificence. *m*

Le coeur n'ose pas mettre une note à ce vers là.

Qu'y verrois-je? Le vice! et puis des ridicules. *n*

Ces portraits chargés de couleurs un peu fortes et rembrunies sont des miniatures charmantes auprès des épouvantables tableaux qu'une main assez ferme auroit aujourd'hui à tracer. — *Nimium levis et atrox ut unquam sit libera.* — Welches! C'est de votre patrie que parloit César!

.... et de leurs bras je me suis arraché. *o*

Une grande partie de cet épisode est une consolante vérité. J'ai appris que ces époux si distingués avoient échappé à la hache révolutionnaire et qu'ils vivent encore au moment où j'imprime ces vers. — Voilà déjà un bienfait de leur obscurité. — *Ergo tua rura manebunt!*

T'avouerai-je, Champfort, un noir pressentiment? *p*

Ces vers ont été ajoutés peu de temps avant que ce volume fût livré à l'impression. Le monde ne me paroissoit pas plus solide que la monarchie françoise en 1785; et ce système d'extermination qui a glacé l'Europe d'effroi n'étoit pas une idée qui pût même faire fortune aux petites maisons. — Dès cette époque j'ai cependant connu deux hommes qui m'ont dit positivement qu'avant vingt ans le gouvernement seroit *changé*, et *la maison de Bourbon détrônée*. L'un d'eux me parut un fou. C'est un homme de qualité qui a traversé toute la révo-

lution, employé par les meneurs: l'autre, qui remplissoit un emploi subalterne fort important, m'étonna d'autant plus qu'il motivoit son avis. — J'avoue que cette conversation s'effaça comme un songe, et ne me persuada pas.

Ce dernier, que je connois peu, a été, m'a-t-on dit, très-modéré dans sa conduite, et n'a pas quitté la France.

Pour moi, je n'ai sçu la révolution qu'en 1790; mais à cette époque je l'ai sçue *toute entière.* — Je n'en ai pas gardé le secret, car je l'ai imprimé dans toutes les feuilles du temps et dans un ouvrage particulier, comme on peut facilement s'en convaincre.

Antequam res asiae, priamique evertere gentem
immeritam visum superis.....

De tenir sous le joug le François indocile. q

Le long règne de Louis XV avoit mécontenté la nation qu'il n'avoit édifié ni par sa vie ni par sa mort. La considération de la France étoit diminuée chez les étrangers, et au dedans l'état n'étoit pas aussi florissant qu'à la mort de Louis quatorze, à qui ses sujets avoient tout pardonné, en faveur d'un si beau règne, excepté la révocation de l'édit de Nantes.

Tous les mécontentemens, toutes les târes et les embarras du dernier règne furent l'héritage d'un jeune monarque que sa bonté et ses vertus même rendoient peu propre à tenir le gouvernail de l'état, dans un temps où toutes les tempêtes alloient en assaillir le vaisseau. — On lui légua une révolution que ses entours rendirent inévitable, aussitôt qu'on se fut décidé à aller *au devant d'elle*... sous prétexte de la détourner.

Mais aussi étoit-ce donc dans les Etats-généraux qu'il falloit jetter l'ancre de salut? Ne savoit-on pas que Louis XV même en avoit deviné les désastreuses conséquences, et qu'il avoit répondu à Mr D'Argenson qui lui proposoit de les assembler: „Mon successeur fera ce qu'il *pourra,* j'ai de *quoi finir;* je ne suis pas las de régner!!

Des ministres séduits leur ont prêté la main. r

Mr Turgot, et même Mr de Malesherbes se présentent à l'esprit. Le premier étoit un homme vertueux, mais une mauvaise tête et un mauvais esprit.

„*Eripuit coelo fulmen sceptrum que tirannis*"

est un beau vers sur le vieux Franklin, mais aussi c'est toute la

condamnation d'un ministre qui approuve la guerre si fatale d'Amérique, et qui appelle vaguement George III un tyran: George III qui a toutes les vertus de Louis seize, sans avoir sa tendre et pieuse foiblesse.

Qu'est ce que c'est qu'un ministre d'état qui donne aux rois (même en vers latins) le sobriquet de tirans? — Je n'ai encore vu aucun procureur ou avocat dans leurs philippiques révolutionnaires se donner les épithètes d'incendiaires et de vilains.

Il faut que non seulement chacun fasse son métier, mais qu'il en conserve l'attitude et le langage.

Pour Mr de Malesherbes son âme étoit si pure qu'il a fait à son pays l'honneur de le croire meilleur qu'il n'étoit, et son dévouement et sa mort ne laissent de souvenir que celui de l'admiration et du respect.

Sous les coups redoublés de la *philosophie*,
D'un peuple gangrené dernière maladie.

A l'époque actuelle il est assez piquant que ceci soit adressé à un philosophe, dans l'acception nouvelle et rigoureuse de ce mot: à un sectateur ardent de la philosophie moderne. Qu'en dites-vous, Messieurs de la secte? Un Suicide, n'est ce pas un membre distingué de votre école? — Un coup de pistolet, n'est-ce pas là de la belle et bonne *philosophie?*

ÉPIGRAMME.

Doris a neuf dents affreuses,
Et l'une avance horriblement;
Mais ses prétentions sont encor plus hideuses,
Et me feroient haïr un visage charmant.
Prétentions! — A quoi? — Bon, à tout je vous jure:
Grâces, esprit, beauté, talens, figure,
Elle est le chef-d'oeuvre éclatant
De la libérale nature,
Si vous l'en croyez,... mais, si vous m'en croyez, moi,
Vous jugerez que c'est tout le contraire.
Quoiqu'il en soit de cette affaire,
Elle montroit les dents, je ne sais trop pourquoi,
A deux gens qui ne sont pas bêtes;
Par son rire éclatant
Croyant en faire ses conquêtes:
En voyant cette dent,
Dont j'ai parlé, l'un d'eux se prit à dire:
„Dieux qu'apperçois-je là?
C'est une défense que ça:
Oui, dit l'autre, jamais elle ne devroit rire,
Toujours la bouche elle devroit fermer:
Cette défense est celle de l'aimer.

AUTRE ÉPIGRAMME.

Un monstre féminin l'autre jour fesoit rage
Contre Monsieur de l'écuyer:
Taisez vous, lui dit ce dernier:
„Par votre esprit vous croyez m'effrayer:
Vous ne me faites peur qu'avec votre visage."

A Mme LA MARQUISE DE B...

En sortant de jouer les fausses infidélités.

Non, vous n'avez pas cru sans doute
A ma feinte infidélité;
Mais, avec vous qu'à l'amour il en coûte
Pour affoiblir la vérité!

A MADEMOISELLE CONTAT,

dans le rôle de Susanne.

Par le double pouvoir du talent, et des yeux,
Tournant la tête à la cour, à la ville,
Fesant courir jeunes et vieux,
Est-ce Madame de Clainville,
Et Mélisse qui dans ces jeux
A revêtu les traits d'une vive soubrette?
Oui, c'est Susanne, et Contat, en deux mots:
Pour varier son art, elle est assez coquette:
A Vénus fesant sa toilette
Tous les costumes sont égaux.

TRADUCTION
DE L'ODE D'HORACE.

Delicta majorum etc. L. III. Od. 6.

ROMAINS, vous répondrez des crimes de vos pères,
Si vous ne relevez les temples de vos dieux,
Leurs marbres mutilés dans des jours désastreux,
Et leurs autels héréditaires.

C'est la religion qui vous fit prospérer :
De vos succès c'est la cause première.
Si le ciel contre vous vient de se déclarer
De votre impiété c'est le digne salaire!

Monèse et Pacorus ont défait nos guerriers
Depuis que nous avons négligé les auspices;
Ils ont offert aux dieux en sacrifices
Notre dépouille unie à leurs simples colliers.

Le farouche Abyssin, le Dace belliqueux
Ont épouvanté Rome aux discordes livrée;
L'un par ses traits lancés d'une main assurée,
L'autre par ses vaisseaux nombreux.

Ces deux siècles derniers, honte de la nature,
Surtout par l'adultère ont été signalés;
Et, comme d'une source impure,
Tous les maux en sont écoulés.

Variant de son corps les lascives postures,
La jeune fille apprend les pas ioniens,
Et déjà dans son coeur médite les moyens
Et de l'inceste et des parjures.

Bientôt près d'un époux, au milieu des festins,
Elle cherche un amant à ses goûts plus propice;
Quand les flambeaux seront éteints
Elle accordera tout, sans choisir son complice;

Et se levant d'auprès du mari sans pudeur
Qui connive aux secrets d'un infâme salaire,
Elle sort pour traiter avec l'entremetteur,
Et vendre au poids de l'or sa débauche adultère.

Vous dont des flots de sang dans la mer répandus
Attestoient les vertus guerrières;
Vous vainqueurs d'Annibal et du cruel Pyrrhus,
Vous n'eutes point de telles mères.

Mais vous étiez les fils de soldats laboureurs,
Façonnés à bêcher la terre,
Et qui portiez le soir dans votre humble chaumière
Du bois trempé de vos sueurs,

Lorsque laissant courir l'ombre sur les montagnes
Le soleil fatigué dételoit ses chevaux,
Et que le boeuf pesant, dans vos grasses campagnes,
Libre du joug, terminoit ses travaux.

Le temps altère tout dans sa course indomptable.
Nos pères ont été pires que nos aïeux;
Nous qui sommes plus méchans qu'eux,
Laisserons une race encore plus coupable.

PARALLELE D'ABDAS ET MOURSA,

DEUX LETTRÉS CHINOIS. *)

Abdas avoit quelque chose de timide même au sein de l'audace, un mélange de plusieurs tons où dominoit le mauvais, une incohérence de manières qui tenoit à son début dans la vie, à l'éducation primitive, aux habitudes premières: il y avoit en lui, dis-je, une roideur de contenance qu'avoient à peine assouplie l'usage tardif du monde et le bonheur des succès. Ce qui surnageoit éminemment en lui, étoit un mépris de tout: il lui sortoit par les gestes, par les discours... par son silence.

Moursa avoit dans le regard une vivacité qui ressembloit peut-être à de l'orgueil, né de quelques avantages et de la fortune de ses premiers beaux ans; orgueil apparent que n'avoient point assez tempéré la maturité de l'âge, les bienfaits de l'étude et de la réflexion. Il avoit une attitude générale qui tenoit à avoir été gâté, une manière qui annonçoit de la prétention, et tour-à-tour un repos qui ressembloit à du dédain, ou une pétulance qui étoit la livrée de la vanité.

---

*) Ceci est imité du journal d'un jésuite missionnaire à Pékin: ceux qui chercheroient des allusions, se consumeroient en efforts superflus.

Chez *Abdas* ces apparences venoient d'un coeur qui n'aimoit que lui, et d'un esprit qui méprisoit tout; mais elles passoient à peine dans son maintien général que ses premières situations lui avoient appris à contraindre; ou plutôt elles y étoient, mais ne s'y montroient que successivement: ses formes vaniteuses ne se présentoient, pour ainsi dire, que l'une après l'autre.

Chez *Moursa* elles étoient plus sensibles parce qu'elles n'avoient jamais été restreintes et pouvoient choquer davantage, mais elles n'appartenoient qu'à *la personne externe*, et ne partoient ni d'un esprit qui étoit juste, ni d'un coeur doué de la sensibilité d'un enfant: et telle est pourtant la puissance des formes (mesure des esprits bornés et superficiels qui sont la majorité) qu'on auroit dit de *Moursa* au premier coup-d'oeil, qu'il étoit vain et présomptueux, pendant que l'autre l'auroit caché long-temps si ses premières paroles ne l'avoient trahi.

Abdas n'aimoit rien, *Moursa* avoit de la peine à haïr.

Le premier étoit envieux comme s'il eût été médiocre, le second se croyoit fondé à n'être pas jaloux: tous deux d'un orgueil irascible, tous deux impatiens de la contradiction, tous deux irrévocablement attachés à des opinions préméditées, tous deux abandonnant aisément les idées de la minute.

Abdas avoit des ennemis par le fond, *Moursa* s'en faisoit par les formes.

Le premier ne leur pardonnoit jamais, le second étoit accessible à une parole du coeur, ou à une attention de la politesse: l'un implacable, l'autre, en tout ce qui ne lésoit pas l'honneur, désarmable par une avance.

Abdas avoit plus d'esprit, *Moursa* l'avoit meilleur.

Si le premier voyoit faux dès le principe, il s'égaroit sans retour: le second se redressoit, revênoit sur ses pas. *Abdas* avoit plus de tête, *Moursa* plus de caractère. Le premier incapable d'une affaire, le second apte à presque toutes. *Abdas* ne sachant pas se conduire dans la vie, *Moursa* habile, si les talens qu'exige l'ambition n'avoient pas été neutralisés par l'irrésistible attrait des dissipations et du plaisir.

Moursa aimoit *Abdas*, *Abdas* haïssoit *Moursa*.

Moursa reconnoissoit qu'*Abdas*, en certaines parties, lui étoit supérieur, et ne le redoutoit pas: *Abdas* craignoit *Moursa*, et n'étoit pas sûr de sa supériorité, quoiqu'il en affectât la certitude. Il redoutoit surtout *Moursa* dans le salon, *Moursa* le rècherchoit dans le cabinet. Le premier étoit plus classique, le second plus généralement instruit.

Moursa parloit bien de plus de choses, *Abdas* mieux d'une seule; je veux dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de la par-

tie *ostéologique* de la littérature et de l'*anatomie* de la langue chinoise, où toutes ses conversations le ramenoient.

Abdas parloit mieux sur un sujet donné, *Moursa* étoit plus prêt à parler sur tous; tous deux lançant le sarcasme, *Abdas* du coeur, *Moursa* des lèvres, le premier comme un luxe habituel et inhérent, le second comme une superfluité étrangère et hétérogène; l'un enfin capable de mettre la méchanceté en vogue, et l'autre y sacrifiant comme à une mode qu'on imite à demi.

Moursa étoit plus inégal, et quelquefois médiocre dans la conversation; *Abdas* étoit toujours guindé à la hauteur de son esprit et de son talent.

L'un détendoit les cordes de son instrument, et l'autre l'accordoit sans cesse; *Moursa* se reposant par goût et par nécessité, l'autre fatigant quelquefois les autres sans se fatiguer.

Moursa ne savoit pas causer avec tout le monde, *Abdas* parloit indistinctement avec le premier-venu, parce qu'il auroit causé de lui seul, avec lui-même; parlant sans cesse en littérateur et en grammairien des ouvrages qu'il écriroit, tandis que *Moursa*, en homme du monde, ne citoit jamais ce qu'il avoit écrit.

Abdas parloit mieux qu'il n'écrivoit: louange qui le désoloit, parce qu'on ne veut presque pas de l'éloge qu'on mérite le mieux. Le style de *Moursa* valoit peut-être mieux que sa conversation, qui n'étoit jamais si foible

que dans les petites occasions de la vie; le premier n'armoit pas tant la jalousie parce qu'il étoit plus homme de lettres, le second excitoit davantage l'envie parce qu'il étoit plus homme du monde.

Abdas écrivoit plus didactiquement, *Moursa* plus poétiquement; le premier avec gêne, le second sans travail; *Abdas* mettant moins de mots, *Moursa* plus d'idées; l'un avec art, l'autre avec force. Le premier pouvoit à peine écrire un billet-du-matin; il en déchiroit trois avant d'en envoyer un, tant il y mettoit d'apprêt: *Moursa* se seroit fait une réputation par ses lettres privées, écrites sans effort. *Abdas* ne sachant pas faire de vers malgré l'étude, le second né-poëte malgré la distraction.

Abdas avoit une ambition universelle de briller, *Moursa* une coquetterie moins générale, et se soucioit de plaire à peu de gens. Il étoit plus susceptible, l'autre plus intolérant. *Moursa* plus mélancolique, avec l'air léger, ne parloit avec intérêt qu'à ceux qui lui en inspiroient; *Abdas* étoit souvent morose, mais dans sa gaieté factice faisoit des frais avec ceux qu'il dédaignoit.

(Cetera desunt).

VERS ÉCRITS A TRIANON,

EN 1785.

Dans la solitude profonde
Eloignés des profanes yeux,
Quelquefois les maîtres du monde
Quittent les lambris somptueux,
Pour chercher les folâtres jeux,
Pour entendre murmurer l'onde,
Pour voir des fleurs, pour être heureux,
Pour échapper à leur âme inquiète.
Le bonheur est dans la retraite,
Il est surtout dans ces beaux lieux!
Ombrages frais, berceaux mystérieux
Où tout conduit à la mélancolie,
A cette longue rêverie,
Bonheur même des malheureux,
Défendez votre souveraine
De ce souffle contagieux
De la douleur et de la peine,
Qui, depuis le hameau jusqu'au trône orgueilleux,
Fâne d'une atteinte certaine
Tous ces enfans épars de la famille humaine,
Que l'infortune a faits égaux entre eux. *)
Si quelquefois par des soucis rongée
Vous l'entendiez exhaler des soupirs,
Que l'haleine de vos zéphirs
Porte un baume plus doux dans son âme affligée!
Quand vous verrez dans ses yeux séduisans
Etinceler une douce allégresse,
Augmentez-la, prolongez son ivresse,
Et conspirez pour charmer tous ses sens.
Et si ces vers qu'en ce bocage

---

*) *Seule* et déplorable égalité!

Ma main sur cet arbre a tracés,
Ne sont point trop vite effacés,
Qu'ils lui redisent mon hommage;
Celui d'un coeur rempli de son image,
Pour le cours éternel de ses félicités
Offrant des voeux au ciel propice,
Et qui voulant oublier l'injustice,
Ne se souvient que des bontés!!!

A Mr de G**.

J'ai l'honneur de souhaiter le bonjour à Mr de G**. Je le prie de m'envoyer les vers de Mr Lombard. *) J'ai le desir de les copier et de les conserver.

Ils m'ont prouvé, ainsi que plusieurs de ceux que m'a lus Mr de G**, que les muses françoises étoient naturalisées sur les bords de la Sprée.

Je le félicite d'être lié avec un homme dont l'esprit célébre pour les affaires, se délasse avec tant de bonheur sur la lyre harmonieuse des Despréaux et des Racines.

Sur les bords du Permesse, aux bosquets d'Idalie,
Egarez long-temps vos beaux jours,
Toujours amis, rivaux sans jalousie,
Servez le dieu des vers et le dieu des amours.
Et lorsque la froide vieillesse

---

*) Conseiller intime du cabinet du Roi, auteur d'une traduction en vers françois du quatrième livre de l'Énéide.

Avec ses doigts fânés viendra pour vous toucher
Dans les bras de votre maîtresse,
Quelle n'ose pas vous chercher:
Et que de l'Hélicon la troupe enchanteresse
Au vieillard destructeur défende d'approcher.
Couronnés de laurier et de myrte et de rose,
Vous vous éteindrez en chantant,
Et l'on mettra sur votre monument:
„C'est ici que repose
„De deux amis, de grâce et de talens rivaux,
„La dépouille mortelle:
„Que chaque voyageur, que surtout chaque belle,
„En foulant leurs tombeaux,
„Donne un éloge à leurs doctes travaux,
„Mais surtout un soupir à l'amitié fidèle."

Vous aurez donné un exemple bien rare, mais précieux, celui de deux gens d'esprit unis dès l'enfance, et traversant la vie sans porter atteinte à ce sentiment si pur. Si cet exemple étoit fidèlement imité, les hommes supérieurs seroient les maîtres des sots, qui triomphent de leurs dissentions et s'amusent de leurs querelles, spectacle favori de la médiocrité dont la devise est:

„Divide et impera."

J'ai l'honneur d'être etc.

A Mr MARMONTEL.

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Celle dont vous aimez les grâces,
Et qui sait par coeur vos écrits,
Qui tenant la raison captive sur ses traces,
Est cependant suivie et des jeux et des ris;
Celle à qui j'ai promis une amour immortelle,
Un sentiment au-delà du tombeau......
Pourvu qu'elle me soit fidèle,
Et qu'elle imite un dévoûment si beau:
Elle, enfin, veut que ce soir même
D'un soupé délicat vous soyez l'ornement,
Et m'a donné l'ordre suprême
De vous tourner un compliment,
Qui dans son réduit solitaire
Mette à ses pieds l'auteur et solide et charmant
De Didon et de Bélisaire,
Et de certains Contes moraux
Qu'elle récite à tout propos,
Et dont elle a fait son bréviaire.
Je ne sais trop comment seront mes vers:
J'entends son clavecin, et j'écris de travers.
J'entends d'ici cette voix romantique
Qui de Didon soupire les douleurs,
Cette voix dont j'ai vu la puissance magique
Vous arracher des pleurs,
Cette voix tendre et dramatique
Qui tonne ou qui gémit au fond de tous les coeurs.
Or, ce soir donc, lorsque la lune
Eclairera le firmament,
Dans son ermitage brillant
Je vous mène en bonne fortune.
Vous le voyez, je ne suis pas jaloux.

De vous, à qui sied-il de l'être?
Je ne prétends à rien quand il s'agit de vous:
Dispute-t-on avec son maître?

AU MÊME.

Le plus fameux des historiographes, *)
Descendu sur le Styx avec tant d'épitaphes,
Fut, comme on sait, votre prédécesseur:
On sait aussi que ce même Voltaire,
Gloire du monde littéraire,
Vous appela son successeur.
Cela s'entend: et la philosophie
Dont vous êtes l'un des héros,
Pour vos menus plaisirs a fait naître les sots,
Dont l'essaim lit avec l'oeil de l'envie,
Le Bélisaire et les Contes moraux.
De ces gens-là si l'impudence ennuie,
De temps en temps on aime leurs propos;
C'est la nuance. Ils sauvent de la vie
L'uniforme monotonie.
Ce Dorat si gentil, plein de grâces, facond,
Qui dans ses derniers temps fut un peu trop fécond, **)
Ils ont causé sa mort. Sensible à la satyre,
Il se fâcha quand il falloit en rire.
Fontenelle, dans ses chansons,
Qu'il accompagnoit de sa lyre,
Qu'il accordoit sur tous les tons,
Fut plus profond: il dédaigna d'écrire
A ces messieurs. Il fit très-sagement.
Il faut laisser P.... dans la boue.
Dans les sillons de l'air lorsque l'aigle se joue,

---

*) Mr de Voltaire fut historiographe de France.

**) Il adressa une épître à son estomac.

Voit-il près des marais le crapaud se traînant?
Un rustre passe,
Et sous ses pieds l'écrase.
De ma comparaison vous entendez le sens:
Le crapaud c'est l'envie, et le rustre est le temps.

A Mr de F.

ABBÉ COMMENDATAIRE DE VALMONT.

Tandis qu'un Tibulle à la main,
Recueilli dans votre ermitage,
Vous couvrez de fleurs le chemin
Qui conduit au sombre rivage,
Que vous sablez le Chambertin,
En attendant le grand voyage,
Pour lequel l'aveugle destin
Embarque tout le genre humain,
Sans distinguer le rang ni l'âge:
Cher abbé, recevez l'hommage
De cet obstiné libertin,
Que vous prêchâtes tant en vain,
Et qu'en perdant votre latin,
Vous aimiez tout autant que s'il eût été sage.
„Le tumulte des passions,
Ce tribut que l'on paie à l'humaine foiblesse,
Me disiez-vous, et ces illusions
De l'effervescente jeunesse,
Laissent un souvenir qui meurt avant le temps:
Après la fin de son printemps
L'homme n'a plus dans l'hiver de ses ans
Qu'une triste réminiscence,
S'il n'a pas constamment pratiqué la vertu;
Cette longue persévérance,

Immortelle jouissance,
Se reproduit pour son coeur abattu."
Ce discours est gravé dans mon âme attendrie!
Et quand les jours d'ivresse et de folie
Auront fait place à la raison,
Mon cher abbé, cette utile leçon
Sera la leçon de ma vie.
Mais je suis jeune, et me plais, je le sens,
A m'étourdir dans ce monde magique.
Tout l'appareil philosophique
Effraie un peu les jeunes gens:
La sagesse paroît une vertu gothique
Aux yeux de ceux qui comptent vingt printemps.
Lorsque je sentirai le froid de la vieillesse,
Je serai sage. Alors de ma folle jeunesse
Mon coeur repassera les tendres souvenirs:
Dans mon obscurité, ces tranquilles plaisirs
Redonneront du ton à mon âme engourdie;
Et quand enfin le temps arrivera
D'abandonner mes amis et la vie,
Comme un jour pur ma course finira.
Amant aimé des filles de mémoire,
Faites toujours des vers, et des heureux;
En vain de lâches envieux
Voudroient ternir l'éclat de votre gloire.
Homère eut un triste censeur.
Du chantre grec la mémoire sacrée,
De nos derniers neveux à jamais révérée,
Vivra toujours: Zoïle est en horreur.
Tel cet astre immortel, flambeau de la nature,
Quelquefois s'obscurcit sous un nuage épais;
De l'univers éternelle parure,
Il resplendit plus brillant que jamais.

A Mr LE PRINCE DE B***.

Dans vos jardins j'écris les derniers vers
Qu'a modulés pour vous ma lyre paresseuse;
Sous la voûte silencieuse
De vos ombrages toujours verts
J'appelle la sagesse.
Loin du fracas de ce bruyant Paris
Et de mes faux amis,
Loin de ma parjure maitresse
Je pleure les égaremens
De ma fugitive jeunesse:
Et cependant, ô comble de foiblesse!
Le souvenir de mes premiers momens
Est mêlé, je le sens,
Et de douceur et de tristesse.
Hélas! les premiers sentimens
Seroient-ils donc ceux de toute la vie?
N'oublîrai-je jamais les coupables sermens
Que me fit ma première amie?
Connoîtrai-je toujours les regrets renaissans
Dont son inconstance est suivie?
Ou la douleur, avant le temps,
Viendra-t-elle fermer ma paupière affoiblie?
Illustre ami, vous le voyez,
Ma foiblesse est toujours nouvelle;
Dans les pleurs mes yeux sont noyés
Mon triste coeur nourrit une peine immortelle.
Dans vos entretiens consolans,
Si remplis de philosophie,
Je retrouve cette énergie,
Cette fraîcheur de sentimens,
Cette vigueur ferme, mâle, agissante,
Dons primitifs de notre auteur,
Que corrompt, en dépit de l'éternel moteur,

Notre nature insuffisante.
Mais quand j'aurai quitté cet asyle si doux
Où je vécus avec un sage
A l'aurore d'un jour mêlé d'un peu d'orage,
Repousserai-je loin de vous
Les erreurs de mon premier âge?
Tel protégé par un épais ormeau,
On voit souvent un fragile roseau
Résister aux efforts des enfans d'Orithye;
Mais sur l'ormeau la hache appesantie,
Fait gémir les échos des monts,
Et le bruit de sa chute
Se prolonge dans les vallons:
Frêle jouet des fougueux aquilons,
Contre eux en vain alors le roseau lutte;
Ses sinueux balancemens
Ne peuvent pas détourner sa ruine;
Flexible en vain, il suit les vents,
En tous les sens il se ploie, il s'incline;
D'Éole furieux les longs mugissemens
Ont brisé sa racine.
Sous ces arbres courbés où nous errions tous deux,
D'où nous voyions de l'oeil de la philosophie
Le néant du moment qu'on appelle la vie,
Et des humains si malheureux
L'inquiétude et la folie;
Vous dédaignez, artiste ingénieux,
Du luxe corrupteur l'enivrante féerie;
Avec ravissement vous reposez vos yeux
Sur le gazon de la prairie
Qui borde en tout temps ces beaux lieux:
Loin des prudes, des demi-dieux,
De qui la tourbe vous ennuie;
Loin des sots orgueilleux
Qui sont souvent la bonne compagnie,
Vous partagez vos loisirs amoureux
Entre le champagne mousseux
Et votre compagne fleurie;

Et si vous avez du vin vieux,
Vous avez une jeune amie.
Quand vous lisez Émile, en méditant les traits
Dont Rousseau forma sa Sophie,
Vous soupirez en pensant aux attraits
Que lui prêta l'auteur de la tendre Julie:
Osez me démentir! Le Tasse une autre fois
Vous entraîne par sa magie;
Et vous seriez embarrassé du choix
Entre la fière Armide, et la douce Herminie.
Et vous nous dites sur le soir:
Heureux celui qui peut avoir
Entre ses bras femme jolie,
Dût-elle même nous tromper;
Le goût des arts, un bon souper,
De temps en temps la compagnie
De quelque aimable libertin,
Un estomac, et de bon vin!
Et moi je dis: Heureux si je puis vous entendre
Tenir dans quarante ans un aussi beau discours,
Et chanter d'une voix édifiante et tendre
Des hymnes à l'honneur du grand dieu des amours!

A MADEMOISELLE DE COULANGE.

L'Amour avoit perdu sa mère.
Dans l'Olympe, à Paphos, il porta sa douleur;
Pour chercher Cythérée, il vola sur la terre,
Et le fripon descendit dans mon coeur.
Ce dieu depuis long-temps avec moi s'humanise:
J'habitois avec lui sans redouter ses traits.
Ce n'est qu'en voyant vos attraits
Que j'ai reconnu ma méprise.
Si cet enfant se familiarise,

Souvent quelque noirceur suit de près ses bienfaits.
Tiens, me dit-il, en vous voyant paroître,
J'en prends Mars à témoin, c'est elle, c'est Vénus:
Elle a changé de nom; ruse! soins superflus!
Son fils peut-il la méconnoître?
Je ne sais si mon coeur en impose à mes yeux;
Mais, foi de dieu, je la trouve embellie,
Je ne la vis jamais si fraîche et si jolie:
Mais surtout quel regard! J'en serois amoureux,
Si l'on pouvoit avec décence
A sa mère parler d'amour;
Mais on ne peut en conscience,
Idolâtrer qui nous donna le jour.
Pendant que Cupidon faisoit ce monologue,
On dînoit; moi j'étois timide, embarrassé;
Je rougissois tout décontenancé,
Aussi froid qu'un Colin de coulisse ou d'églogue;
Tant le respect m'en avoit imposé.
Et c'est bien naturel! Mon esprit abusé,
Croyoit voir la déesse
Que l'on peint à son char attelant les plaisirs,
Des sages et des foux tour-à-tour la maîtresse;
Et de qui la ceinture enferme les desirs,
Les passions, la crainte, et l'extase et l'ivresse.
Vous chantâtes enfin quelques airs de Didon
Qui ne put pas retenir son Énée.
Persécuté par la fière Junon,
Le Troyen ne l'eût pas sans doute abandonnée,
Si cette reine infortunée
Eût eu pour l'attendrir aussi bonne façon.
Bon-dieu! me dit l'Amour, ce n'est point-là ma mère;
Elle ne chante point aussi bien que cela,
Elle n'est point de cette force-là,
Et d'ailleurs, en chantant est plus minaudière.
Quelle voix! que d'appas celle-ci s'embellit!
Ça paroît d'abord impossible:
On se laisse gagner par un charme invisible;
A ce timbre touchant l'âme s'épanouit;

L'esprit, le coeur, les yeux, l'oreille, tout jouit.
Ah! qu'on est belle, alors qu'on est sensible!
De s'être ainsi mépris l'Amour eut de l'humeur,
Il revola vers les bois d'Amathonte;
Il ne put déguiser son dépit et sa honte,
Et se vengea sur moi de son erreur.
Il oublia, ceci n'est point un conte,
Ses flèches et son arc dans le fond de mon coeur.

A MADAME DE FONDVILLE.

J'avois appris par mon expérience
Que le temps, à la main d'airain,
Dénouoit sourdement le noeud de l'existence,
Que les ans avec eux traînoient la décadence,
Et qu'aujourd'hui faisoit tort au jour de demain.
Je n'avois jamais vu qu'après soixante années,
Beaucoup de grâce et de beauté,
Avec un grain de volupté,
Embellît encor les journées
De tant de prudes surannées,
Et de tant de Laïs fânées:
Je n'imaginois pas qu'on eût encor ces traits
Dont l'ensemble, à vingt ans, donneroit des attraits;
Qu'on eût trente-deux dents, et cette chevelure
Blonde comme aux premiers printemps;
Enfin, qu'on pût garder aussi long-temps
Tous les présens de la nature.
Vous m'apprenez qu'on peut tromper le temps;
Il détruit tout, il vous a respectée.
Cette Ninon que l'on a tant vantée,
Qui vécut deux fois quarante ans,
Qui mourut avec deux amans,
Et, qui plus est, qui mourut regrettée;

Dans son sépulcre, à ses derniers momens,
Décrépite et défigurée,
N'emporta pas les agrémens
Dont sa jeunesse avoit été parée.
Vous vivrez, j'en suis sûr, plus d'un siècle passé;
Et quand enfin de sa main meurtrière
Le vieillard vous aura poussé,
Vous mourrez encor toute entière:
Pour moi, je vous le dis tout bas,
Si vous l'aviez voulu, je vous eusse adorée.
D'honneur! je vous eus préférée
A de moins doux et plus jeunes appas;
Et ma vie eût été tendrement consacrée
A mourir, à renaître, à vivre dans vos bras.
Ma tante, il est certain que si j'en regrette une!...
Mais cet espoir est à jamais détruit:
Ah! je le crois, votre dernière nuit
Seroit pour tout le monde une bonne fortune.

A MADAME DE ***.

Quand pour une terre étrangère
J'abandonnois et vous et le bonheur,
Quand j'entendis l'heure dernière
Dont le son tristement retentit à mon coeur;
Je sentis vivement l'excès de mon malheur.
Ce sacrifice nécessaire
Qui m'appeloit en Angleterre,
Se consommoit avec douleur.
Las! je partis à cette heure suprême;
J'aurois voulu vous faire mes adieux;
Je n'osai pas. Les pleurs de deux beaux yeux,
Les tristes pleurs des yeux qu'on aime,
Attendrissent un voyageur:

Je me connois sensible, et je craignis mon coeur.
Mais j'emportai votre brillante image,
Le souvenir que vous m'avez donné,
L'anneau qu'à son épouse sage,
En des temps plus heureux, votre époux fortuné
Fit faire pour un autre usage;
J'emportai ces cheveux dont fut long-temps orné
Ce front où se peignoit votre âme,
Gages sacrés d'une immortelle flamme,
Le plus noble des dons que peut faire une dame
A son amant (s'il est un peu bien-né).
Mais je n'ai point gardé cette amoureuse lettre
Qu'un jour imprudemment vous me fites remettre
Par un dangereux messager:
Convenez-en; le trait étoit léger.
Vous voulutes que par la flamme
Ce doux écrit fût dévoré;
Dieux! quel pouvoir vous aviez sur mon âme!
Car j'obéis: le papier déchiré
Ne fut bientôt qu'une insensible cendre.
Tel loin de vous, votre amant consumé
Pleure l'amie et si douce et si tendre
Qui relevoit son coeur inanimé.
Ce souvenir, cet anneau, votre image,
Ce bracelet tissu de vos cheveux,
Ce sentiment par qui je suis heureux,
Qui vous assure un éternel hommage;
Ces monumens de mon bonheur,
Je les conserverai tout le temps de ma vie.
Mais, dites-moi, ma belle amie,
Me garderez-vous votre coeur?

Réponse.

Non.

ÉLÉGIE.

Illusions de mon adolescence,
Doux prestiges de l'âge où tout se peint en beau,
Pourquoi m'abandonner? Ah! depuis votre absence
J'ai disputé deux fois ma dépouille au tombeau.
Reviens, séduisante magie;
Et comme un phosphore qui luit
Dans les ténèbres de la nuit,
D'un jour plus pur viens éclairer ma vie.
Quoi! pour jamais suis-je mort au bonheur?
Le vide affreux est-il pour jamais dans mon coeur?
Le froid néant dans mon âme épuisée?
Et de mes jours la trame est-elle usée?
O Laure! ton amant pourra-t-il t'oublier?
Je ne veux plus sacrifier
Sur les autels d'un dieu perfide,
Qui jusqu'ici s'est fait un jeu de mes douleurs,
Et de qui la main homicide
N'a jamais essuyé mes pleurs.
Cet asyle à mes yeux autrefois plein de charmes,
N'a plus rien d'attachant pour mon coeur attristé:
Ces rosiers qu'elle avoit planté,
Je les arrose de mes larmes.
Quand assis autrefois à l'ombre d'un palmier
Je m'endormois auprès de ce bocage,
La tourterelle et le ramier
Me réveilloient par leur ramage:
Philomèle par ses concerts
M'inspiroit cette rêverie,
Cette douce mélancolie,
Source féconde de mes vers.
D'un clair ruisseau le rapide murmure
Sembloit précipiter mes chants;
Et je donnois à mes accens

Le seul art qu'apprend la nature.
Si quelquefois de mes humides yeux
Je sentois tomber quelques larmes,
Elles avoient pour moi des charmes:
En pleurant on peut être heureux.
Maintenant si je veux d'une main téméraire
Cueillir ce vain laurier que dispense Apollon,
Ce laurier qui depuis Voltaire
Se transforme en cyprès dans le sacré vallon:
Si je me ressouviens qu'au temple de la gloire
Par le dieu je fus entendu,
Sourdes pour moi, les filles de mémoire
Ont retiré la main qu'elles m'avoient tendu.
Filles du ciel, présidez à ma vie:
Ah! que je puisse encor savourer quelquefois
La noble mélodie
Des doctes sons de votre douce voix!
J'ai besoin d'une erreur: trompez-moi, tout m'ennuie;
Remplacez, s'il se peut, l'irréparable amie
Que m'ôta la Parque ennemie.
Ces murs sont habités par le deuil et l'effroi:
Un fantôme funèbre y marche autour de moi,
Et me reproche de survivre
A l'objet du plus tendre amour.
Ombre chère à mon coeur jusqu'à mon dernier jour,
Ton amant va bientôt te suivre!
Sur un ormeau que l'outrage des temps
A dépouillé de son feuillage antique,
L'oiseau des nuits par ses lugubres chants
Remplit les airs d'un son mélancolique.
Ce ruisseau qui couloit jadis parmi les fleurs,
Le mobile miroir de celle que je pleure,
S'approche lentement de ma triste demeure,
Et me semble rouler des pleurs.
O Laure! les chagrins que ton amant endure,
Le regret d'exister sans toi,
Contristent à jamais son coeur et la nature:
L'univers est en deuil pour moi.

Lorsque la mort prématurée
Te ravissoit à mes embrassemens,
J'ai vu ton âme égarée
Chercher la mienne en tes derniers momens;
Je te promis alors que ta tombe sacrée
Enfermeroit mes derniers sentimens.
Monumens des travaux des rois de l'harmonie,
Livres où sont gravés en des traits immortels,
Ces sublimes écrits qu'inventa le génie
Qui mérita d'obtenir des autels;
Vous serez les seuls dieux de mon âme attendrie:
Prolongez mon enchantement,
Et que j'oublie en vous lisant
Les malheurs dont l'amour a parsemé ma vie!
Adieu jeunesse, adieu plaisirs!
Et cette enceinte solitaire
Recevra mes derniers soupirs.
Je ne veux point de pompe funéraire:
Je ne veux point qu'en marbre de Paros
On m'élève un tombeau comme aux ombres fameuses,
Chargé d'épitaphes pompeuses.
Sur la pierre on lira ces mots:
„Amans qui foulerez cette cendre paisible,
Il pleura constamment une jeune beauté:
Des vertus et des arts il fut l'ami sensible,
Et mourut avec fermeté.“

EXTRAIT D'UNE LETTRE
A MADAME DE C...

Londres, décembre 1783.

...Au reste, madame, les gens qui ont voyagé en Italie et en Angleterre, ont tant fait, tant vu et tant écrit de choses qui n'étoient peut-être que dans leur tête, que je me bornerai à vous rendre compte succinctement de celles qui m'ont frappé le plus, parce que je les ai vues plus souvent; à vous entretenir des détails qui m'ont rappelé des souvenirs, ou qui m'en laisseront.

Londres est une des plus belles villes du monde. Je la crois au moins aussi étendue que Paris: les édifices n'y sont pas à beaucoup près aussi beaux; on a cherché les commodités du dedans, et on a négligé passablement le faste extérieur.

Le roi est vraisemblablement le souverain le plus mal logé de l'Europe.

Il n'y a nulle part des rues plus magnifiques et plus vastes. On y marche à pied toute l'année sur des trottoirs pratiqués des deux côtés: cela présente, à mon gré, aux philosophes une idée vraie et consolante. On voit qu'on s'y est occupé du peuple, et que les hommes y sont comptés pour quelque chose.

Le plus grand luxe de l'Angleterre est dans les équipages et dans les chevaux. La

cour est simple et noble, et on peut y dire: Heureuse la nation qui est gouvernée par des maîtres aussi polis!

Les Anglois se lient moins facilement qu'on ne fait en France. Je suppose que leur commerce est sûr et leur amitié durable. Ils rendent peu, et exigent peu.

Toutes les fables qu'on débite sur les artisans et le peuple, sont autant de calomnies absurdes et de mensonges ridicules: cette espèce de gens-là est honnête comme ailleurs, aux formes près, qui ne sont pas les mêmes qu'à Paris.

J'aurois desiré, madame, non pas précisément comparer les théâtres de nos voisins avec les nôtres, mais pouvoir juger à quel période de l'art ils sont arrivés. Je ne m'aviserai point de décider cette question; il faudroit plus de connoissance de la langue *) que je n'en ai, un tact plus exercé et une étude plus réfléchie. Je crois qu'il est aussi impossible d'établir une comparaison entre leurs acteurs et les nôtres. Ils diffèrent autant dans leur pantomime et leur déclamation que dans leur costume; ce n'est point la même manière; mais aussi le génie de la langue n'est-il pas le même. L'opéra italien m'a semblé fort mauvais.

Vous sentez bien, madame, qu'il eût

*) Près de vingt années de plus et une étude approfondie de cette langue m'ont donné une opinion que je ne pouvois guère avoir à dix-neuf ans. Voyez *l'Épître à Mr de Chamfort.*

été honteux à moi de ne point aller voir de courses. J'en ai donc vu: il m'a semblé que les chevaux étoient un peu plus vites qu'aux Sablons ou à Vincennes; qu'il y régnoit un peu moins de confusion; mais les aimables François seront toujours un peu bruyans.

Les environs de Londres étonneront sans doute un étranger. Il y règne un air d'élégance riche, de population et de vie; l'oeil se repose sur des surfaces agréables et riantes, et n'y rencontre presque point ce tableau de misère qui contriste et resserre le coeur. Les chemins sont entretenus avec beaucoup de soin, et au lieu qu'en France on croit voyager en poste, ici l'on y va véritablement *).

Vous avez lu quelquefois, madame, dans les romans ces descriptions d'un jardin magique; vous vous souvenez de ceux d'Armide et de Calypso: l'imagination se refuse à cette brillante féerie; il est possible d'y croire lorsqu'on a vu Kensington.

Solitude agreste, enchantée,
Voûtes de fleurs, abris délicieux,
Flots paresseux de qui l'onde argentée
Influoit mollement sur mon âme agitée;
Lieux inspirans, séjour voluptueux,
Vous attachez le coeur en étonnant les yeux.
J'ai cru souvent, sur le soir d'un jour sombre,
Voir errer tristement au milieu de vos bois,
De ma maîtresse en pleurs la pâle et plaintive ombre:

*) Anglomanie! — J'ai vu depuis qu'on couroit la poste en France aussi vite qu'en Angleterre.

J'entendois ses accens, et j'y mêlois ma voix.
Arrête, lui disois-je! Et le son dans l'espace
Se prolongeoit silencieusement,
Et mes yeux cherchoient vainement
Du fantôme adoré la fugitive trace.

Il est certain, madame, que ce lieu fait éprouver des sensations inconcevables. Rien n'est plus fait pour faire bâtir des châteaux en Espagne, pour amener l'illusion et pour faire souhaiter la réalité. Je ne vous parlerai point de Ranelagh et du Vaux-hall, qui sont deux salons où se réunissent tous les ordres et tous les âges, où l'on entend de la musique détestable, et où chacun prend du thé, comme si toute la nation s'étoit donné le mot pour prendre médecine le même jour. *)

Vous avez sans doute entendu dire que Saint Paul de Londres étoit un des plus beaux monumens de l'univers dans ce genre: il n'est point au-dessous de sa réputation. L'architecture en est riche et variée: l'édifice est imposant par son étendue et ses détails: je ne sais si Dieu y est servi mieux qu'ailleurs, mais je sais bien que c'est une des plus belles maisons qu'il ait au monde.

J'ai été aujourd'hui même, madame, à Whitehall, où il n'y a rien à voir qu'une chapelle qu'a bâtie, m'a-t-on dit, le cardinal Wolsey, dans le temps où l'Angleterre étoit

---

*) Idée folle d'un François très-jeune; le thé alors n'étoit pas fort à la mode.

dans le chemin du salut. Je ne savois pas même que cette chapelle existât; le souvenir de la mort de l'infortuné Charles I, qui fit une fin qu'ont faite peu de ses confrères, me déterminoit à aller voir le théâtre de cette sanglante tragédie. Vous voyez, m'a dit mon guide en mauvais françois, cette fenêtre où sont ces perruques; (il y avoit effectivement dans la sacristie sept ou huit perruques, je ne sais pas trop pourquoi) c'est celle par où sortit le roi quand il fut se faire couper le cou. J'ai remercié ce monsieur, et n'ai pu me défendre d'un sentiment semblable à celui que j'eusse éprouvé si l'on m'eût parlé de la Saint Barthelemi.

L'intérieur de la Tour de Londres est intéressant. J'ai d'abord entré dans une salle d'armes, meublée aux dépens des Espagnols, dont apparemment on surprit le camp. La reine Elisabeth en cette occasion monta sur un beau cheval-isabelle, dont on voit l'effigie. J'ai vu et touché la hache qui trancha la tête d'Anne de Boulen. Plus loin sont Henri VIII et Henri VII, dont le premier épousa six femmes, et le second sept. Il faut en vérité avoir la rage d'épouser. L'arsenal est en bon état: les faisceaux d'armes y sont rangés avec une symmétrie méthodique. Ici ce sont des pistolets qui représentent le soleil; là ce sont des fusils qui ressemblent aux arbres touffus d'une épaisse forêt.

Il seroit inutile de vous dire, madame,

sous combien de formes se présentent ces entassemens destructeurs. Je réfléchissois qu'il étoit assez bizarre d'arranger avec tant d'ordre ce qui étoit destiné à déranger tant de gens; mais les hommes aiment l'art, ils mettent de l'art à tout. Sous cet arsenal est une vaste salle, dite d'artillerie, où sont de gros canons qui atteignent de loin; il y en a de plus petits qui tuent de plus près, mais qui tuent fort passablement aussi. On m'a montré les bijoux de la couronne: il y a un diamant au milieu du sceptre, qu'on m'a dit valoir cinq-cent-mille louis; il y en a d'autres d'un fort grand prix aussi; mais comme je ne suis point lapidaire, je passerai rapidement, si vous permettez, madame, à la ménagerie qui est dans le même enclos; et comme elle est fort mesquinement habitée en comparaison de celle de Versailles, qui l'est assez mal aussi, je vous parlerai tout de suite de Westminster.

Je m'en étois formé une idée beaucoup plus magnifique. Plus j'avance en âge, plus j'apprends à me défier de tout croire sur parole. Les voyageurs ordinairement exagèrent un peu ce qu'ils ont vu; semblables à ces gens qui s'étendent avec enthousiasme sur les perfections de leur maîtresse absente. Malgré cela, l'abbaye de Westminster mérite sans doute l'attention des étrangers. C'est où sont les tombeaux des rois et des reines d'Angleterre, et de beaucoup d'autres personnes des deux

sexes, qui, heureusement pour eux, n'ont été ni roi ni reine. J'ai vu deux mauvaises chaises, moitié bois, moitié pierre, sur lesquelles, m'a-t-on dit, on couronne les rois à leur avénement. Ainsi cette cérémonie se fait dans l'enceinte où leurs cendres reposeront. Leçon frappante! elle rappelle le monarque à l'instabilité des choses mortelles.

Il y a un portrait en cire de la reine Elisabeth, qu'on dit être fort ressemblant. Si cela est, c'étoit une grande reine, et même un grand homme; mais ce n'étoit pas une jolie femme. Ainsi ce comte d'Essex qui fut long-temps son favori, étoit plus ambitieux qu'amoureux. J'ai vu le tombeau d'un comte d'Exeter, qui m'a fait rire, quoique dans le fait il n'y ait rien de moins risible qu'un tombeau. Il se maria deux fois, et dans les ennuis de son premier veuvage, il fit construire une triple tombe, pour l'épouse qu'il venoit de perdre, pour lui quand son tour arriveroit, et pour celle qu'il se disposoit à épouser. Il s'étoit réservé la place du milieu. Sa première femme ne put pas s'opposer à cet arrangement-là; mais comme il mourut avant la seconde, qui apparemment n'avoit pas été contente de ses manières pendant sa vie, elle déclara qu'elle ne vouloit pas reposer après sa mort à côté de son cher époux. Ainsi l'intention du fondateur fut trahie; et si quelque jour il se réveille, il sera obligé de réunir

toutes ses affections sur sa première compagne qui couche à sa droite.

Ne trouvez-vous pas, madame, que tous ces projets de sépulture sont le comble de la déraison? Il y a ou de l'extravagance ou de l'orgueil à s'occuper de soi-même après la décomposition de son être, à moins qu'on n'ait eu un grand caractère et de grandes vertus; alors la passion de laisser de grands exemples, se rapportant au bien général, fait trouver grâce à ces monumens de vanité.

On en a nouvellement fait élever un superbe à la mémoire de mylord Chatham qui fut ministre sous deux rois, qui véritablement étoit un homme d'état, et qui fut père de Mr Pitt, chancelier actuel de l'échiquier.

On voit le ministre, de grandeur naturelle, environné des vertus symboliques, telles que la Prudence, la Vertu, le Courage etc.; Neptune armé de son trident, ayant l'air de promettre à l'Angleterre l'empire des mers. Toutes ces figures sont portées sur un piédestal énorme chargé d'une inscription latine, qui porte que le roi et le parlement ont voulu éterniser le souvenir des services du mort. Tout est en marbre blanc: l'artiste a déployé une grande magnificence, et s'est fait payer de même: le tout a coûté six mille louis.

J'ai vu les corps de deux ambassadeurs, l'un d'Espagne, l'autre de Sardaigne, qui sont exposés à la vue des curieux. Ces messieurs moururent insolvables. Vous pensez bien,

madame, que des gens qu'on punit ainsi pour avoir fait des dettes, ne s'aviseront pas d'en faire d'autres; leurs maîtres, qui ont imaginé qu'ils étoient très-bien comme-ça, n'ont point eu envie de donner pour eux beaucoup d'argent pour un peu de poussière.

Le tombeau du fameux *Newton* est à *Westminster.* J'ai demandé si celui de mon ami *Richardson* y étoit; on m'a dit que non. J'en suis d'autant plus fâché, qu'on ne fait pas de lui en Angleterre le cas qu'on devroit en faire.

Pour moi, je crois que c'est le plus grand maître de pathétique qu'ils ayent eu; et aux longueurs près, c'est un des plus beaux génies du monde. Il y a si peu de gens qui soient dignes de lire Clarisse! Un Anglois, homme de beaucoup d'esprit, me disoit: Je n'ai jamais pu achever ce livre: ce Lovelace est un si pauvre et si insipide personnage! Il fut tenté de me prendre pour un fou, quand je lui dis que j'étois persuadé qu'un homme parfaitement semblable à Lovelace, et mis en action, seroit un des plus grands hommes qui eussent jamais existé. En effet, Lovelace est un séducteur; mais Lovelace seroit un général: Lovelace est un séducteur; mais Lovelace seroit tout ce qu'il voudroit être. Je dis plus: il est impossible qu'un seul individu puisse jamais ressembler à Lovelace: cette Clarisse, à un peu de bégueulerie près, est un ange.

Quelle connoissance du coeur humain!

Quels portraits! Pardon, madame: je m'étends avec un peu trop de complaisance, mais je me plais dans ma dévotion. Il vaut mieux idolâtrer Richardson qu'on entend si bien, qu'on entend avec tant de plaisir, que de louer à outrance, comme font quelques pédans en France, le sublime et monstrueux Shakespear, que, ne leur en déplaise, ils n'entendent presque jamais; et la raison en est simple; c'est que les Anglois eux-mêmes ne l'entendent pas toujours. Madame la comtesse de Tes..., si connue par son esprit, me demandoit dans ma grande jeunesse, si je ne préférois point la Nouvelle Héloïse à Clarisse. Je répondis affirmativement. Cela doit être, me dit-elle; mais vous changerez d'avis avant vingt-cinq ans. Je suis loin de les avoir, et je ne pense plus de même.

Adieu, madame. Je finis cette lettre, beaucoup trop longue, en vous priant de recevoir l'assurance de mon profond respect.

A SON ALTESSE ROYALE

MADAME

LA PRINCESSE FERDINAND

DE PRUSSE.

Princesse, je voulois faire un tableau parfait
Puisque vous étiez le modèle:
Je sentis trop qu'il me falloit
Les couleurs de l'Albane, et le pinceau d'Apelle.
Je brisai mes crayons et l'esquisse infidèle
Que mon zèle imprudent traçoit.
Mais quand je célébrai de votre auguste fille
Et la grâce et l'esprit et les charmes divers,
Je pensois à vous deux en écrivant mes vers:
Du même trait je fis un portrait de famille.

EN ENVOYANT UN EXEMPLAIRE DE RACINE.

Voici le roi des chantres du Permesse!
Ses vers à vos attraits peuvent se comparer.
Pas une tache!... Il chanta la tendresse
Comme vous savez l'inspirer.

ROMANCES ET CHANSONS.

ADIEUX D'UN SOLDAT.

(Musique de Garat.)

Tu le veux, je vais à l'armée,
Adieu Charlotte, adieu mon coeur!
Je laissois Mars et sa fumée,
Pour tes yeux et pour le bonheur.
Les cent voix de la renommée
De ta voix n'ont pas la douceur.

Mais, à tes sermens infidèle,
Un peu d'or a pu te tenter:
Un vieux Richard t'a trouvé belle,
Charlotte daigne l'écouter;
Et ta mère à mes voeux rebelle
T'a conseillé de me quitter.

Épouse-le, mais sois heureuse!
Bannis de trop chers souvenirs:
Que ma mémoire douloureuse
Ne trouble jamais tes plaisirs!
Va, dans ton inconstance affreuse
Tu n'entendras plus mes soupirs.

En songeant à ta perfidie,
Je vais m'exposer pour mon roi.
Tu n'as pas embelli ma vie,
Je verrai la mort sans effroi:
Je veux mourir pour ma patrie,
Puisque je ne vis pas pour toi.

A MADAME LA MARQUISE DE B.

Air: Phillis demande son portrait.

Pourquoi du jour au lendemain
Me remettre sans cesse?
Doris, ne laissons pas en vain
S'écouler la jeunesse:
Demain m'aimerez-vous autant?
Serai-je aussi sincère?
On fait un larcin au présent
Chaque fois qu'on diffère.

Sachez qu'un an de dignité,
Perdu pour la tendresse,
Ne vaut pas la félicité
D'une nuit de foiblesse:
Et retenez bien, en ce jour,
Qu'une mine jolie
Fait contracter avec l'amour
Des dettes pour la vie.

A MADAME LA PRINCESSE DE LÉ***.

Sur un air connu.

En esquissant quelques portraits
Mon pinceau fut souvent fidèle,
Mais pour rendre tous vos attraits
Je suis trop plein de mon modèle.
Car vos attraits, deri dera, vos attraits,
Entendez-vous, princesse?
Oui vos attraits, deri dera, vos attraits
Me rendroient fou de ma maîtresse.

Je voudrois vanter de vos yeux
Et la douceur et la finesse:
Mais je ne suis assez heureux
Pour me vanter de leur tendresse.
Ce sont vos yeux, deri dera, vos beaux yeux,
  Entendez-vous, princesse,
Ce sont vos yeux, deri dera, vos beaux yeux,
Que je desire à ma maîtresse.

De votre voix les doux accens
Dans les coeurs fondent votre empire,
Et vous subjuguez tous les sens
Par un mot ou par un sourire:
C'est votre voix, deri dera, votre voix,
  Entendez-vous, princesse,
C'est votre voix, deri dera, votre voix,
Que j'aimerois en ma maîtresse.

Le ciel prodigue vous donna
Le premier art, celui de plaire.
Et la nature vous dota
De tous les dons qu'elle peut faire.
Car c'est tout vous, deri dera, rien que vous,
  Entendez-vous, princesse, . . .
Ah! oui c'est vous, deri dera, rien que vous,
Que je voudrois pour ma maîtresse.

A MADAME LA COMTESSE DE LA CH**,

DONT LE NOM EST MARIE.

Air: Du vaudeville de Tom Jones.

Votre patronne ici bas si fêtée,
Autant que vous n'eut point d'appas:
En paradis tout droit elle est montée,
Et cela ne me surprend pas.
Elle eut un fils qui vint sauver la terre;
Vous en avez mis un au jour
Dont on devinera la mère,
Si ce fils ressemble à l'Amour.

LES REGRETS.

Musique de Garât.

J'avois promis d'aimer toujours,
Mais on devoit m'aimer sans cesse.
Il n'est qu'un temps pour les amours,
Il n'est qu'un jour pour la tendresse.

Ces brillantes félicités,
Heureux cortége du bel âge,
Sont des éclairs précipités
Qui passent avec un orage.

Sexe adoré! je dis adieu
Aux transports, aux pleurs, aux vertiges;
Et, jeune encor, je quitte un jeu
Où l'on paye avec des prestiges.

ESSEX A ELISABETH.

Musique de V. Righini.

A l'abaissement des prières
Essex ne s'humiliera pas;
Je n'invoquerai point, à l'heure du trépas,
Ni l'amour outragé, ni vos bontés premières:
Lorsque vous écoutez un fier ressentiment,
Pour désarmer ma souveraine
Je ne fais point entendre à l'amante hautaine
Les doux accens du sentiment.

Au bout de ta noble carrière
Recueille-toi, sache mourir;
Essex! En ces instans garde-toi de flétrir
D'un homme et d'un Anglois l'auguste caractère.
Et vous, Elisabeth, par vos tristes fureurs
Et votre sombre jalousie,
Vous enseignez qu'il faut qu'un sujet se défie
D'une reine et de ses faveurs.

Adieu! j'entends l'airain funèbre,
Signal de mes derniers instans:
D'ici je vois les flots empressés et bruyans
De ce peuple affamé de toute mort célèbre.
Je vais à l'échafaud, sans crainte et sans courroux,
Déployer le même courage
Dont mon bras autrefois vous consacroit l'hommage,
Lorsque je combattois pour vous.

Quelquefois mon ombre sanglante,
Dans la triste épaisseur des nuits,
Consternera d'effroi ton coeur chargé d'ennuis...
Vers elle tu tendras une main suppliante:

De ce spectre importun croyant ouir les pas,
Alors d'une voix affoiblie
Tu t'écrîras: Essex! pardonne, ombre chérie!...
Le spectre ne t'entendra pas.

TRADUCTION LIBRE DE ROCHESTER.

Ma maîtresse a le coeur aussi doux que ses yeux
Qu'aucun amant ne brave......
Doux comme ces regards languissans, amoureux,
Qui m'ont fait son esclave.
Mais elle a du penchant à la légéreté:
Sa flamme n'est qu'une étincelle,
Et je craindrois son infidélité,
Si je me séparois une minute d'elle.

Les tendres jeux folâtrent sur ses pas,
Elle excite, elle touche:
L'amour anime ses appas,
Et se repose sur sa bouche.
Mais elle a du penchant etc.

EXTRAIT D'UNE LETTRE A Mr DE RIVAROL.

Hambourg, 6 juillet 1797.

Je voudrois consulter cet ouvrage enchanteur
Où l'amant n'est pourtant qu'un triste suborneur,
Et la maîtresse une douce infidèle,
Le père un brave radoteur,
La cousine une péronnelle,
L'époux un ennuyeux et vieux prédicateur,
Et l'ami le mauvais modèle
De nos philosophes du jour:
Où tout le monde parle amour
Sans le définir et l'entendre,
Où la vertu qu'on outrage à son tour
Prêche d'un ton si spécieux, si tendre,
Que jeune et vieille ont bien pu s'y méprendre:
Ce livre qu'à vingt ans nous savions tous par coeur,
    Et qu'à quarante l'on oublie,
    Où tout est faux, vain et sophistiqueur....
    Où tout est vrai, grâces à la magie
    D'un style unique et séducteur.

Cela veut dire, mon cher ami, que je voudrois avoir pour vingt-quatre heures une édition de la Nouvelle Héloïse. J'ai une incertitude à fixer sur un passage qu'on me dit être dans une lettre du troisième volume, et que je crois au contraire dans l'Emile: veuillez la remettre au porteur.

J'ai passé chez vous hier, et j'ai été bien aise de trouver la porte hermétiquement fer-

mée. — J'ai suivi le précepte de celui dont la morale étoit si pure, et qui dit; „*Pulsate*," et je me suis réjoui de ce que l'*aperietur vobis* ne se vérifioit point. Je me suis flatté que vous étiez en regard avec la postérité qui vous appelle, et que vous travailliez *) pour elle et pour vous.

Il est évident que c'est à vous qu'il appartient de donner les dernières leçons de cette langue immortelle, de fixer ce qui est en question, de relever les erreurs, d'éclaircir les doutes, d'expliquer ce qui est obscur, de déterminer les véritables significations, de prouver les étymologies, et de jeter enfin la clarté d'une analyse savante sur la généalogie de cette grande et antique famille de mots, dont jusqu'à présent les preuves n'ont été que confusément faites.

Je vous renvoie votre admirable discours **) où le style le plus brillant et la raison la plus exacte se sont donné rendez-vous

*) A un nouveau dictionnaire que, quoiqu'on en ait dit, Mr de Rivarol étoit très-capable de faire, parce qu'il vouloit sortir de la route *mécanique* de ses prédécesseurs.

**) Le Discours sur l'universalité de la langue françoise..... Voilà comme je déprécioís l'homme avec lequel j'avois été lié pendant seize ans!!! qui avoit pour moi une grande partie des sentimens que j'avois pour lui, avant que quelques personnes qui l'admiroient sans avoir une balance pour le peser, et qui l'ont à peine connu, nous eussent brouillés les quatre derniers mois de sa vie!!! O inanité des coteries! ô pauvreté des salons!! ô médiocrité des jaloux sans droits!!!

pour charmer avec excès, et instruire sans fatigue. Heureuse alliance dont personne ne connoît aussi éminemment que vous les conditions!

Je suis seulement fâché que vous ayez loué l'abbé Raynal. Votre note même n'est pas un *minoratif* de poids: c'étoit un pauvre diable qui n'a pas écrit une ligne de cette histoire où il y a quelques superbes morceaux et une déclamation si imposante pour les jeunes gens, et pour tous les hommes dont le goût n'est pas sûr.

J'ai vu dans ma jeunesse, à St Germain chez Mr le maréchal de Noailles, un Mr Pemeja auteur de Téléphe (dont mademoiselle Arnoux disoit: il y a telle f... que j'aimois mieux quand j'étois jeune) qui lui avoit fourni beaucoup de morceaux, ainsi qu'un médecin de ses amis, mort à la fleur de son âge. — On connoît les autres collaborateurs.

Ce prêtre déhonté n'a été, comme vous le dites très-bien, que le rédacteur de cet ouvrage. Les points de suture, seule part qu'il y ait eue, s'y montrent à l'oeil le moins exercé. — Son plus grand talent fut son attrait irrésistible pour le beau sexe, qu'il *adora indistinctement* jusqu'aux derniers temps de sa vie. — Beau et superbe talent qu'il auroit dû cultiver sans partage!

Il est aussi plat de s'attribuer les ouvrages des autres, que d'en écrire de mauvais.

Mais j'écris un volume pour ne rien vous

apprendre, si ce n'est peut-être que l'abbé Raynal étoit un âne à la ceinture.

Une légère indisposition me fait garder la chambre: j'espère sortir demain, et je passerai chez vous.

Adieu, mon cher Tacite.*) *Macte animo!* point de distraction, travaillez, et vous aurez le droit de dire: „*Exegi monumentum aere perennius.*" Vous avez vaincu toutes les difficultés et tous vos rivaux, puisque vous avez vaincu la paresse.

Tuus ex animo.

RÉPONSE.

Quand on écrit pour les femmes, on risque d'aller *dépareillé* à la postérité.

Voilà tout ce qui me reste de ce roman, mon cher comte.

Vous m'avez écrit comme à une académie toute entière; quant au sobriquet de *Tacite*, vous avez grand raison, il y a longtemps que je me tais.

Si je m'étois douté hier de ma bonne fortune, ma porte auroit été ouverte: elle le sera toujours pour vous. Je la ferme aux ennuyeux et à ceux avec qui il n'y a que du

*) Allusion aux Annales de la révolution.

temps à perdre. Frappez, quand vous reviendrez, deux coups seulement un peu fort, à la porte du fond. Prenez, si ça vous arrange, le moment qui suit le dîner.

Il vous sied bien de déclamer contre la paresse: vous êtes le vrai coupable. Vous prodiguez ici, comme à *Paris*, votre esprit et votre facilité à un monde dont on doit être dégoûté à votre âge, quand on le connoît autant que vous: vous avez toujours la faim des vains plaisirs dont vous devriez être fatigué.

Vous avez tout ce qu'il faut pour aimer le travail, et même pour n'y trouver que de l'attrait. Croyez-m'en, reposez-vous dans l'étude; elle vous réclame, et la dissipation n'est plus digne de vous.

J'oubliois l'abbé Raynal; vous avez absolument raison, mais il y a tant de gens de qui on peut dire *âne jusqu'à la ceinture*, que l'abbé Raynal qui l'étoit de pied-en-cap, auroit été ravi de votre lettre: il faut parler des gens à charge et à décharge. Votre médecin s'appeloit du Breuil. C'est la fille aînée du b— de T— qui l'a tué.

Adieu, nous pourrions faire commerce d'anecdotes et de littérature; et les Hambourgeois nous laisseroient faire.

COUPLETS

CHANTÉS A LA SUITE D'UNE FÊTE.

I.

A L. L. M. M.

LE ROI ET LA REINE DE PRUSSE.

Couple adoré d'époux-amans,
Dont l'indestructible puissance
Repose sur des sentimens
D'amour et de reconnoissance!
Puissiez-vous sourire à ces jeux
Dont nos coeurs vous ont fait hommage,
Comme un encens qu'on offre aux dieux
Dont vous êtes l'image.

2.

A S. A. I.

LA PRINCESSE HEREDITAIRE
DE MECKLENBOURG.

Vous à qui l'on cherche en ces lieux
A montrer de l'idolâtrie,
Vous, l'objet des soins et des voeux,
Astre éclatant de la Russie:
Par un regard vous couronnez
Tous les plaisirs que l'on apprête,
C'est toujours vous qui les donnez.....
Vous voir est une fête.

3.

AU ROI ET A LA REINE.

Grand roi! ce tribut de mes vers,
Ces foibles accords de ma lyre
Sont étouffés par les concerts
D'un peuple heureux sous Ton empire:
Mais la reine qui dans Ta cour
Embellit tout par sa présence,
Orgueil du trône et de l'amour,
T'offre Ta récompense.

A LA REINE,

faisant le personnage de Minerve dans une fête.

Oui, vous êtes une déesse!
Mais Minerve n'eut point vos traits:
Elle eût anéanti par un de vos attraits
Et ses autels et la sagesse.

TRADUCTION

DE L'ÉLÉGIE DE TIBULLE.

Liv. II. 7.

Jam mala finissem — —

La mort auroit terminé ma souffrance,
Si la trop crédule espérance
Ne m'eût pas dit: „Tu seras mieux demain."
C'est elle qui montre d'avance
Au laboureur de son sort incertain
Une fertile récompense.
C'est aux piéges de l'espérance
Que les oiseaux portent leurs derniers pas;
Et le poisson avide y trouve le trépas.
Espérance trop décevante
Tu consoles l'esclave aux fers!
Le bruit de sa chaîne pesante
A ses chansons se mêle dans les airs.
Tu me fais voir Némésis attendrie,
Et Némésis dément ce présage imposteur...
Veux-tu vaincre Vénus, ô maîtresse endurcie!
Epargne-moi!... J'en adjure ta soeur
Et sa mort si prématurée!
Je porterai sur sa tombe sacrée
Les offrandes de ma douleur;
Et je veux raconter à sa cendre insensible
Les froides cruautés de ton âme inflexible:
Sans doute elle essaîra de punir ta rigueur.
Mais je la supplîrai que des royaumes sombres
Elle n'évoque point de trop plaintives ombres,
Des songes trop affreux, des larves inhumains,
Pour me venger de tes dédains:
Je lui demanderai que livide et sanglante,

Au chevet de ton lit échevelée, errante,
Elle ne monte point du fond des sombres bords;
Ou telle que l'enfer dut la voir apparoître,
Quand se précipitant du haut d'une fenêtre,
Elle aborda sur la rive des morts.
Je cesse, et ne veux point affliger ma maîtresse,
Renouveler son deuil, lui coûter des soupirs...
Unique objet de toute ma tendresse,
Je ne brûlerois plus d'inutiles desirs
Si tu n'en croyois que toi-même!
C'est la vieille Phryné qui me rend malheureux,
Et qui t'enseigne à mépriser les voeux
De cet infortuné qui t'aime.
Elle trafique de ton coeur,
Sort, revient, et t'apporte un billet séducteur.
Courant chez toi dans mon ardeur extrême,
Souvent j'ai reconnu ton organe enchanteur
Et la perfide encor me celoit mon amante!!..
— Mais je l'entends! — Elle est absente!
Une autre fois pour voler à mes feux
La nuit que tu m'avois promise,
Elle feignoit de t'avoir vu surprise
Par un mal prompt et dangereux.
Je périssois, cherchant dans ma folie
Et comment, et par qui tu m'étois donc ravie...
Trop exécrable vieille! ô que de maux affreux
Assiégeroient ton odieuse vie
Si le ciel exauçoit le moindre de mes voeux!

PARAPHRASE

D'UN PASSAGE D'HORACE.

(Liv. II. Od. 14.)

Homme, résigne-toi! Prends congé sans retour
De l'épouse et du fils si chers à ton amour!
Ces palais élevés par tes mains orgueilleuses,
Quand tes jours s'écouloient aux plaisirs consacrés,
Dis-leur un long adieu!... Retraites fastueuses
Où tout charmoit tes sens de mollesse enivrés,
Ces parcs et ces jardins, ces bosquets, ces fontaines,
Il faut y renoncer pour un étroit cercueil,
Des humaines grandeurs inévitable écueil:
Et des arbres plantés sur tes vastes domaines,
Pas un seul ne suivra son pâle possesseur,
Que cet arbre de deuil, emblême de terreur,
Un noir cyprès...... des morts le dernier héritage.
Ton cortége sera pour ce triste passage
Tes crimes, tes vertus et la voix de ton coeur!

A Mr LE VICOMTE DE B...

Partant pour Rome.

C'en est fait, je ne puis partir;
Cher ami, plaignez ma foiblesse.
Quel coeur d'airain pourroit tenir
Au désespoir de ma maîtresse?
Hélas! ce sacrifice affreux
Qu'à l'amitié promettoit mon courage,
La raison m'en montroit aussi tout l'avantage;
Mais la raison souvent a fait des malheureux:
C'est être fou qu'être trop sage.

J'entends d'ici tous vos reproches, mon cher vicomte: ma sensibilité les exagère peut être; mais quel homme n'a pas été maîtrisé par un sentiment victorieux, indomptable pour l'amitié même? Le bonheur est un être fugitif; on le saisit si rarement dans le cercle étroit de notre vie, qu'il est permis de l'embrasser avec fureur. Cette effervescence de jeunesse, cet enthousiasme des passions s'achète par bien des peines, et s'expie par bien des larmes: enfin la mort arrive; ou si l'on se survit à soi-même, c'est encore pis, on n'a plus que des souvenirs, et les réminiscences ne sont aimables que pour les foux du bel âge.

Du temps, dans son rapide essor
Fixons la course irrévocable:
Tristes jouets des caprices du sort,
Créons-nous une erreur aimable,
Qui nous trompe jusqu'à la mort.
Ah! dans les prestiges d'un songe
Quand nos sens dorment affaissés,
Le réveil nous attriste, il détruit le mensonge
De nos esprits doucement abusés.
De cette illusion flatteuse et passagère
Quel homme ne voudroit éterniser le cours!
C'est en rêvant qu'on embellit ses jours:
Peut-être le bonheur n'est-il qu'une chimère;
Peut-être n'est-il rien de réel sur la terre,
Que les fléaux, la mort et les amours.

Voilà bien de la morale pour vous dire que, puisque je suis presque heureux à Paris, je n'irai point à Rome.

D'ailleurs, la Rome des Césars est decendue dans l'abîme des temps.

Les chantres immortels de l'antique Ausonie,
Dorment ensevelis dans la nuit des tombeaux:
Le pontife de Rome et quelques cardinaux
Ont remplacé les rois de la terre asservie.
La paresse et la volupté
Retiennent à Paris ma tranquille jeunesse;
Je ne puis m'arracher des bras de ma maîtresse,
Pour les pieds de Sa Sainteté.
Mais quand tu vas courir le monde,
Emporte mes regrets et mes plus tendres voeux;
Et dans ta course vagabonde
Souviens-toi qu'il te reste un ami dans ces lieux.

A ARMIDE,

qui m'engageoit à aller la retrouver à la campagne.

STANCES.

J'IRAI demain, n'en doutez pas,
Respirer l'air pur du village,
Et fouler dans votre ermitage
Les fleurs qui naissent sous vos pas.

Dans ces beaux lieux que votre amour
A mes yeux embellit encore,
Je paroîtrai dès que l'aurore
Ouvrira les portes du jour.

Avec la reine de Paphos,
Je me croirai dans les jardins de Gnide:
Plus constant que Renaud, aux pieds d'une autre Armide
Je passerois mes jours sous ces berceaux.

Armide, à ce que dit l'histoire,
D'un désert fit un lieu charmant;
Et ne sut pas, si j'ai bonne mémoire,
Conserver son amant.

Que cet amant, selon moi, fut peu sage!
Pour la gloire il quitta l'amour:
Il eut tort: je doute qu'un jour
La gloire me rende volage.

Que la trompette de Bellone
Sur l'arène sanglante appelle les guerriers:
Phillis, les fleurs de ta couronne
Ont plus d'attraits que les lauriers.

A ses autels, par un charme vainqueur,
Le dieu des vers attira ma jeunesse;
Mais tu le sais, ma facile paresse
N'en fit jamais que pour ton coeur.

Que les foibles sons de ma lyre
Soient entendus de la postérité,
Je n'en suis point jaloux: quand pour toi je respire,
Tu me tiens lieu de l'immortalité.

A MADAME CH...

Qui vouloit prendre un amant pour vingt ans.

QUAND je fus, à quinze ans, trahi par ma maîtresse,
Premier objet de mon amour,
Je pris bientôt une autre enchanteresse,
Qui me trompa, me trahit à son tour.
Dupe de mon bon coeur et de ma folle ivresse,
Je m'avisai de penser un moment:

Je renonçai dès-lors au sentiment,
Et je gagnai ces dames de vitesse.
J'abjure l'art de tromper le premier;
Si vous recevez mon hommage,
L'amour-propre à l'amour s'immole tout entier:
Je veux de jour en jour vous aimer davantage.
Allons... je sens mon coeur, croyez à mes sermens!
Des vrais amans je serai le modèle,
Je mettrai mon bonheur à vous être fidèle,
Dussé-je l'être encore dans vingt ans.

TRADUCTION LIBRE

DE QUELQUES VERS DE DRYDEN.

L'Amour agit différemment,
Suivant les âmes qu'il inspire:
Dans les naturels doux, son feu moins pénétrant
Est doux comme votre sourire;
Il ressemble à l'encens que l'on brûle aux autels
Des immortels.

Les âmes violentes
Brûlent en proie aux flammes dévorantes!
Le vent des passions vient augmenter encor
L'audacieux essor
De ce feu qui s'élance
Impétueusement,
Et qui brûloit auparavant
Dans le silence.

A LAÏS.

Non à Laïs dont autrefois Athènes
Idolâtra les doux appas;
Non à celle que Démosthènes
Voulut avoir, et qu'il n'eut pas;
Mais à la courtisane infâme,
Le vil rebut de tout Paris,
Objet dégoûtant de mépris,
Qui vend une impudique flamme;
Qui souille en ses embrassemens
De son souffle infect et sordide
Celui qu'égarèrent ses sens;
Et qui de l'or sangsue avide,
Dans sa sale lubricité,
Dans sa débauche crapuleuse,
Effarouche la volupté,
Qui pourtant n'est pas scrupuleuse.
Mes chers amis, en vérité,
Je réclame votre indulgence:
Ce portrait a, je crois, beaucoup de ressemblance;
Mais il est, ce me semble, encor un peu flatté.

A MONSIEUR LINGUET.

Je m'adresse en secret à ma triste patrie,
Et je lui dis: Quand ils ont des talens,
Tu déshérites tes enfans;
Sur un sol étranger ils consument leur vie;
Ils instruisent d'autres climats
Qui prisent les vertus que tu ne connus pas.
Ils quittent à regret le lieu de leur naissance,

Le champ que cultiva la main de leurs aïeux.
Marâtre et tyran odieux,
Tu désolas leur existence;
Une main inconnue aura fermé leurs yeux;
De ce qu'ils ont de cher ils regrettent l'absence,
Et leur dernier soupir appelle la vengeance
Du souverain des dieux.

Vous de qui l'éloquence auguste, simple et fière
Entraînoit dans Paris le public enchanté,
Croyez-m'en, ils auront beau faire,
Vous êtes toujours regretté.
C'est aux esprits bien-faits qu'il faut tâcher de plaire;
Pascal l'a dit, c'est une vérité.
Vous leur avez plu, je vous jure;
Tous ont ressenti votre injure:
Et quand vous nous avez quitté,
Quand vous avez cherché, pour conjurer l'orage,
Sur des bords éloignés plus de tranquillité,
L'estime universelle étoit votre partage.*)
Si le tombeau qui doit vous renfermer
N'est pas placé dans notre France,
Vous n'avez pas sujet de vous en alarmer,
Surtout après la mort, si, comme je le pense,
Et comme on doit le présumer,
On n'a plus de réminiscence.
L'univers doit vous adopter,
L'univers est votre patrie;
L'univers doit se disputer
Le philosophe et l'homme de génie.

---

*) *Delicta juventutis meae!!*

RÉPONSE DE MR LINGUET.

J'ai l'honneur de faire à Mr le comte de Til... mes remercîmens bien sincères sur les vers charmans qu'il ma envoyés. Je n'ai différé à lui en marquer ma reconnoissance, que parce que j'aurois voulu lui répondre dans la même langue; mais j'en ai perdu l'usage, soit par la glace de l'âge, soit par la multiplicité des détractions. Il m'est arrivé, comme à Mascarille, de ne pouvoir faire que le premier vers......

Je me bornerai donc à dire en prose à monsieur le comte de Til..., combien je suis sensible à la marque poétique d'estime et d'amitié dont il m'honore. Les poëtes sont toujours un peu flatteurs; je trouve ici qu'il l'est beaucoup. Je ne m'enorgueillis point de ses louanges, quoique très-propres à chatouiller la vanité. Mais je le prie d'être bien convaincu de la vive et respectueuse reconnoissance avec laquelle je suis..... etc.

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE.

Sous Darius, un courtisan,
Poli, galant, homme à bonne fortune,
Autant que peut l'être un Persan,
(Mais Chardin dit qu'il en trompa plus d'une:)
Ce satrape, en un mot, avec beaucoup d'esprit,

Fut exilé, malgré tout son crédit,
Dans le fond de la Bactriane.
Le visir Artabane
Lui porta les ordres du roi,
Fit semblant de pleurer, et dit: Comptez sur moi;
Vous savez combien je vous aime!
Et quinze jours après fut renvoyé lui-même.
Le premier fut cacher dans un triste manoir
Sa douleur et son espérance:
Car en Perse c'est comme en France,
Un courtisan n'est jamais sans espoir.
Il s'ennuya beaucoup la première quinzaine,
Il envoya deux courriers à la cour,
Il erroit tristement tant que duroit le jour,
Et la nuit, le sommeil, pour adoucir sa peine,
Ne venoit point fermer ses yeux.
Enfin se résignant, il reprit son courage,
De sa raison il essaya l'usage;
Espérant un peu moins, il dormit un peu mieux.
Il écrivit, il aima la lecture,
Il aima ses vassaux, les arts et la nature,
Il chassa loin de lui les regrets superflus,
Et dormit tout-à-fait quand il n'espéra plus.
Il aima son exil, il eut une maîtresse:
Le mieux seroit de s'en passer.
Le roi le rappela; mais il eut la sagesse
Et le bon sens de refuser.
Il mourut dans les bras d'une beauté fidèle
A qui dans ses malheurs il s'étoit engagé,
Et quelque temps après dans les plaines d'*Arbelle*
Par *Alexandre* il fut vengé.

A Mr LE CHEVALIER DE DOL**.

L'autre jour je parlois de toi
A quelqu'un de très-respectable,
Et je disois de bonne-foi:
Le chevalier est fort aimable!
Il a même un excellent ton,
Du savoir, peu de suffisance;
Il a de l'art, il orne la raison,
Et dispute avec éloquence.
J'en conviens, me répondit-on:
Mais il aime la médisance;
Pour le prochain il n'a pas d'indulgence;
Je l'ai vu s'amuser en mainte occasion
Aux dépens du beau sexe avec peu de décence.
Monsieur, je le connois; il se corrigera,
Ai-je dit avec assurance.
Fort bien, monsieur! mais votre connoissance,
Répartit-on, jusqu'alors flétrira
Chaque fleur qu'elle touchera.

A Mr LE P. DE G**.

Ce Génois dont la folle audace
Découvrit un monde nouveau,
Des vastes mers franchit l'espace
Pour nous apporter un fléau.

L'enchanteur qui sèche les larmes
Du pauvre, du foible et des rois;
Qui féconde au feu de ses charmes
Les palais, les cités, les bois:

Dont la volupté douce et pure,
Dans les autres âges des temps,
Ame et germe de la nature,
Consoloit nos premiers parens:

D'une affreuse sollicitude
Maintenant mêle ses bienfaits,
Qui souvent à l'inquiétude
Font succéder de longs regrets.

Ainsi d'une coupable mère
Quelquefois le fils innocent,
Aux tristes excès de son père
Satisfera dès en naissant.

De sa famille infortunée
Sans cesse il expiera l'amour;
A la nature profanée
Il se plaindra de voir le jour.

Tels les rameaux dont se couronne
L'arbre qui couvre ces bergers,
Rebelles aux soins de Pomone,
Joncheront un jour ces vergers;

Car son tronc porte en sa racine
Un poison lent et destructeur,
Qui chaque jour éteint et mine
Ses sucs, son ton et sa vigueur.

Ainsi donc la nature humaine
Tombe, se dissout, se détruit;
Et quand chaque jour nous entraîne
Au fond de l'infernale nuit,

Chaque jour sur notre existence
Accumule un fléau pesant,
Nous enlève une jouissance,
Et fait éclore un châtiment.

Au milieu de tant de misère,
S'il faut encor perdre l'amour,
Que restera-t-il à la terre?
Quelle valeur aura le jour?

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE VENNEVELLES *).

Londres 1783.

De ses errantes destinées
Un pupille bien-né doit compte à son Mentor:
Je l'aurois fait plus vite encor
Si j'avois mis plutôt de l'ordre en mes idées;
Mais vous savez que je suis peu penseur.
Monsieur de Laur... qui dit qu'ici l'on pense,
Me fait nourrir la douteuse espérance
D'acquérir de la profondeur.

Il le faut bien: car ce n'est pas le tout de rimer une chanson ou une épître: ce n'est que par une application sérieuse et suivie aux objets importans, qu'on peut espérer de vivre après sa mort: c'est un tour de force qui me séduit.

Bientôt je rendrai les hochets
Que je reçus des mains de la mollesse;
Je laisserai ces vains colifichets

---

*) Homme respectable, mort au commencement de la révolution, et père d'un fils très-distingué, qui après dix ans d'absence n'a revu les lieux où il étoit né, que pour y mourir. *Nec virtus moram affert indomitae morti!*

Dont s'amusa ma frivole paresse;
Et je regretterai le temps de ma jeunesse:
Je pleurerai sur les momens perdus,
Sur l'étourdissement de ma première ivresse,
Sur les conseils vainement entendus
Que me donna votre sagesse.

Vous voyez que le séjour de Londres me fait du bien. Mon être change, se décompose et se renouvelle. Il n'y a que mes sentimens pour vous qui ne peuvent et ne doivent jamais changer.

A Mr D'OIGNY.

Enfin, de vos dieux domestiques
Rien ne peut donc vous détacher,
Et je ne puis vous arracher
A vos loisirs philosophiques.
Entre un prélat futur et quelques morts fameux
Vous partagez, je le sais, votre vie;
Mais n'achevez-vous point vos yeux
A voir si bonne compagnie?
Quittez vos livres un moment,
Et laissez reposer le pinceau du génie.
Après avoir parcouru l'Ausonie,
Traversez l'humide élément,
Pour voir enfin un peuple libre,
Amant des vertus et des lois,
Qui les maintient, et garde l'équilibre
Entre la justice et les rois.
A l'amitié faites ce sacrifice:
Lovelace, réveillez-vous!
C'est presqu'ici comme chez nous,

Et Londres n'a plus de Clarisse.
Ces dames valent bien qu'on en soit amoureux;
Elles ont de la grâce, un beau teint, de grands yeux;
Et d'ailleurs monsieur de Voltaire
Qui prit, où vous savez, le nom de *Martinguère*,
Aimoit les beautés d'Angleterre.
Venez entendre soupirer
La Melpomène britannique.
Notre Paris n'a plus désormais qu'à pleurer
La muse imposante et tragique
Qui chaque jour par ses magiques sons
De nos voisins enchante les oreilles,
Sous les traits de Mistris Siddons.
De Thompson, d'Addisson pour réciter les veilles,
Elle n'a point de plâtre sur le bras,
Son front n'a point de fard, ses cheveux sont sans poudre,
Son coeur cherche les coeurs, ses yeux lancent la foudre:
Sigismonde auroit des appas
Si l'actrice n'en avoit pas.
Quelque jour des pairs d'Angleterre
A ses mânes feront un convoi solennel;
Ils accompagneront jusqu'aux portes du ciel
Celle qui les charma quelque temps sur la terre.
Aux murs de Westminster elle reposera
Entre Garrick, Olfield et cetera.
Adieu. Je vous attends bientôt à Drurylane,
Ou si vous l'aimez mieux, au tombeau de Newton;
Et je vous garderai toujours un peu de haine,
Si vous n'arrivez vite aux plaines d'Albion.

EN RENDANT

UN PORTRAIT REDEMANDÉ.

Réfléchissant sur ma triste aventure,
Tout uniment je conjecture,
(Pardon si je dis vos secrets!)
Quels arrangemens sont les vôtres:
Vous reprenez les vieux portraits,
De temps en temps, pour les donner à d'autres.

SUR LA MORT

DU

MARQUIS DE SENNECTERRE.

Dans sa sombre et funeste nasse
Quand la mort t'a pris pour jamais,
Je t'enverrai quelques bouquets
De ces fleurs qu'on cueille au Parnasse,
Qui ressemblent souvent aux fleurs de nos bosquets,
Qu'un matin voit éclore, et qu'un matin efface.
Au reste, tu l'as vû, l'airain, l'homme, tout passe;
Ton tombeau même passera;
Du marbre qui te couvrira
Quelques siècles feront évanouir la trace.
Ah! quand tu meurs au printemps de tes jours,
Et quittes une vie au plaisir consacrée,
Emportes-tu dans l'Élisée
Le souvenir de tes amours?
Ou, dis-moi, perd-on pour toujours
Et la mémoire et la pensée?
A tes amis j'ai parlé de ton sort.
Ils ont dit froidement: „Qu'y faire? c'est dommage!

„Il étoit dans son plus bel âge.“
Quel perfide et triste langage?
Regrette-t-on jamais un mort?
Chacun d'eux paroîtra sur les bords de l'Averne,
Chacun d'eux s'y succédera,
Et pas un n'accompagnera
De ses regrets celui qui descendra
Dans la lugubre et profonde citerne.
Je sais que quelqu'un d'un grand sens
A dit qu'il faut pleurer sur la naissance
Des hommes, et non pas sur leurs derniers momens:
Ce discours est fort beau, mais n'est qu'une sentence
Qu'on écrit près du feu lorsqu'on se porte bien:
Car penser, car aimer, après tout, n'est-ce rien?
Sans doute il est affreux pour un fort honnête homme,
Né dans un siècle instruit et si poli,
De dormir d'un aussi long somme,
Sans jamais caresser le minois très-joli
De quelque maîtresse friponne,
A qui par semaine on pardonne
Quelques noirceurs, des faussetés,
De bonnes infidélités,
(Si l'infidélité peut pourtant être bonne).
Pour toi qui fus un suborneur
De remarquable et galante mémoire,
Et qui fus un peu trop avide de la gloire
De passer pour volage et même pour trompeur;
Si tu fus trompé par ces dames,
Elles ont fait leur métier, selon moi:
Et peut-être, les bonnes âmes
Sont encore en reste avec toi.
Mais comme on sait qu'il est d'usage
D'oublier les torts des absens,
Sur-tout quand c'est pour si long-temps,
Chacune d'elles sera sage:
A leur miroir en voyant leurs attraits,
Elles se livreront à de nouveaux parjures,
Elles oublîront tes injures,
Et je ne t'oublîrai jamais.

A. S. A. I.

MADAME

LA PRINCESSE HEREDITAIRE

DE

MECKLENBOURG-SCHWÉRIN. *)

On est heureux deux fois rarement dans la vie;
Deux fois nos voeux auront été comblés,
Et ces lieux auront rassemblés
Des objets si touchans pour notre âme attendrie.
Vos augustes parens ont orné ce palais
Embelli de votre présence:
A l'aspect enchanteur de vos nobles attraits,
Le coeur oublîroit leur absence,
Si l'on pouvoit s'en consoler jamais.
Mais n'allons pas jeter, par un regret stérile,
Un voile de douleur sur des momens si doux!
Quand le bonheur à nos voeux plus facile
Vient, sur vos pas, habiter parmi nous.
Saisissons son image à la fin apparue;
De le fixer ayons même l'espoir:
Car si l'on est heureux quelque temps de vous voir,
Princesse, on l'est toujours parce qu'on vous a vue.

*) Ces vers avoient été demandés, et destinés pour une fête qui n'eut pas lieu.

D'ESTELLAN

A

ADELAÏDE DE SANCÈRRE.

Musique de Garat.

Oubliez ma sombre manie,
Et mes tristes emportemens:
L'amour mène aux égaremens......
La raison touche à la folie.
Je vais mettre entre nous les mers;
Vous pardonnerez ma foiblesse:
Et je redirai ma tendresse
Aux échos d'un autre univers.

Si je triomphe de moi-même,
Quelque jour vous me reverrez;
Et peut-être vous sourirez
A l'infortuné qui vous aime.....
Mais l'amour rendant superflus
Ces projets d'un coeur en délire,
Éternisera votre empire....
Et vous ne me reverrez plus!!

COMPLAINTE.

Cette tresse de ses cheveux
Fit le plaisir et l'orgueil de ma vie:
Mais par un ordre rigoureux
Hier, elle me fut ravie.

Je ne puis oublier encor
Ce que je perds avec cette infidèle;
Vont m'avez vu cet anneau d'or.....
Apprenez qu'il me venoit d'*Elle*.

Son éventail étoit mon bien,
Je le reçus pendant la *contre-danse:*
Je sais qu'un éventail n'est rien,
Mais ça donne de l'espérance.

Sachez tous que j'eus *son* mouchoir;
Elle me dit: „Vous me rendrez le vôtre."...
Je suis sûr qu'il me faudra voir
Jeter mon mouchoir à quelqu'autre!

D'ORMONT. *)

Vous desirez depuis long-temps, madame, des détails plus particuliers sur la fin du comte d'Ormont. Le soin avec lequel j'ai recueilli ses derniers entretiens, ses lettres restées entre mes mains, l'intérêt qu'il m'inspira durant le cours de sa vie, et surtout à ses derniers instans, me mettent plus que personne en mesure de vous faire cette triste confidence.

L'amitié qui me lia à lui, s'y refusoit. Vous l'emportez enfin: ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes accoutumée à me soumettre aveuglément à vos volontés; mais votre joug ressemble à celui du Seigneur, il est doux et léger.

Vous savez, madame, qu'il avoit fini par concevoir du dégoût pour le monde, quoiqu'il fût né avec tous les avantages qui le font aimer. Isolé au milieu de Paris, sans goûts, sans desirs, ennuyé de tout, même de ces arts consolateurs qu'il avoit idolâtrés dans sa jeunesse, il partit il y a deux ans pour l'I-

*) „Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.“ Il n'y a pas un seul des faits consignés dans cette *Nouvelle*, qui ne soit de la plus exacte vérité. Leur ensemble comprend seulement une plus grande latitude de temps qu'un récit pressé n'en admet, et le personnage principal *est* mort *naturellement*, au régiment qu'il commandoit, dans une province méridionale de France.

talie. Il espéroit retrouver une âme et des sens sous un ciel plus pur; en un mot, dans le plus beau pays de la nature, qui fut celui de tant d'hommes recommandables dans tous les genres.

Il est des réminiscences qui redonnent du ton aux facultés épuisées: il est des climats inspirans. Malheur au mortel insensible que la patrie des Scipions et des Virgiles n'a pas attendri et n'a pas fait meilleur! Les lieux ont aussi leur harmonie, et le coeur seul peut l'entendre.

A son retour, je fus le seul homme qu'il voulut voir. Ce fut alors que de ce ton que je n'oublierai de ma vie, il me dit en me serrant dans ses bras: „O mon ami! j'étois le „plus ennuyé de tous les hommes, maintenant „j'en suis le plus malheureux. Demain, au„jourd'hui, je vais ensevelir dans un désert „le reste d'une existence déplorable. Flétri, „anéanti par les chagrins, déchiré par les re„mords, j'irai partager le sort de ces religieux „que réforma Rancé, et qui retracent dans „leurs austérités celles des anciens solitaires „de la Thébaïde.“

Epouvanté par ce discours incroyable et prononcé du ton le plus véhément, je fus tenté de croire que sa raison l'avoit abandonné, et je cherchois ma réponse, lorsqu'il reprit: „Je suis l'assassin d'une femme charmante, victime de mes séductions, qui pour avoir partagé mes égaremens, est descendue

du crime au tombeau. Son époux!..... Le monstre!.... Hé bien! sans moi, peut-être, il étoit né pour la vertu! Ainsi périt tout ce qui brille un moment sur la terre.“

Je croyois veiller. Ne rougissez-vous point, lui dis-je, de l'état où je vous trouve? Quel découragement! Quelle pusillanimité! Vous l'appui d'une famille respectable, vous le fils d'un père blanchi sous les drapeaux de la patrie, vous voulez aller grossir le troupeau de ces êtres morts pour la société, à laquelle ils auroient pu consacrer des talens utiles! Sont-ce là les obligations que vous avez contractées le jour de votre naissance? Ces engagemens sont de donner des citoyens à l'état, des exemples au public, dont les gens comme vous doivent être les modèles, et d'être la gloire et la consolation de tout ce qui vous entoure. —

„La gloire! elle est mensongère et vaine... elle est comme le monde. Moi, la consolation des autres, quand je n'ai plus dans mon coeur les moyens de me consoler moi-même!“

„Hélas! dans mes premières années, je crus au bonheur: vieux avant le temps, j'ai vu qu'il étoit même impossible d'embrasser son image. Écoutez-moi, et vous verrez que la sensibilité est le présent le plus funeste.“

„Je n'avois que quinze ans, lorsque madame de Vernicourt se chargea de moi. Egoïste fausse, (elles le sont presque toutes!) je m'aperçus que cette femme ne pouvoit aimer

qu'elle; qu'elle m'avoit pris par caprice, qu'elle me gardoit par fantaisie, et me quitteroit par humeur ou par légereté; ou que, ce qui est pis encore, faisant de moi un éternel sigisbé, elle me donneroit une foule renaissante de successeurs, auxquels je passerois ma vie à succéder moi-même. Elle avoit un mari dont l'amitié et les attentions fatigantes m'excédoient d'autant plus, que je les méritois moins.“

„Monsieur de Vernicourt n'avoit jamais rien autant aimé que moi: j'étois, disoit-il, de la plus charmante figure; il auroit souhaité que je regardasse sa maison comme la mienne, que je visse sa femme plus souvent encore, et que je n'eusse point, en un mot, de secrets pour lui. Sa tendre épouse l'accabloit des caresses les plus vives et les plus répétées, en lui jurant un amour qu'elle ne sentoit pas même pour moi: il y répondoit de l'air le plus gauche. Je me ressouvenois de ce vers charmant d'un homme d'esprit, à qui la postérité assignera une place que ses contemporains lui ont refusée: *Il* (l'amour) *enlaidit toujours ceux qu'il n'embellit pas.*“

„Le rôle que je jouois dans cette maison commençoit à me peser horriblement: j'allois finir le roman; on m'en évita la peine, en me donnant un successeur qui fut bientôt remplacé par un troisième, qu'un quatrième supplanta.“

„Je portai ma frivole oisiveté dans tous les cercles, aux promenades, aux spectacles.

Le temps, et mes malheurs plus que le temps, ont changé les traits d'un visage qui alors, disoit-on, étoit assez bien. Les hommes étoient jaloux; c'est la règle: les femmes auxquelles je ne rendis pas des soins, dédaigneuses; c'est encore l'usage. Elles ne détaillent ni ne calomnient jamais ceux qui n'en valent pas la peine."

„J'eus une vogue étonnante dans la société où je vécus, et presque pas une femme ne m'échappa. Mon amour-propre étoit satisfait, mon coeur ne l'étoit pas: cette sensation pénétrante, ce sentiment durable et profond, que peut-être n'éprouve-t-on qu'une fois dans la vie, n'étoit pas encore arrivé jusqu'à mon âme."

„Un soir, après avoir soupé chez la maréchale de Luxembourg, je fus au bal de l'opéra. Je n'y fus pas plutôt entré, que deux femmes s'emparèrent de moi, sans qu'il me fût possible de les quitter. Que vous êtes bien vous-même dans ce moment! me dit l'une d'elles; on ne peut vous fixer. L'inconstance et la légéreté sont le partage de votre vie. Je connois une femme, vous avez ſoupé avec elle, contre qui vous auriez de grandes armes, si elle préféroit la certitude de vous avoir à la crainte de vous perdre."

„Je reconnus sur-le-champ la marquise de Nirville et la duchesse de ...., de qui depuis six mois j'étois éperduement amoureux, sans qu'elle eût voulu s'en apercevoir."

„Son crédit à la cour, une tournure d'esprit charmante, un son de voix enchanteur, de la beauté, des grâces plus séduisantes encore; le charme d'une résistance que je n'avois pas éprouvée; ces airs dédaigneux qui flattent un amant, parce qu'il se dit: cette fierté composée n'est que pour les autres; dans le recueillement du tête-à-tête on la déposera pour moi; je jouirai doublement de mon triomphe, parce que je serai heureux, et que je le serai seul! tout cela, dis-je, m'avoit tourné la tête.“

„Vous ne vous donnerez pas la peine, continua la marquise, de chercher à deviner qui elle est: couru, desiré comme vous l'êtes, vous auriez trop à faire. — Hélas! madame, ce persiflage est bien déplacé, je vous jure: depuis long-temps mon coeur est déchiré; j'aime, jamais on ne me payera de retour; je n'ai plus même l'espérance. Oui, madame, continuai-je en m'adressant à la duchesse et en la nommant, c'est à vous qu'il est réservé d'être l'unique charme de ma vie; je brûle, et votre indifférence finira des jours que personne, au moins par le coeur, n'étoit plus digne de vous consacrer.“

„Elle voulut balbutier une réponse, me prouver que je m'étois mépris; mon coeur l'avoit devinée: se trompe-t-il jamais?“

„Que vous dirai-je enfin? Quelque temps après je fus le plus heureux des hommes; mais vous verrez que je ne le fus pas long-temps.“

„Le vicomte de Brisey, dont, ainsi que tout

Paris, vous avez su la mort, mais sans en savoir le genre, étoit depuis six mois l'amant aimé de la duchesse; elle commençoit cependant à chercher les moyens de s'en défaire avec l'apparence des procédés, lorsque je vins fixer son irrésolution. O! des femmes la plus aimable peut-être, mais à coup sûr la plus perfide! combien de fois rassurant ma tendresse craintive, me jura-t-elle que son coeur se donnoit pour la première fois; que j'emporterois ses dernières amours, si quelque jour je la livrois au désespoir de perdre le seul homme dont l'âme entendît si bien la sienne! Alors dans cet abandon si touchant, nous confondions des larmes que je n'aurois dû répandre qu'à l'instant où je la connus."

„Une nuit, après ce délire du premier bonheur, je m'enivrois doucement du souvenir de ma félicité trop tôt passée, quand j'entendis soulever avec fracas le rideau qui couvroit une porte de communication: c'étoit Brisey. Je crus l'entendre articuler les mots d'Euménide: plus prompt que les vents, il s'élance, et d'un bras homicide il enfonce son épée dans le sein de cette coupable adorée, qui nous trahissoit tous les deux. Et toi, me dit-il, tu ne survivras pas à ton barbare triomphe; tu vas mourir. Je m'étois jeté sur mon épée; mais j'avois reçu plusieurs coups avant d'en pouvoir faire usage; enfin, moins aveuglé par la fureur, d'une main plus sûre je la lui plongeai dans le coeur. Bientôt, avec des torrens

de sang, il rendit en blasphémant une vie dont il avoit ſouillé le dernier jour par le plus épouvantable des forfaits. Celle des femmes de la duchesse qui séduite par le vicomte, avoit vendu le secret de sa maîtresse, s'étoit enfuie aux premiers cris, et avoit averti une de ses compagnes: celle-ci arrive, éperdue, échevelée, tenant une lumière qu'elle laissa tomber d'horreur en s'évanouissant. Peignez-vous, s'il est possible, la situation de votre ami! Celle qui me fût trop chère, arrosant de son sang ce lit témoin de nos transports et de ses parjures; ce cadavre inanimé d'un homme avec lequel j'avois été lié, et qui peut-être eût aimé constamment l'honneur, si l'amour n'avoit point égaré sa jeunesse; des flots de sang inondant le parquet, moi-même baigné dans le mien; nos épées par terre, des siéges, des flambeaux renversés: six ans n'ont point affoibli le souvenir de cette nuit de deuil et de carnage; l'horreur s'en prolonge encore. Bientôt je ne vis plus rien: je tombai dans des convulsions effrayantes, et un instant après dans un anéantissement total. Cet état de mort dura douze heures; et quand je repris mes sens, je me trouvai chez moi, entouré des gens de l'art, épuisant leurs soins à me rendre une vie que je maudis le sort de m'avoir conservée."

„Que fait-elle? vivra-t-elle? m'écriai-je douloureusement. C'est elle et non pas moi qu'il faut rappeler au jour; il peut encore

avoir des charmes pour elle; la vertu des coupables, le repentir, lui reste: allez, je ne veux et n'ai plus qu'à mourir. Le chirurgien m'apprit qu'il avoit été réveillé par un homme qui l'avoit conduit à une voiture où il m'avoit trouvé; qu'il avoit voulu visiter mes blessures, mais que son guide s'y étoit opposé; que bientôt ils étoient arrivés chez moi; qu'après avoir dit deux mots à mon valet-de-chambre, cet homme disparut en disant qu'il reviendroit le soir. Il revint effectivement: c'étoit un des gens de la duchesse; il m'apprit que son état laissoit quelque espérance; qu'il m'avoit fait transporter chez moi; qu'il avoit enfermé dans un appartement isolé les restes déplorables du funeste auteur de tant de maux; et que le soir, dans l'obscurité de la nuit, il comptoit remettre ce triste dépôt entre les mains de ses gens.“

„La duchesse revenue des portes du trépas, m'écrivit plusieurs lettres où respiroient à-la-fois le désordre de l'amour et les sentimens du désespoir. Mon coeur étoit fermé; mais je ne voulois plus revoir ces yeux qui en connoissoient si bien le chemin. „Puissiez-vous „vivre heureuse! lui répondis-je. Puisse la „seule femme qui avoit fait naître pour moi „les jours d'une félicité suprême, ne jamais se „reprocher d'en avoir détruit le cours! Puisse „le sang que ma main a versé, ne s'élever „jamais contre vous! Sanglante et livide, l'i„mage de Brisey viendra vous obséder sans

„ cesse ; c'est surtout en vous que reposera „ sa mémoire; car celle qui a vécu avec un „ assassin, s'est imposé l'obligation de le pleu- „ rer, de quelque mort qu'il périsse. Adieu, „ madame; oubliez-moi comme je voudrois „ vous oublier. "

„L'existence commençoit à me devenir insupportable; je montois à cheval tous les matins, et j'allois m'enfoncer dans les allées de Vincennes. Ce lieu triste par sa situation et par l'idée qu'il présente, convenoit à ma mélancolie. Rentré chez moi, je m'enfermois dans ma bibliothèque, j'y lisois peu, j'y pleurois souvent, et le lendemain m'y retrouvoit quelquefois."

„Dévorée par un chagrin qui la consumoit peu-à-peu, la duchesse de .... touchoit à la fin de sa carrière: elle me fit dire qu'elle n'avoit pas deux jours à vivre; que mon souvenir descendroit avec elle dans la tombe; qu'elle me conjuroit par la pitié au défaut d'un sentiment plus tendre, de venir la voir pour la dernière fois; que je rendrois sa fin moins affreuse, que je la retarderois sans doute, et qu'il étoit peut-être en moi de lui rendre et de lui faire chérir la vie...... Ciel! seroit-il possible?.... Et j'y volai."

„Je la trouvai mourante; je crus expirer de regrets. Ah! puisque je vous ai vu, me dit-elle, mon sort peut s'accomplir dès-à présente; essuyez des pleurs que c'est à moi de répandre; mais lorsque je me fais justice, lors-

que ma mort expie un forfait involontaire, souvenez-vous quelquefois de moi sans plaisir ni sans courroux! Je tombai à ses genoux, je lui jurai de vivre pour elle; elle me promit d'exister pour moi; nous étendîmes un voile impénétrable sur le passé; nous nous enfonçâmes dans un avenir délicieux; nos larmes coulèrent douces et sans effort, et le baume consolant de l'espoir nous redonnoit une âme neuve, et rajeunissoit notre existence.“

„Je me sens renaître, me dit-elle avec enthousiasme; je vivrai, je le veux, je le dois, mon coeur me l'assure. Eh! l'amour est le dieu des miracles!“

„Elle se rétablit, et mon bonheur dura près de deux ans: rien ne troubloit ce calme inaltérable: si quelquefois mon imagination se reportoit sur le passé, je me réfugiois dans son sein; j'y laissois mes terreurs; et dans ce brillant enchantement, je ne voyois que la mort qui pût dénouer le lien qui m'attachoit à elle. Je touchois cependant au jour qui devoit nous séparer pour jamais: imaginez ce que je devins à la lecture de cette lettre:“

„Le charme cesse. Il y a deux ans que „je vous jurai de ne jamais vous tromper, je „vous ai tenu parole. Je vous fis le serment „d'un amour éternel; je n'étois pas maîtresse „de ne pas le violer. Je ne savois pas que „le chevalier de Valsain me plairoit, pas tout-„à-fait autant que vous me plaisiez alors, mais „enfin me plairoit beaucoup: je vous offre une

„amitié qui ne se démentira jamais, et qui „ressemblera au sentiment le plus tendre.“

„Je ne l'acceptai point, cette froide amitié; j'essayai d'être homme, et reconnus effectivement que j'en étois un, à l'excès de ma douleur. Dès-lors je vécus livré à cette tristesse profonde qui ne m'a laissé que les courts intervalles d'une joie rare. J'évitai le monde; mon ami, je vous ai fui vous-même. Je voulus renoncer à ce sexe enchanteur et barbare, qui dispense à son gré les chagrins déchirans et la touchante volupté; enfin j'aurois voulu me fuir; mais pour le supplice des infortunés on ne peut s'échapper à soi-même.“

„Madame la duchesse de ... mourut: mon nom fut le dernier nom qu'elle prononça: elle auroit voulu me voir; je le sus, je fus m'ensevelir dans une de mes terres. Vous l'avouerai-je? cet instant fut un des plus doux de ma vie, depuis qu'elle en empoisonna la durée. J'aimai mieux que son corps fût la pâture des vers dévorans, que la proie d'un homme qui n'étoit pas moi.“

„Femme sacrilége et parjure! m'écriai-je; tu as épousé la mort; un sépulchre est ta couche nuptiale! Ces tristes charmes dont tu fus si vaine, si l'on osoit violer la poussière des tombeaux, n'étaleroient plus que des restes épouvantables; cette haleine plus douce que l'haleine des fleurs, est un souffle empesté qui donneroit le trépas: je n'ai plus de rivaux, et tu n'as plus d'empire. Un déluge de lar-

mes finit cette scène extravagante, et je fus près de me réunir à jamais à cette ombre idolâtrée.“

„Je revins à Paris: vous savez quels jours j'y traînai; tout y contristoit incessamment mes regards; j'y rencontrois à chaque pas les monumens d'une passion si constante et si mal récompensée. Je partis pour l'Italie.“

„A l'aspect des murs où fut autrefois Rome, plein des grands souvenirs de cette terre autrefois privilégiée, je commençois à redevenir moi: ce sentiment que j'avois cru immortel, se modifioit sans s'éteindre; l'idée de tant de noirceur diminuoit cette flamme dévorante qui me consuma; j'avois presque retrouvé mon coeur, mais je n'avois pas retrouvé le pouvoir ni le desir d'en faire usage.“

„Je fis le voyage de Naples pour voir le comte de Car... que j'avois connu en France. Le marquis de Montalte, ambassadeur de cette cour à M..., avoit laissé madame de Montalte à Naples, qui y tenoit le plus grand état. Elle avoit souvent un concert où se trouvoient les premiers virtuoses d'Italie: elle étoit elle-même musicienne, jouoit fort agréablement de la harpe, et avoit une voix délicieuse. Il est des femmes plus jolies; mais je n'ai vu à aucune ce caractère de physionomie-là.“

„Les femmes aiment les gens malheureux, surtout lorsque ce sont des victimes de l'amour. Elle me reçut avec une espèce d'intérêt qu'en d'autres temps j'eusse cherché à

augmenter, et que l'état de mon coeur ne me permit alors que de sentir. Cette conduite indifférente, que je n'avois pas méditée, éveilla son amour-propre et cette dangereuse sensibilité qui lui fut si funeste. Un jour, après s'être accompagnée un de ces morceaux de chant qu'on ne compose qu'en Italie, elle me pressa de m'asseoir au clavecin: je m'en défendis, et ma résistance l'emporta.“

„J'ai le plus grand desir de vous entendre, me dit-elle un jour: un cercle trop nombreux vous a sans doute effrayé; je vous attendrai demain, je serai seule.“

„Je crus ne pouvoir résister à tant d'empressement; je chantai ces couplets dictés par la tristesse, et que la tristesse répéta:

Le temps dans sa course légère
N'emporte point mes souvenirs:
Je ne tiens plus à rien dans la nature entiére,
Je n'ai plus de plaisirs.

Aux premiers jours de la jeunesse
L'homme ne vit que pour aimer;
Il se complaît dans sa foiblesse,
Un desir inquiet semble le consumer:
Mais le jour vient où la tristesse
Va déchirer son coeur et le fermer.

Le temps est arrivé, ma carrière est remplie,
Je vais traîner le reste de mes jours:
Je ne puis oublier mes premières amours;
Le regret dévorant empoisonne ma vie.

Ainsi chantoit un berger solitaire;
Son âme s'enfuyoit sur les ailes du vent:
Daphnis croyoit n'avoir de confident
Que les échos de sa chaumière:
On n'est jamais heureux, disoit-il, en aimant;
Je jure désormais de vivre indifférent.
Je l'entendis; et ma douleur amère
Répéta son serment.

„Que ce chant est mélancolique! me dit madame de Montalte. Ce sont les accens d'une tristesse douce et profonde. Puissiez-vous ne jamais éprouver le sentiment que votre voix fait naître!"

„Ce destin prédominant, auquel je crois, avoit arrêté que je serois l'exemple de la félicité apparente et de l'infortune réelle. En proie à tous les feux de l'amour, madame de Montalte ne put renfermer plus long-temps son secret. J'espérai moi-même que j'achèverois de faire évanouir cette réminiscence qui m'entouroit par intervalles: je fis comme ces enfans dont l'imagination frappée enfante des spectres dans le silence de la nuit, et qui demandent à coucher avec leur bonne."

„Je cherchai long-temps à être heureux avant de l'être effectivement: je commençois à goûter l'espèce de bonheur qu'un coeur tel que le mien étoit susceptible de recevoir, lorsque monsieur de Montalte revint à Naples, c'est-à-dire plus de six mois après que j'y fus arrivé. Quinze jours après j'appris la mort de sa femme."

„Je ne vous parlerai point des regrets que j'en eus; je fus sur le point d'attenter à des jours dont le cours sembloit souiller tout ce que j'approchois. Je partis pour Rome. A trois lieues de Naples ma voiture fut attaquée par des gens armés; mon valet-de-chambre reçut une balle qui lui cassa la tête, j'eus moi-même un coup de feu dans la poitrine: les assassins crurent leur vengeance accomplie, et disparurent. Des gens des environs accourus au bruit, me parurent accoutumés à ce genre de spectacles; ils me donnèrent de prompts secours, et me firent reconduire à Naples le lendemain."

„Pendant que je revenois à la vie, monsieur de Montalte mourut: son secrétaire avoit été chargé à ses derniers momens, d'une lettre qu'il me remit comme il en avoit reçu l'ordre."

„Elle étoit conçue en des termes qui ne s'effaceront pas de ma mémoire durant le peu de temps que j'ai à vivre."

„Le poison et le désespoir d'une vengeance trahie, finissent des jours que j'eusse „donnés pour t'arracher la vie: tu m'as échappé. Celle que tu séduisis n'est pas encore „retranchée du nombre des vivans; elle vit „encore pour son supplice et pour le tien: „elle ne tardera pas à me suivre. Celui que „je t'envoie ne vient que d'apprendre le lieu „qui la renferme; il t'y conduira; tu verras „cette femme que j'appelai mon épouse, et

„qui fut ton amante: tu la méconnoîtras peut-„être; mais au moins reconnoîtras-tu ma ven-„geance et ton ouvrage."

„Hélas! une heure ne s'étoit pas écoulée que je la vis: ses regards farouches et égarés se tournèrent sur moi, et ne m'aperçurent point; ce n'étoit plus elle; objet de terreur et de pitié, ce n'étoit plus qu'un squelette inanimé dont la mort sembloit s'emparer lentement. Elle avoit la tête nue; ses cheveux qu'elle avoit eus superbes, étoient coupés; sa bouche livide et glacée n'avoit plus une seule des dents si blanches qui l'avoient ornée: enfin, mes yeux la virent, et mon coeur effrayé en repoussoit le témoignage. Le second jour elle eut une agonie longue et hideuse; je ne pus soutenir cet aspect épouvantable; je me dérobai à cet appareil de mort: elle expira quelques instans après."

„J'avois trop répandu de larmes durant le court espace de ma triste jeunesse, pour pouvoir en retrouver encore. Je revins en France. Je gardai pendant plusieurs jours un silence stupide. A cent soixante lieues de Paris mes forces m'abandonnèrent tout-à-fait. Je restai huit jours à Montpellier."

„Aidé d'une foible lueur de ma première raison, c'est-là que je fondai ce système de tristesse auquel je n'ai pas long-temps à être fidèle; car bientôt votre ami ne sera plus."

Ici Dormont se tut, et me serra la main en versant quelques pleurs.

Si jeune encore, lui dis-je, vous avez été éprouvé! Soyez plus fort que vos revers; foulez sous vos pieds l'ascendant qui vous persécuta; un coeur vous reste, c'est le mien; foible dédommagement après les pertes de l'amour! Mais que d'infortunés ont vécu sans avoir un ami! combien sont morts sans pouvoir se tourner vers quelqu'un qui les entendît!

Aimez les arts; les arts n'abandonnent point celui qui les cultive; ils ennobliront votre être; ils vous referont une âme que leur magie consolante habitera: vous avez des richesses immenses, donnez-en avec choix la troisième partie, vous triplerez votre fortune: séchez vos pleurs, ou versez-en encore quelque temps, pour n'en répandre jamais.

Je vous laisse à vos réflexions, continuai-je; je vous reverrai demain, et j'espère que mon âme aura passé dans la vôtre.

Le lendemain il n'étoit plus.

Je fus réveillé à cinq heures du matin par un de ses gens qui m'apporta ce billet:

„J'ai cru qu'il m'étoit meilleur de mou„rir que de vivre; je vous regrette, et ne re„grette que vous: mon souvenir va bientôt „être effacé sur la terre: songez quelquefois „à moi, si je ne vous rappelle pas une idée „trop douloureuse. Il m'en coûte de vous „quitter; mais il n'est pas aussi difficile de „mourir que vous pourriez le croire. Si dans „ce moment vous faisiez un voeu, il faudroit

„souhaiter que je n'existasse plus dans une „minute.“

Son valet-de-chambre, accouru au bruit de deux coups qui le renversèrent baigné dans son sang, le trouva sans vie.

Ainsi mourut, madame, une des créatures les plus aimables que j'aye connues, et l'homme le plus séduisant sans doute pour ce sexe qui lui coûta le jour. Quelquefois me livrant à l'étude, je m'arrêtois tout-à-coup, je croyois le voir: j'étendois les bras, et mes bras s'étendoient vainement. Ah! j'en ai peur, on ne revoit plus les morts.

A MONSIEUR DE B**.

Toi, qui né sur les bords, où le profond Mélor
Vient abîmer ses flots au sein de la Baltique,
Et dont la muse sait parler
Si finement la langue poétique
Des meilleurs écrivains français;
Salut, honneur à tes succès!
Mon oreille est encor charmée
De tes mètres harmonieux:
J'admire, un peu jaloux, la peinture animée
De tes crayons voluptueux;
Cette facilité piquante, consommée
Dont n'a point hérité ce siècle moins heureux,
Et que, depuis long-temps, nos poëtes fameux
Dans leur sépulcre ont renfermée.
Mais de ces grands prédécesseurs
Tu dois par le travail chercher toutes les traces,
Car tu dois compte un jour aux Grâces
De ces talens si séducteurs
Dont te dota la prodigue nature,
Et chaque jour tes vers et polis et flatteurs
S'embelliront encor par l'art et la culture.

Si le public connoissoit comme moi, monsieur, les richesses de votre portefeuille, vous auriez une guerre sérieuse à soutenir, et l'on vous forceroit dans votre modestie même, si vous y cherchiez une dernière retraite.

Sur des tablettes consolantes
Jetez votre esprit, votre coeur:
Chantez l'amour, l'amitié, le bonheur,
Les faveurs un peu trop changeantes
De ce sexe enchanteur,

D'abord sincère, et puis bientôt trompeur:
Dites du bien même des inconstantes.
Retracez les scènes sanglantes
De notre siècle raisonneur,
Et d'un monde sans profondeur
Les surfaces éblouissantes,
Dont les frivolités sont même trop saillantes
Pour l'oeil le moins observateur.
De Thalie et de Melpomène
Prenez le masque et les poignards,
Et transportez sur notre scène
Les plus riches secrets du talent et des arts.
Chantez enfin sur votre lyre
La vertu, l'esprit, les amours:
Chez ceux auprès de qui s'écoulent vos beaux jours
C'est un livre où chacun peut lire.

Voilà la carrière que vous devez courir. Vous servirez votre gloire et celle de la littérature dont l'éclat déclinant s'évanouit.

L'âge des Virgile est passé,
Un siècle moins riche s'avance:
L'esprit, le goût est terrassé
Sous une orgueilleuse ignorance,
Et la disette a remplacé
Les beaux jours de notre opulence.
Ce modèle du beau par les maîtres tracé
Ce grand type des arts s'obscurcit effacé
Par la sottise et par la suffisance.

Voilà, monsieur, à-peu-près l'état des choses dans les lettres, dans les sociétés, et *dans la société.*

C'est un puissant motif pour les hommes supérieurs de se coaliser contre *ce vandalisme* qui menace de tout envahir.

J'ai l'honneur de vous renvoyer les oeu-

vres de Villette. — Ce dernier avoit eu un moment d'humeur, qu'il expia par les stances polies qu'il jugea à propos de m'adresser. *)

Je lui avois sincèrement pardonné, et je lui pardonne même encore aujourd'hui le rôle odieux qu'il a joué dans la révolution, en songeant à sa fin courageuse.

Je ne sais si vous en connoissez les détails.

A l'époque de ce qu'on appelle *le procès du roi*, Robespierre et ses complices avoient environné de leurs satellites la porte de leur caverne. Tous les députés y recevoient l'injonction de voter la mort *du tyran*, sous peine de la vie.

Qui sait combien de votes timides cette manoeuvre jeta dans la balance de cet assassinat?

Mr de Villette à la tribune eut le courage de dénoncer cette menace, et celui plus grand encore d'y déclarer que le monarque ne pouvoit être mis en jugement: il vota la *déportation*.

Dans les circonstances, dans les proportions relatives de son courage habituel, cette conduite étoit magnanime, cet effort étoit immense.

Il en mourut.

Rentré chez lui, la fièvre le saisit quelques heures après, et sa mort valut mieux que sa vie.

---

*) Voyez le recueil de ses oeuvres.

La nature l'avoit doué d'un esprit facile et aimable. Son talent pour les lettres étoit borné: mais il avoit de la grâce, de l'érudition, et une *causerie* assez remarquable.

Il étoit égoïste sans être méchant.

Il avoit affiché, dans sa jeunesse, *les goûts de la Grèce et de Rome*, qu'il avoit même beaucoup exagérés, croyant que c'étoit une infâmie de bon ton.

Il avoit fait la guerre très-passablement, et n'eut jamais l'énergie d'un duel. — Il répondit à quelqu'un qui l'accablant d'injures *au Colysée*, ajoutoit: „Sans la foule qui nous sépare je vous donnerois *un soufflet*; croyez que vous l'avez reçu —" Et moi, sans cette foule importune, je vous tuerois; tenez-vous pour mort, et que je n'entende jamais parler de vous!"

C'est ici une de ces exceptions rares où le mépris peut rire.

Mais il n'est plus. Déjà sur cette rive,
D'où nul mortel n'est encor revenu,
Le nocher des enfers dans sa barque a reçu
Son ombre fugitive:
Oublions ses fragilités,
Puisqu'il eut un remords, tardif mais salutaire,
Qu'il laissa quelques vers par les Grâces dictés,
Et qu'il fut l'ami de *Voltaire*.

A MADAME LEBRUN.

Berlin, 29 novembre 1801.

Il y a long-temps, madame, que je ne fais plus de vers, mais vous faites des choses si extraordinaires qu'il est aisé de s'oublier avec vous. Votre talent est si grand qu'on est tenté de croire qu'il en communique, et l'enthousiasme que vous créez, si fervent qu'il fait évanouir les terreurs de l'amour-propre et les alarmes de l'insuffisance.

J'avois promis de ne louer jamais;
La mode en est un peu passée:
Mais j'en abjure la pensée,
Le Brun, en contemplant vos immortels portraits.
Vous avez les couleurs et la fierté sévère
Et du Corrège, et du Dominiquin,
La volupté, le dessin, et le faire
De l'Albane et du Titien;
Et vos pinceaux rendroient le farouche Africain
Aussi bien que la grâce et folâtre et légère
Du plus joli minois parisien.
Vous tenez lieu de toute l'Ausonie.
Rome revit dans vos tableaux.
Vous immortalisez les belles, les héros;
Et des peintres fameux de l'antique Italie
Vous avez fouillé les tombeaux,
Et ressuscité le génie.
Reportez, reportez vos talens enchanteurs
Sur les bords qui vous ont vu naître.
La Seine, veuve de son maître,
Se console un instant de ses longues douleurs,

En voyant enfin apparoître
La paix, fille du ciel, si chère à tous les coeurs.
Allez briller sur ce vaste théâtre:
Unissez-y la gloire et la tranquillité,
Que ce peuple toujours des talens idolâtre
Devine les arrêts de la postérité!
Allez voir le héros qui rend à ces rivages
Leur première célébrité,
Et qui mérite des hommages
Puisqu'il y fait régner l'humanité.
Et puissiez-vous long-temps, au milieu des suffrages
De l'univers par votre art enchanté,
Donner et recevoir par vos nobles ouvrages
Une juste immortalité!

Voilà, madame, ce que m'a inspiré ma muse endormie: si l'admiration suppléoit au talent, j'aurois mieux dit vos prodiges.

Agréez ce foible hommage.

AMOUR PATERNEL.

Quand Bajazet apprend le trépas de son fils
Par Tamerlan mis à mort dans Sébaste,
Il dresse un monument, funèbre et dernier faste:
Il s'enferme, il gémit, tout répète ses cris.
Ses larmes, sa fureur présentoient le contraste
Des sentimens divers qui troubloient ses esprits: —
„Tes yeux ne verront plus, disoit-il, ton cher fils;
Tu ne reverras plus la ville de Sébaste!"

Lorsqu'avec une armée il cherchoit Tamerlan,
Un berger fredonnoit un air sur sa musette;
Bajazet l'aperçut: l'infortuné sultan
Reposa sur le pâtre une douleur muette.
Le monarque envioit peut-être son destin.
Il l'appelle, et lui dit d'une voix attendrie:
„Heureux pasteur! mon ami, je te prie,
„Dans tes chansons, prends ces mots pour refrain:
„Malheureux Bajazet! sous ce bois sombre et vaste
„A ma flûte plaintive unis, mêle tes cris;
„Tu ne reverras plus Ortogule ton fils,
„Tes yeux ne verront plus la ville de Sébaste!"

AU MARQUIS DE BIÈVRE.

Nous devons tous deux, mon cher marquis, donner quelques regrets à cette vaine querelle: il étoit bien juste, et bien temps de la terminer. Car si ces misérables discussions d'amour-propre littéraire rendent méprisables les auteurs de profession, quand ils s'y livrent, elles ont une pire conséquence pour les gens du monde; elles les rendent ridicules.

Mrs de Vil... et de Champc... ont allumé une étincelle qu'ils auroient dû éteindre: le moyen de les en punir doucement, est de l'oublier vite.

Vous auriez pu vous refuser un mot plaisant sur mes vers, et vous dire surtout que je les ferois meilleurs à votre âge: et moi, j'aurois dû ne pas me laisser égarer par l'animosité, ne pas croire que *le Séducteur* étoit une comédie froidement *imbrogliée*, dialoguée sans esprit, écrite sans couleur, et dénouée sans art; j'aurois dû songer que vous pouviez vous servir de modèle.

Au reste, j'atteste l'honneur que les vers que vous m'avez montrés ne sont pas de moi: vous devez chercher ailleurs le coupable.

Je préfère de vous envoyer l'épigramme, si vous voulez l'honorer de ce nom, toute entière.

Je m'étonne un peu qu'elle n'ait pas couru: j'avois prié celui à qui je l'ai confiée, de ne la montrer à personne.

Votre héros, si terrible en amours,
Manque d'adresse avec un air d'audace:
Au collége on sait tous les tours
Que *Molé* nous raconte avec assez de grâce;
Et votre homme est à *Lovelace*
Ce qu'à l'esprit sont de plats *calembours.* *)

N'est-ce donc point assez mauvais pour que vous me pardonniez?

J'espère que notre réconciliation est aussi sincère que j'apprécie sensiblement l'amitié que vous m'offrez: si quelque nuage l'obscurcit jamais, je n'aurai pas l'initiative des hostilités. La paix est un état si heureux: avec vous, elle est quelque chose de plus.

Je me ressouviendrai de notre dernier entretien et de vos conseils; mais, croyez-moi, je la perdrai bientôt, cette facilité que vous appelez dangereuse: le temps va l'emporter chaque jour avec la première jeunesse qui l'inspire.

Je m'en aperçois déjà.

---

*) La prétention de *Mr de Bièvre* étoit d'avoir donné à son héros *une physionomie de Lovelace.* On sait qu'il avoit un penchant égal à sa facilité pour *les calembours,* genre détestable, bien au dessous de lui et de son esprit très-étendu et très-orné! — Il me semble que *Mr de la Harpe* a été bien sévère dans le compte qu'il a rendu du *Séducteur,*

Aujourd'hui je travaille plus,
Je polis mes vers davantage.
On apprend, j'appris avec l'âge,
Que les vers faits trop vite étoient trop vite lus.

Car ce n'est pas une excuse de dire: „Je suis paresseux, ce que j'ai fait m'a peu coûté.“ Un peintre montroit un tableau à *Apelle;* il observoit qu'il l'avoit achevé dans huit jours. Il falloit, répondit *Apelle*, mettre plus de temps et mieux faire.

Sans flatterie, j'ai été frappé de toutes les beautés dont ce que vous me lutes hier est rempli. Comme vous avez été méconnu, et combien c'est votre faute! — Vous êtes *un savant en* us.

Mais, tenez, vous ne renoncerez jamais à *ce genre* que vous dédaignez dans votre coeur, et au-dessus duquel je conviens dans le mien que personne n'est plus que vous.

„Trahit sua quemque voluptas.“

Mais il plaît à votre imagination qui déborde de tous les côtés, il tient à vos habitudes, il séduit votre *malice:* il vous délasse, il me fatigueroit.

Vous avez besoin d'écrire ou de vous raisonner, pour être sérieux.

Je ne puis me ranger du côté de votre admiration pour l'esprit de Mr De... Il discute avec audace, et ne veut, ou ne peut rien approfondir. Son plus grand art, à mon avis, est de se jeter dans un sujet, avant qu'on ait

eu le temps de le battre dans celui où il vient de vous attirer, et où il n'est déjà plus. Il n'y a, si je puis parler ainsi, rien de déterminé et de stationnaire dans son jugement et dans sa raison, rien de simultané dans ses paroles et dans ses idées: il est toujours sur le bord d'une dispute.

J'admirai beaucoup avant-hier votre supériorité et les formes amènes dont vous la revêtites.

Il se fâchoit, vous alliez l'imiter quand vous songeâtes que vous aviez raison: le cercle s'inquiétoit. Il se fit vers la fin de votre controverse (car c'en étoit une dans l'acception rigoureuse du mot) une espèce de *revulsion* qui soulagea tout le monde.

Mais je confesse que Mr de *** eut tant de désavantage, et le mérite si bien par son incurable vanité, que tandis qu'il crioit si haut, je disois tout bas, comme *Usbeck:* „Heureux celui qui a assez d'amour-propre pour ne dire jamais bien de lui, qui craint ceux qui l'écoutent, et qui ne compromet jamais son mérite avec l'orgueil des autres!"

Il est encore possédé d'une étrange manie: celle de rajeunir, ou de vieillir, ou de dénaturer *les mots* et les traits qu'il présente à votre admiration.

Celui qu'il attribue à *madame de Phalaris*, et qu'il gâte, est beaucoup plus moderne et plus piquant. Il est d'une courtisane à laquelle on faisoit compliment sur la manière

leste dont elle venoit de ruiner un homme de finance: „Que voulez-vous, dit-elle, ces messieurs veulent être adorés; c'est cher.“

L'autre est du duc de Cril.., qui demandoit à un monsieur des nouvelles de madame sa femme: „Que lui voulez-vous? reprit sèchement celui-ci; — „j'aurois quelque chose à lui remettre.“

Adieu monsieur, je m'enfonce dans votre département, et je jette quelques gouttes d'eau dans l'Océan.

Je vais faire bien mieux *que de l'esprit;* je vais pour six semaines en Normandie, respirer l'air pur des campagnes, me délasser dans la fatigue de la chasse, et oublier.

Je reste perdu dans le tourbillon par habitude, par apathie, et par un reste d'entraînement: l'indolence finit ce que commencèrent l'attrait et les passions; mais le *fortunate senex* me revient souvent.

Que ce philosophe berger, *)
Qui dans les champs jusqu'à nonante
Donna le bras à sa champêtre amante,
Qui soupoit et couchoit sur l'herbe d'un verger,
Qui ne rêvoit que moutons et houlette,
Qui portoit à son cou son agreste musette,
Et fut pasteur en cheveux blancs,
Dut, à mon gré, passer une vie amusante,
Et que sa fin me semble édifiante!
Sans regrets, sans remords, comme fort peu de gens,
Un beau matin dans la campagne

*) Des Iveteaux.

Sur le bord d'un torrent, auprès d'un petit bois,
A sa vieille et simple compagne
Les yeux mouillés, pour la dernière fois,
Il fit entendre son hautbois.
Séchez vos pleurs, mon Egérie,
Lui dit le pâtre à ses derniers momens:
Conservez-vous encore un ou deux ans
Pour notre chère bergerie.
Je vais dormir entre ces monts,
Où nous fîmes souvent de la bonne musique:
Le site en est mélancolique,
Menez-y paître vos moutons,
Je vous attends sous ces gazons.
Il rendit l'âme, en disant: Je vous aime!
Puissions-nous tous vivre et mourir de même!

SUR LA MORT
DE
MONSIEUR DE LA HARPE.

Finis vitae ejus nobis luctuosus, amicis tristis, extraneis etiam ignotisque non sine cura erit.

Tacit. *in vita Agric.*

La renommée en deuil publie
Que La Harpe n'est plus...; que les arts, le génie
Ont perdu la colonne et le plus ferme appui
Des restes dégradés de notre poésie;
Que la littérature a vu tomber en lui
Un des derniers soutiens de sa gloire avilie, —
L'athlète combattant pour les droits du bon goût,
Jusques aux bornes de sa vie:
Comme un héros resté debout
Sur les débris de sa patrie.
Il ralluma le feu sacré
Qui s'éteignoit sous des mains *novatrices:*
De l'école il dicta les lois conservatrices,
Et le goût déclinant par lui fut réparé.
Ainsi donc, en dépit de l'inflexible mort
Nous hériterons de sa vie,
Puisque les fruits de son génie
Nous sont légués malgré le sort.
Il fut harcelé par l'envie,
Prix ordinaire des talens:
Mais l'équité, par les regrets suivie

Déjà sur son tombeau s'assied avant le temps.
Tout ce qu'il écrivit dans sa longue carrière
N'obtint pas les mêmes succès,
Ne les mérita pas.... Ce sommet littéraire
Où se cache la gloire, est d'un étroit accès;
Elle est femme, elle est infidèle.
Mais de cette maîtresse inconstante et cruelle
Il fut, pourtant, presque toujours aimé;
Mais dans ses plus foibles ouvrages
On voit cet esprit sain dont il fut animé.
Les faux dieux de nos jours n'eurent point ses hommages.
Il repoussa d'un pinceau vigoureux
Tout ce frêle clinquant, faux luxe de notre âge;
Si *faire bien* toujours ne fut pas son partage,
Il enseigna toujours *le mieux:*
Et ses autres écrits fondent sa renommée.
Ils dureront autant que nos beaux-arts,
Autant que cette langue en Europe adoptée,
Qui du globe rejoint les citoyens épars.
Il appartint long-temps à cette secte impie
Qui sapa sourdement le trône et les autels.
Un instant, égaré par *la philosophie,*
Il suivit l'étendard des oppresseurs cruels,
Mais consacra bientôt les regrets éternels
Dont sa courte erreur fut suivie.
Il ramena son hommage et ses voeux
Vers la religion qu'il avoit négligée,
Se jeta dans son sein, après l'avoir vengée,
Et l'appela pour lui fermer les yeux.
A l'heure dernière et fatale
De son départ pour l'immortalité,
Il a vu ce peuple agité
Se reposer dans l'ordre et la morale,
Et dans la sainte humanité:
Il a vu relever le temple de nos pères,
Le monde rentrer dans la paix,......
De stériles remords, mais pourtant exemplaires,
Expier à-demi de monstrueux forfaits:

Il a vu la France guerrière
Vaincre ses ennemis — et ses propres fureurs,
Et la victoire tributaire
De la sagesse des vainqueurs:
Il a vu ce que peut accomplir un seul homme
Que la gloire et le sort ont conduit par la main,
Et qui, dans les conseils de la moderne Rome,
De l'univers balance le destin:
Il a prévu l'éclat de sa carrière,
Ce qui peut illustrer sa vie et son pouvoir;
Et devinant du moins tout ce qu'il n'a pu voir,
Serein comme le juste, a quitté la lumière,
Ainsi qu'un jour brillant finit par un beau soir.

A Mr LE MARQUIS DE PAR—Y.

Du Tibulle françois très-aimable neveu,
Te souvient-il que dans mon ermitage
Un beau matin ton très-joli visage
Apparut au coin de mon feu,
Au retour de ton grand voyage?
Je m'informai de ton pélerinage:
Libertin, tu me fis l'aveu
Que tu n'avois pas été sage,
Et que tu t'étois fait un jeu,
Toujours scélérat et volage,
De multiplier ton hommage,
Et de tromper sans cesse un peu
La beauté naïve et crédule,
Qu'en ta pérégrination
L'amour plaça sous ta férule.
J'eus le coupable ridicule
D'applaudir trop à ton jargon;
J'en ai de la componction,
Et j'ai bien changé, je t'assure.
Il est vrai que c'est par raison,
Et par le tort de la nature.
Nous avons bientôt quarante ans:
Il n'est plus permis à cet âge
D'agiter les grelots bruyans
De la folie....: il faut en quitter le langage,
La livrée et les passe-temps.
Cher ami, c'est pourtant dommage!
Avec un ton plein de candeur
Tu me racontas ton veuvage,
Que tu venois sur un lointain rivage
De quitter le dernier caprice de ton coeur.
Tu demandois à ma sagesse
Quelques conseils, un peu d'argent,

La moitié de mon logement,
Et quelque reste de maîtresse;
Tu promettois bon et prompt payement,
Discrétion, force et tendresse.
Rends-moi justice: en un moment
Je te plaçai près d'une belle,
Près d'un objet doux et charmant,
A qui j'avois moi-même été long-temps fidèle,
Et que je regrette souvent.
Elle vouloit être cruelle:
Mais je fus ami véhément.
Je lui peignis ton sentiment,
J'usai du droit que j'avois eu sur elle,
Et qui se perd très-rarement,
Quand on s'en sert adroitement:
Je montrois surtout ton visage,
Ton air vainqueur et tes beaux yeux.....
Elle céda, tu fus heureux;
Je le fus presque davantage.
Dans ce tendre et charmant lien
Assez long-temps tu te conduisis bien;
Mais tu devins enfin parjure:
Elle le dit, au moins; et moi, je n'entends rien
A démêler les fils d'une rupture:
Je sais, d'ailleurs, qu'elle est exempte d'imposture,
Et que tu n'es, toi, qu'un vaurien.
Depuis ce temps j'ai peu suivi les traces,
Mon cher marquis, où tu t'es engagé:
Mais on m'a dit que tu t'étois rangé
Sous le joug de Thalie et sous celui des Grâces;
Que vous vouliez vieillir tous les deux de concert,
Que c'étoit entre vous à la mort, à la vie,
Que vos transports étoient une folie,
Et que vos coeurs n'appeloient qu'un désert.
Mon ami, je t'en félicite,
On ne rencontre pas toujours
Femme avec qui l'on veut passer ses jours:
Il est souvent d'anciens amours

Dont on voudroit bien être quitte.
Je m'en souviens, j'ai brûlé de l'encens
Sur l'autel où tu sacrifies;
Je perdis trois mois de mon temps
Dans le piége enchanteur de ses coquetteries.
Montre-lui cette épître, et dis-lui qu'à présent
J'admire encore le plus rare talent
Que dans Paris le public idolâtre,
Dans son juste ravissement,
Ait applaudi sur le théâtre.
On avoit dit qu'en ces climats,
Aux plaines de la Germanie,
Cette séduisante Thalie
Porteroit peut-être ses pas:
Ami, je ne m'en flatte pas,
Mais j'aurois fait un long voyage
Pour aller revoir ses appas
Et leur offrir mon tendre hommage:
Bravant de ce pays les humides frimas,
Et la poste assez mal servie,
J'aurois couru payer un tribut au génie. *)
Adieu: pense à moi, sois heureux!
Sois certain que je te regrette,
Et que des soupirs, en cachette,
S'exhalent de mon sein oppressé, douloureux:
Que des pleurs de réminiscence
Pour les beaux jours de notre adolescence,
Pour les compagnons de nos jeux,
S'échappent souvent de mes yeux,
Qui se tournent vers cette *France,*
Vers ce *Paris*..., vers des temps plus heureux.
Hélas! presque tous ceux avec qui nous vécûmes
Ont revu leurs pâles aïeux.

---

*) Une actrice du mérite de mademoiselle Cont... a certainement du génie: ne fût-ce que celui de son art porté à la perfection; indépendamment de celui-là, elle avoit de l'esprit de toutes les sortes.

Presque nous tous de ces beaux lieux
Comme des ombres disparûmes.
St Maurice, de Pons, ... vous fille de l'amour!
Jeune et tendre *Ste Amarante,*
Rose qui n'a fleuri qu'un jour,
Dont un monstre abattit la tige si brillante!
Tes traits chéris sont gravés dans mon coeur:
Ils me suivront au bout de ma carrière,
Et quand mes yeux seront fermés à la lumière,
Le son de ton nom séducteur
Pourroit animer ma poussière.
Ceux qu'épargna le glaive destructeur,
Errans sur de lointains rivages,
Ont dit leur peine à d'autres plages,
Et n'ont eu quelquefois de soutien que leur coeur.
De Bièvre, Rivarol, Champcenetz et *Villette*
Ont payé le dernier tribut;
Ils ont atteint ce sombre but,
Des mortels effacés déplorable retraite.
Dans des soupers, l'effroi des sots,
Nous n'entendrons plus les bons-mots
Qu'assaisonnoit la piquante ironie,
Nì ces sages et foux propos
Où la raison surmontoit la folie.
Tel est le néant d'ici-bas!
En un matin tout s'éteint et s'efface:
Il reste à peine une légère trace
Qui se fond et se perd dans la nuit du trépas,
Dans ce gouffre sans fond entr'ouvert sous nos pas,
Où s'abîme jeunesse et grâce.
Ne presse pas ton funeste départ
Pour ces régions inconnues;
Ami, ne descends que très-tard
Dans ces lugubres avenues,
Où se traînent en négligé
Du genre humain les défuntes familles,
Où les femmes, même leurs filles,
N'ont plus le moindre préjugé,

Où du poids de son or le riche est allégé,
Où les rois sont indulgens et faciles,
Où le pauvre enfin est vengé
De ces traverses difficiles
Où, comme une ombre, il fut plongé.
Mais quand de ta trame finie
Tout le fil sera dévidé,
Et lorsqu'à ta dernière amie
Tu te seras recommandé,
Quand tu sortiras de la vie
Sans remords, comme sans effroi,
Conserve-moi, je t'en supplie,
Une place auprès d'*Elle*, avec ton oncle et toi:
J'aimai toujours la bonne compagnie.

AU ROI.

PARIS, 27 JUILLET 1792.

Ploravere suis non respondere favorem
Speratum meritis.

SIRE!

DEPUIS quelque temps plusieurs de vos sujets, qui se croient *des citoyens* égaux *en droits* à Votre Majesté, lui ont écrit d'impudens libelles qu'ils ont palliés du nom de lettres nobles et courageuses.

Moi, qui votre sujet autant qu'au jour de ma naissance, vous élève dans mon coeur un trône sur les débris de celui qui s'écroule sous vous; qui né gentilhomme, le suis encore en dépit de décrets mensongers qu'on peut comparer aux dieux de la mythologie, dont on parle sans y croire; moi, qui suis prêt enfin à répandre mon sang pour V. M., je prendrai aussi la liberté de lui écrire.

Le respect n'exclut pas la vérité.

Ceux qui vous approchent le plus, Sire, ceux qui composent aujourd'hui ce qu'on appelle votre conseil, ceux qui en acceptant la place de vos ministres, se croient des *Colberts*

et des *Louvois*, lorsqu'ils ne sont à la lettre que les huissiers d'une assemblée factieuse, vous trompent s'ils vous persuadent qu'il n'est plus temps de reconquérir votre légitime autorité!

Ils vous trompent quand ils vous disent qu'il est trop tard pour imprimer aux rouages du gouvernement actuel un mouvement rétrograde; que votre peuple, qui ne le sera bientôt plus si vous ne voulez pas être son roi, préfère la magistrature tyrannique de l'assemblée à l'autorité légitime; qu'il faut vous laisser aller au flot qui vous entraîne et qui va submerger le vaisseau de l'état; et qu'enfin, de tous les moyens à essayer, il n'en est plus qu'un probable de salut: une insouciance passive, une clémence illimitée et un asservissement stupide aux lois qu'on ose vous dicter.

Ils vous diront sans doute que la nation veut être libre, que ses représentans [b] ont proclamé des droits *imprescriptibles*, et que cette grande charte retrouvée sous les décombres *de la Bastille* n'a pas besoin de votre sanction.

Je sais qu'ils vous ont dit que si vous ne voulez pas être un fantôme de premier magistrat, vous serez le martyr de votre résistance, *le Charles I* de l'histoire de France, et la victime nécessaire du génie national.

Ces conseillers ajoutent que vous devez être l'esclave de vos sermens extorqués, le serviteur de la constitution qui vous lie, et

que le parjure traîne après lui toutes les infortunes que vous aurez méritées, que c'est du temps qu'il faut attendre la restitution progressive de votre puissance, et qu'ainsi que les peuples ont engagé par le contrat primitif la moitié de leur liberté pour en conserver l'autre, de même l'abnégation d'un surplus d'autorité vous assure invariablement ce qui vous en reste. Ils attaquent votre conscience: ils prolongent votre ignorance de l'esprit public: ils alimentent une foiblesse respectable née de vos vertus: [c] ils alarment votre sensibilité au nom de la religion, au nom de la reine, de vos enfans: ils allèguent leurs dangers pour éterniser les vôtres; et quand votre auguste compagne est peut-être, ainsi que V. M., réservée à porter la peine de tant d'aveuglement, c'est sous le spécieux prétexte de son salut qu'on achève de renverser un trône déjà penché.

Ce rejeton de tant de rois dont on veut préserver l'héritage, ne le perdra que par la torpeur et l'ineptie qu'on emploie pour le lui conserver.

Quand vos prédécesseurs, Sire, furent clémens et modérés, ils méritèrent les bénédictions du peuple qui ne leur contestoit rien; mais dans l'attitude forcée où vous êtes, votre impassibilité est homicide.

Vous voulez sauver l'effusion d'un sang impur, et le vôtre se mêlera peut-être aux torrens que vous en ferez couler en Europe!!

Le germe de cette peste politique qui va désoler la terre, sera né sous les débris fumans de ce trône où vous n'êtes déjà plus assis, et que dès long-temps la foudre a frappé.

Ma voix est foible, Sire, mais elle est fidèle.

J'ai osé depuis long-temps l'élever.

Elle a retenti aux oreilles de V. M. avec d'autant plus d'éclat que la peur a tout glacé, et qu'excepté quelques serviteurs fidèles, prêts à mourir à vos côtés, le reste tremble ou conspire.

J'ai bravé, s'il est permis de parler de soi, le fer des assassins et le stilet de la calomnie, les hordes sauvages des bourreaux du maréchal *d'Ancre*, les cannibales de la *Ligue* et de la *St Barthelemi*, (Paris n'a point changé de peuple) les poignards d'un *Condorcet* et de ses semblables: j'ai fait plus, j'ai quelquefois été insensible aux froides plaisanteries de ceux qui, *par orgueil*, font semblant de vous aimer, mais qui insultent, *par terreur*, à la voix plus courageuse qui retentit dans ce vaste silence, quand la leur est glacée *par la prudence*. — *Vox faucibus haeret.*

Je n'ai eu d'autre mérite que de recueillir souvent dans des écrits que V. M. a lus, l'opinion publique, qui n'attend qu'un signe, qu'un étendard et qu'un homme.

Un coup-d'oeil de *Louis XVI* fera braver la mort, et en sera la récompense.

Quand cette garde nouvelle organisée par

vos ennemis, avoit senti le pouvoir de vos vertus, et s'étoit montrée digne de remplacer ces premiers gardes de votre personne sacrée qui se sont ralliés sur une terre étrangère après avoir rougi de leur généreux sang le seuil de votre palais; quand cette garde, dis-je, étoit à la veille d'être dissoute, j'osai vous presser d'utiliser son courage et son indignation. Celui qui la commandoit, *f* étoit un vieux serviteur de Votre Majesté: il osa vous aimer publiquement quand vous revintes de *Varennes*, captif dans votre sacrilége capitale.

Cromwell qui n'étoit qu'un tyran, n'étoit pas aussi brave que lui, et n'avoit pas autant de chances secondaires pour disperser *le long parlement*.

Il n'est pas hors de convenance, Sire, de rappeler quelquefois d'anciens souvenirs.

Souffrez que je vous en soumette les leçons.

Toutes celles de ce dernier période sont applicables à l'avenir; elles seront le guide et l'effroi des rois et des sujets dans la postérité. Les uns et les autres liront dans ce monument impérissable de la tradition, les devoirs de *l'obéissance* et les obligations de *la fermeté*.

Si ce prince, *g* qui avec de l'esprit et les élémens de tous les crimes, n'est pas même arrivé à la hauteur d'un illustre scélérat, si *Mirabeau* qui cherchoit à l'électriser, et qui a seulement enté quelques fausses conspira-

tions sur tous ses vices réels, eussent été tous deux livrés au supplice dès les premiers pas, la hache qui les eût frappés, abattoit du même coup cet arbre de deuil qui couvre l'Europe, et la gangrène de ses fruits empoisonnés.

Rappellerai-je d'autres exemples, d'autres fautes accumulées, d'autres occasions perdues?

Non, Sire.

La sévérité de l'histoire, qui vous jugera, sera désarmée par votre piété, votre constance, par l'ensemble de vos vertus, par ce courage de tous les momens, plus difficile que celui qui fait affronter la mort, ce dernier songe d'une minute.

L'histoire où vous occuperez une grande place vous vénérera, elle vous blâmera avec ménagement, et consacrera votre nom avec indulgence. Vos nombreuses vertus y seront écrites avec complaisance, et ces fautes si désastreuses que vous avez commises, apanage de l'humaine fragilité, y seront légérement imprimées et presqu'illisibles.

L'histoire sera attendrie. Serois-je plus inflexible qu'elle?

Mais une catastrophe terrible, la dernière peut-être, est sur le point de vous rayer de la liste des rois. Hâtez-vous d'opposer les sujets fidèles à *la nation* révoltée, votre épée aux piques, le courage à la fureur, vos droits aux factions, et le prestige de la royauté expirante aux séductions salariées *du faubourg St Antoine et du Palais-royal.*

Vivez, combattez comme un héros, et, s'il le faut, j'ose vous en presser, mourez en roi!

Ressouvenez-vous, Sire, de ce courage passif et froid que vous montrâtes dans cette journée d'insultes et d'opprobres, où une populace sans frein enfonça les portes de votre palais, et souilla du bonnet de la licence, votre front couronné du diadème de *St Louis.* [k] — Combattez pour l'empire avec autant de bravoure, et tout est sauvé: comme Henri IV, d'immortelle mémoire, vous aurez conquis votre royaume.

N'en croyez pas le doucereux *Bailly.* Si vous ne recevez pas les clefs de Paris à cheval et l'épée à la main, lui et les maires ses successeurs ne vous présenteront jamais que les clefs d'une prison.

Quand Votre Majesté fut abreuvée de ce dernier calice d'opprobre, ne lut-elle pas cette adresse du département *de la Somme?* C'est la presqu'universelle expression de votre royaume.

Je n'ai plus que le temps, dernier effort d'un zèle inutile, de faire parvenir jusqu'à vous l'aveu tacite de cette majorité qui peut exterminer une multitude qui ne se ressouviendra des avenues de votre demeure qu'elle a violées, que parce qu'elle sait que c'est un crime sans danger.

Des propriétaires, de vrais François vous conjurent de ne descendre de votre trône que pour marcher à leur tête.

Un seul jour, Sire, brisera les anneaux

de cette chaîne de discordes: quelques heures effaceront trois années. — Peut-être ne faudra-t-il pas répandre de sang. — J'augure tout de votre présence. Vous retomberez le soir même dans vos vertus. Vous avez besoin de la clémence: eh bien, vous ne punirez qu'un instant, et vous pardonnerez toujours — *).

Sire, personne en France n'aime aujourd'hui la révolution.

Les opprimés et les oppresseurs en gémissent.

Elle ne sert plus que quelques vengeances particulières, quelques foux sérieux, quelques scélérats avides de places et d'argent, qui veulent régner un moment, dussent-ils périr sur les cendres de leur patrie. Ceux qui l'ont commencée, n'osent pas reculer: ils sont liés entr'eux par un contrat solidaire de forfaits, d'efforts et de châtimens: ils ont peur du lion qu'ils ont nourri, et avec lequel ils feignent de jouer encore. Ceux qui font aujourd'hui mouvoir les ressorts de cette piate intrigue, marchent au hasard et dans une obscurité semée de précipices. Viennent ensuite les dociles et aveugles instrumens de ces chefs qui n'ont rien à perdre: ces misérables *Séïdes*

*) Cette lettre maintenant paroîtroit trop longue.... *Melius est* breviter Trojae supremum *dicere* laborem.

de toutes les conditions ne suivent que l'instinct des passions soulevées, et de cette férocité qui pousse le fainéant et le prolétaire vers le régime des forêts, où il espère le partage égal de l'eau, de la terre et du gland.

Tandis que le sybarite compte en tremblant les heures qui s'écoulent sur le cadran d'une pendule dorée; tandis que le citoyen aisé compare les périls attachés à une révolution *qu'il n'entend pas*, avec les charmes d'une vie tranquille; tandis qu'il hésite à s'arracher d'auprès de sa femme et de ses enfans; tandis que sa sensibilité est aux prises avec sa raison; tandis qu'enfin son énergie s'épuise en cherchant un point de ralliement: la classe inquiète, endurcie et nue, qui vit dans les carrefours et sur les bornes, suit au premier mot des meneurs déterminés, et obéit à cette voix de la nature brute que les lois seules peuvent dompter: à cette voix qui crie à ces êtres incultes et sauvages d'intervertir la société, pour reconquérir leur part à *l'héritage de la terre* qui va les engloutir, sans qu'ils se soient désaltérés, avant le terme, à la coupe des félicités humaines. *i*

Enfin, Sire, cette révolution qui fait trembler dans les salons, commença *dans la rue*, et s'y consommera, si on ne la combat pas où elle naquit — — — — — — —
— — — — — — — — — —
— — — — — — — — — —

Vous rappellerez votre maison militaire,

Sire, vous l'augmenterez. Et si dans cette catastrophe *décisive* dont le terme semble prochain, vous triomphez de vos ennemis, à la tête de sujets dévoués et fidèles, ce sera une autre fois en commandant cette maison, si impolitiquement réformée par un exjésuite, que vous ferez rentrer dans la poussière les rébelles, si votre règne en produit encore.

Je ne doute pas qu'alors Votre Majesté ne donne un regret à l'espèce de faveur que vous avez cru nécessaire, dans vos calamités, de montrer à ceux qui couverts des livrées de l'insurrection, venoient assidûment dans votre palais, non pour vous y rendre hommage, mais pour épier des contradictions, mais pour lire votre coeur dans vos yeux, et pour jouir de votre abaissement.

Vous et la reine, vous avez laissé tomber souvent par prudence un coup-d'oeil de bonté sur ces artisans de vos infortunes, et votre parole royale s'est souvent échangée avec celle de ces coupables subalternes.

Vos Majestés croyoient les gagner.

Votre condescendance les enfonçoit dans la révolte.

Et vos plus dévoués serviteurs semblent souvent étrangers à votre coeur, et quelquefois dangereux dans l'inutilité de leur zèle!

Ne trouvez pas cette lettre hardie, Sire; elle ne mérite pas de réprimande, et je n'en attends point de récompense. — Et plût au ciel que si jamais je méritois les rigueurs du

trône, pour lequel, depuis trois ans, j'ai milité dans la foible proportion de mes moyens, je fusse un exemple de sévérité au rétablissement de votre pouvoir!

J'ose attester ici le Dieu dont ce peuple révolté vous crut une fois l'image, que je ne m'en plaindrois pas.

Votre Majesté n'a plus que le temps de raffermir son sceptre.

Un million d'hommes s'entretient à voix basse [k] d'une révolution nouvelle que deux-cents factieux machinent dans l'obscurité, et qu'ils vont enter sur les précédentes: gagnez-les de vitesse.

Faites-en une à votre tour, Sire, et décidez-la en votre faveur.

Une insulte en suscite une autre, les outrages engendrent les outrages, et les hommes sans courage attaquent sans cesse celui qui n'en montra jamais.

La fortune n'est jamais complètement adverse; elle repousse d'une main, attire de l'autre: une planche de salut flotte toujours dans le naufrage.

Si ce *Louis XIV* que depuis vingt années il est devenu du bon air de dénigrer, secouant la poudre des tombeaux, retrouvoit son petit-fils avili comme homme par ce peuple qui l'adora comme un dieu, il le replaceroit de ce jour au plus brillant apogée de sa gloire, ou demain son cadavre sanglant seroit reporté une seconde fois à *St Denys*.

Il savoit en mourant qu'on casseroit ses dernières volontés, et que le roi et le berger étoient *égaux* après la mort: mais il connoissoit le grand art de se faire obéir pendant sa vie. Vous avez plusieurs vertus qu'il n'eut pas; Sire, ayez toutes celles qui l'illustrèrent. Demandez-vous ce qu'il eût fait à votre place, et dites: „Ce qu'il eût fait, je le ferai.“

Vous serez le sauveur de votre famille, celui de l'*Europe*.

Car à quoi bon de vains respects quand le temps de l'austère franchise est arrivé? — *De tous les rois de France, dont, avec un sens exquis et droit, vous êtes le plus vertueux, aucun n'eût descendu si près de l'abyme sans fond où vous allez tomber.*

Il ne vous est pas permis de désespérer de la chose publique, et de chercher sans coup férir la paix du sépulchre et le prix de votre innocence dans une autre vie.

Votre vie ne vous appartient pas.

Songez à l'éclat que réfléchissoit votre couronne, quand vous la reçutes. Songez, Sire, à l'état de dégradation dans lequel est tombée la succession que vous deviez laisser à vos enfans: pensez à eux, à leur mère, à vos frères, aux princes de votre maison, à vos fidèles sujets, à ceux d'entr'eux qui ne sont qu'égarés, à ces sujets enfin dont le châtiment est si nécessaire pour rétablir l'équilibre entre les vues de la providence dans le ciel, et l'accomplissement de ses décrets sur la terre!

Pensez à cette soeur, modèle de toutes les vertus, exemple de tous les genres de courage, qui n'est émue que des malheurs de son pays et de sa maison, et qui peut quitter sans regret cette terre d'un exil instantané, en songeant que le ciel est sa patrie! m

De grands moyens, Sire, vous sont encore offerts.

Une partie de cette garde nationale même, organisée par les plus coupables motifs, est lasse de ses forfaits et de l'anarchie qu'elle a protégée: elle peut expier l'esprit qui l'a trop souvent animée, en vous défendant: votre auguste voix peut la mettre dans le sentier du devoir.

Elle fut créée pour renverser le trône: elle le relèvera.

Elle fut l'espoir des factieux; elle en sera l'épouvante.

Ils espéroient qu'elle seroit leur ressource: qu'elle soit la vôtre!

Elle vouloit nous égorger; nous nous rallierons à elle.

Votre étendard sera celui de la concorde: toutes les dissensions et les haines y expireront.

Le prestige n'est *pas encore* détruit: le roi n'a que des ordres, que des exemples à donner; il est entendu, suivi, obéi et vainqueur.

Je connois la vérité: je la dis à Votre Majesté.

On vous la déguise, on vous consterne, on vous décourage en vous décevant; on vous exagère le danger, quand il ne faut vous entretenir que de la facilité, et surtout de l'*indispensable nécessité* d'en triompher. —

Les provinces avoient rédigé *des cahiers.* Sire, vous leur en rendrez un auquel aura travaillé la seule équité, ce guide sacré qui trace *les droits*, et *les devoirs* plus nombreux qu'eux, qui définit la fin du pouvoir et le commencement de l'obéissance, et qui, depuis l'amour paternel jusqu'à la piété filiale, tire la ligne qui rejoint toutes les conditions de la hiérarchie sociale.

Cette *constitution*, avec quelques modifications et quelques supplémens, sera *celle* qui depuis douze siècles, a assuré en Europe la prééminence à cet empire.

La plus grande différence sera de la faire exécuter. —

Enfin, Sire, vous vous montrerez à votre armée: car les rois ne sont pas comme Dieu qu'on aime sans le connoître.

Vous licencierez les soldats indisciplinés qui la composent, non pas ceux qui entraînés dans la révolte en ont suivi le torrent, mais ceux qui l'ont commencée. Henri IV

avoit peu de soldats, mais ils étoient fidèles. Ceux qui seront expulsés de leurs drapeaux seront surveillés, et jetés dans les atteliers du travail pour qu'ils ne deviennent pas les brigands des grandes routes.

Surtout, Sire, il est une tâche aisée pour le coeur de Votre Majesté, il est un moyen facile de vous placer au-dessus des plus grands rois, et d'acquérir un nom durable comme les siècles.

Ce sera une mesure de politique, et ce qui vous touchera plus sensiblement, une mesure d'humanité: l'extinction totale de la mendicité. *n*

Un cadastre sera dressé. Nos rues, nos routes ne seront plus surchargées de ces simulacres d'hommes, de femmes et d'enfans, dégradés par les haillons de la misère, disputant à la sensibilité ce pain produit par notre mère commune, et que *la loi* doit assurer *). Ces infortunés ne seront point entassés dans des maisons *de correction*, ils seront accueillis dans des hospices, ils y travailleront, y recevront un salaire, et rentreront dans la so-

---

*) Je ne cherche pas à paroître meilleur que je suis, mais j'ai eu dès mon enfance, *le rêve d'un homme de bien sur la mendicité:* — elle m'a toujours consterné. — Il est des pauvres qui ont toute la vocation de leur état: il en est d'intéressans à la première vue, qui pénètrent le coeur d'un être sensible, et remplissent ses yeux de larmes: — et moi aussi, sans tirer à conséquence, je suis cette fois un *révolutionnaire!* — Son pittore anche io!

ciété, s'ils peuvent un jour la servir par leur industrie et leur travail.

Quand chacun aura quelque chose, ou l'espoir de posséder un jour, la communauté ne sera plus subvertie par ceux qui n'ont rien; et quand tout le monde contribuera également aux charges publiques, il restera quelque chose, même à ceux qui ont peu.

Le mot banqueroute serre le coeur d'un aussi honnête homme que vous, Sire. Des disciples de Machiavel vous diroient qu'elle rajeunit un empire, et remet au pair un royaume arriéré: mais sans entrer dans des sophismes d'immoralité monétaire, sans approfondir une question hérissée d'autant de difficultés et offrant autant de faces, je dirai que toutes les dettes de l'état ne sont pas aussi sacrées les unes que les autres, que leur nature n'est pas également privilégiée, qu'elles n'ont pas toutes le même gage et le même point de départ, et que ceux qui ont déjà reçu plus qu'ils n'ont prêté, peuvent bien cesser de recevoir: je dirai que cet ajournement de payemens, si ce n'est leur annihilation, n'affectera qu'une classe bien circonscrite; que le laboureur auquel *Henri IV* vouloit donner *la poule au pot*, n'en saura rien, et que le gentilhomme qui vivoit dans sa terre après vous avoir bien servi, l'ignorera; je dirai, dussé-je réveiller des haines, que la classe qui en souffrira, sera celle qui l'a le plus mérité, je veux dire les capitalistes de Paris, qui crurent que parce

qu'ils étoient les plus riches de l'état, ils en devoient être les premiers.

On acceptera les offres de ce clergé dépouillé avec une barbarie qui déchire l'âme la moins sensible. Les nécessités de l'état seront allégées par les sacrifices dont il avoit offert l'hommage sur le véritable autel de la patrie, hommage qu'on rejeta, parce qu'il est inutile d'accepter la partie quand on veut prendre le tout.

Ces ministres d'un Dieu que vous adorez, Sire, vous ont consolé dans l'adversité.

Ils peuvent, à l'avenir, ne pas disposer de fortunes aussi considérables, mais doivent au moins être noblement entretenus par la nation pour laquelle ils prient.

Nous n'eûmes jamais si grand besoin de leurs prières.

Il appartiendra aussi à ceux qui se destineront à cette sainte carrière, de peser leur vocation plus au poids du sanctuaire qu'à la balance de l'intérêt, et de s'interroger mûrement sur un état de privations. Mais ceux qui sur la garantie d'une propriété incontestée, et qu'ils crurent incontestable, ont renoncé au monde, à ses avantages, à leur famille et à ses moyens, ne doivent point être dépouillés de cette fortune nécessaire par l'habitude, de cette fortune dont presque tous faisoient un bon emploi, et qui étoit devenue une propriété pour le bail incertain, mais toujours si court de la vie.

Ma voix profane ne louera point le clergé de France.

Son éloge c'est sa vertu. ° Toutes ces belles institutions, Sire, que vous méditiez dans votre amour, que Votre Majesté perfectionnera au recouvrement de son autorité, seront écrites, mieux que sur des tables d'airain, dans le coeur de vos sujets couvertis par vos vertus, ou subjugués demain par votre valeur.

Ce dépôt de la félicité publique sera confié à vos *parlemens*, qui n'auront qu'à le conserver.

Ces *parlemens*, interprètes intermédiaires, mais respectueux et *soumis* du peuple au trône, ne doivent en être que des colonnes.... des colonnes fondues avec tant d'économie dans l'édifice, qu'elles ne s'y fassent jamais remarquer que comme accessoires.

Ces corps recommandables se ressouviendront qu'au milieu des grandes vertus qui les illustrent, ils ont produit de dangereux ennemis de Votre Majesté, et que les premiers coups dirigés contre votre autorité sont partis de leur sein: mais ces traits sont teints du sang *p* de celui qui les lança, et qui, depuis, vous a si constamment défendu.

Son sang et ses larmes ont effacé sa faute. Je ne m'en souviens que par son repentir, et n'en parle que pour faire ressortir son héroïsme et sa vertu.

Admirateur de ses talens, j'aime sa per-

sonne, et je me plais à rendre un hommage public à ses prodigieuses connoissances.

Ce sont ses observations et non les miennes, que vous pouvez accueillir sur les devoirs et les services de sa compagnie q, qui doit plus que jamais se ressouvenir qu'elle fut trop souvent en guerre ouverte avec le trône.

Sire, je m'élance dans cet avenir heureux qui vous est encore ouvert. Je vous vois réaliser mon attente, et consommer tout ce qu'osèrent deviner mes témérités. — Je vous vois surtout dans la courte, mais brillante carrière qu'auparavant vous devez fournir. — J'y marche sur les traces de Votre Majesté.... et si je succombe, une plus glorieuse mort ne pouvoit honorer ma vie.

N O T E S. *)

a page 158. Cette lettre imprimée à *Paris* et à *Londres*, est au moins intéressante par *sa date!!!*

b p. 159. Un des chefs de la révolution m'a dit souvent: „*Je ne sais pas où nous allons, nous ferons le grand tour, mais cela nous approchera de la liberté.*"

---

*) On verra aisément qu'à ces notes anciennes, on vient d'en ajouter quelques-unes qui appartiennent à l'époque où nous sommes arrivés.

c p. 160. Le roi avoit, s'il est permis de parler ainsi, une vertu trop minutieuse. Dans sa situation, un honnête homme d'une grande énergie n'eût pas succombé, et un lâche sans principes se fût tiré d'affaire.

d p. 161. Il en est qui ont fait plus que leur devoir, et sur lesquels s'est acharnée la calomnie. De ce nombre est le P. de P.

Après avoir siégé peu de temps dans l'assemblée constituante, il se renferma dans les devoirs que son coeur lui dictoit, auprès de la personne du roi, qu'il n'abandonna jamais depuis. Il y exerça sa charge de capitaine des gardes *jusqu'au onze d'août au soir.*

Après avoir partagé tous les dangers du roi, monsieur de P... le suivit à la convention, et pour s'éloigner, ne céda qu'aux instances réitérées du roi et de la reine: il ne s'occupa de sa conservation personnelle que quand il n'y eut plus rien à tenter pour la leur.

Signalé aux fureurs populaires, il disputa pendant deux mois sa tête aux assassins.

Voilà des faits constatés, de la plus grande partie desquels j'ai été temoin; ils valent bien des mensonges et des déclamations vagues.

Ce témoignage ne m'est point arraché par l'amitié, mais par un sentiment de justice, et si le roi avoit vécu, il la lui eût rendue plus éclatamment que moi.

e p. 161. Un regard de la reine gagna *Barnave* dans le fatal voyage de *Varennes.*

Les rois peuvent tout par le seul prestige de la royauté: ils sont comme les jolies femmes qu'on ne peut persécuter de près.

f p. 162. *Le duc de Brissac,* un loyal chevalier françois.

Le roi lui avoit caché son départ. Il se jeta sur la main de S. M. à la descente de sa voiture, et l'arosa de ses larmes. Ce prince, en la retirant, lui en fit sentir tendrement le danger.

Au licenciement de la garde, il fut envoyé dans

les prisons d'Orléans. Si le roi l'eût permis, cette garde indignée auroit cassé l'assemblée.

C'est une des mille occasions qu'on a perdues. Ce brave homme retiré de sa prison pour venir subir un jugement à *Paris*, fut exécuté sommairement à *Versailles* par une populace d'anthropophages qui le hachèrent, et dont il ne put pas même obtenir *un coup de fusil* qu'il imploroit.

g p. 162. *Monsieur le duc d'Orléans* avoit été fort injustement exilé, parce qu'on ne demande point l'avis d'un homme pour le punir de l'avoir dit.

Il fut alors d'une rigueur impolitique de l'envoyer à *Villers-Cotterets:* quelque temps après il eût dû être traîné à l'échafaud.

h p. 164. Cette mémorable journée *du 20 juin* ne peut jeter plus d'horreur sur les factieux, et plus de lustre sur les vertus de ce bon roi: mais elle fera un immortel honneur à son courage. On ne peut trop répéter que ce monarque entendant enfoncer les portes de ses appartemens, prohiba toute résistance, et se présenta presque seul à ces furieux, sans que sa couleur et sa contenance fussent altérées. Cette contenance magnanime il ne la dut point à son intrépidité, mais à cette sérénité d'une vertu à laquelle peut-être rien n'est comparable dans le siècle de fer où il a vécu.

Je n'ai eu que trop raison dans un distique assez connu, que j'ai fait après la mort de ce *martyr.*

Il ne sut que mourir, aimer, et pardonner:
S'il avoit su punir, il auroit dû régner.

Ces vers ont fait une fortune à laquelle je ne prétendois pas: j'apprends qu'ils sont au bas de tous les portraits du roi, — au bas de ceux qu'on vend *à Paris.*

Des personnes dont les observations sont respectables, et de qui l'opinion m'est chère, m'ont fait remarquer qu'ils avoient été quelquefois interprétés dans le sens d'une critique. Je déclare solennellement qu'une idée aussi coupable n'a jamais approché de mon coeur,

et que ces deux vers, dont l'unique mérite, s'ils en ont un, est la simplicité, m'ont été inspirés par la touchante réminiscence des vertus et de la candeur du roi, par le regret de sa fin déplorable, et par le sentiment involontaire et prompt qui m'a saisi, en songeant qu'un peu de sévérité nous auroit conservé le plus respectable des rois et des pères.

i p. 166. C'est ce qu'a si bien défini J. J. Rousseau en parlant de cette haine secrète qu'il nourissoit contre *les heureux du monde;* il auroit pu ajouter que cette haine est inhérente au coeur de l'homme; elle fait le tour du monde, revêt toutes les formes, passe en revue toutes les conditions: quand elle change de nom, elle s'appelle *l'envie.*

k p. 168. Plus de six mille personnes sortirent de *Paris* le 8 et le 9. — Peu de jours avant, un homme qui approchoit souvent le roi, après avoir inutilement proposé les moyens de résistance, offrit de le faire sortir du royaume, et répondoit du succès. Le roi hésitoit.... la reine s'y opposa formellement.

l p. 169. Ce fut son plus grand art, et cet art fut sa plus grande gloire. Il avoit assurément de belles qualités, et l'esprit juste sans l'avoir étendu.

Le feu roi *de Prusse* est l'homme le plus étonnant qui ait vécu depuis *César.*

Louis XIV est le plus admirable des rois. Tout son règne est glorieux, tous les détails en sont de la plus riche magnificence. Il est comme un beau diamant dont l'entourage est plus brillant encore. Tant de chances ne se donnèrent point un rendez-vous fortuit, et ne furent point la suite de son bonheur: ce fut l'ouvrage de son mérite.

m p. 170. Voilà la femme forte! voilà la vertu par excellence! un ange, sans hyperbole!

Quel maintien pendant la révolution! Comment les monstres qui depuis se sont débarrassés de l'aspect de sa vertu, auroient-ils pu lui pardonner sa noble fierté, qui n'a jamais fait un pas vers eux, qui dédai-

gna leurs respects, leurs outrages, leurs forfaits, leur repentir? Comment lui auroient-ils pardonné cette expression d'insouciance et de majesté, quand ils cherchoient à la ravaler? et ce courage sans faste qui ne trembla jamais que pour son frère?

O vertu! si de toi tout doit s'effacer sur la terre, les portraits de madame *Élisabeth* reproduiront tes images.

n p. 172. Honte éternelle des gouvernemens modernes, tache indélébile sur la morale des nations civilisées de l'Europe! Voilà les seuls révoltés qui méritent grâce, et auxquels il ne faut plus être obligé de la faire.

o p. 175. Ceux qui croient le moins au clergé seront forcés cette fois de rendre hommage à sa résignation et à sa longanimité. — Ils n'ont point été soutenus, eux, par cet honneur qui constituoit l'éducation et les préjugés d'un gentilhomme et d'un militaire. Leurs consolations ont donc jailli de quelqu'autre source! Leur patience dans l'infortune, leur bonne conduite dans les pays qui leur ont servi d'asile, une infinité d'actes de justice, de bonté, de candeur et de dévouement, ont réfléchi sur *le clergé de France* une considération qu'il a sûrement toujours méritée, mais que personne aujourd'hui ne lui conteste.

Il y avoit *de mauvais prêtres*, il y en a encore, mais en général, c'étoit un corps édifiant et vénérable. Le soleil même a ses taches. — Mais

ubi plura nitent, non ego paucis
offendar maculis.

Honneur à celui qui vient de rendre un culte à la France, des ministres à ses autels, la religion à l'empire, un frein aux méchans, et une consolation aux infortunés!

p p. 175. *Monsieur Desprémesnil,* échappé par miracle à une populace inhumaine, avant la publication de cette lettre.

Nu, percé de coups, il alloit être achevé, quand quelques grenadiers l'arrachèrent à ses bourreaux.

Il a péri depuis sur l'échafaud, victime de cette révolution à laquelle, par méprise, il tendit le premier la main, et contre laquelle, si inutilement, il brisa depuis tant de lances.

q p. 176. Personne ne la connoissoit si bien que lui. Nul ne savoit aussi parfaitement l'histoire des parlemens, leurs droits, leurs empiétemens, leur utilité et leurs nuisances. Il avoit préparé tous les matériaux d'un ouvrage sur ce sujet.

C'étoit un homme d'un grand courage et d'un vaste savoir. Je l'ai souvent entendu raisonner sur ces matières avec la plus grande sagacité : il s'élevoit alors jusqu'à une véritable éloquence. — C'étoit plus qu'il n'a fait *à l'assemblée.*

A
MONSIEUR DE CONDORCET, *)

MEMBRE DE LA CONVENTION NATIONALE. **)

Saepe mihi dubiam traxit sententia mentem,
Curarent Superi terras, aut nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia cursu!

Londres, 5 *novembre* 1792.

MONSIEUR,

Ce n'est qu'en songeant à ce que vous fûtes, que l'on peut vous écrire aujourd'hui. Mais en promenant des regards désespérés sur cette solitude de deuil qui fut autrefois la France, au milieu des ruines, des cadavres, de l'anar-

*) On n'a point ajouté une seule ligne à cette lettre et aux notes qui la suivent; comme on peut s'en convaincre par *le Tableau de Paris* en 1792; et par l'édition de 1794, *Londres, Piccadilly,* vol. I. (De la Révolution franç. en 1794.)
L'auteur avoit supprimé la note suivante qui se trouve dans la première édition de cette lettre. Nous l'ajoutons ici à son insçu, et partagés entre le respect que nous devons à sa modestie et nos devoirs en qualité d'éditeurs, nous avons mieux aimé réclamer son indulgence, que nous rendre coupables d'altération dans ce que nous avons promis de reproduire sous les yeux du public.

**) *(Note du premier éditeur.)* Après le tableau que l'on vient de lire, et dans lequel on s'apercevra aisément que les

chie et du cahos, à la lueur des incendies, on cherche un homme pour l'interroger; et parmi ces brigands obscurs, agitateurs d'un peuple d'assassins, il n'en est pas un que la colère daigne interpeller: le mépris la réprime. Mais vous, qui né (je le crois; du moins, vous l'avez cru vous-même) dans cette classe [a] naguères privilégiée, aujourd'hui si déplorable; vous, distingué par de grands talens, [b] par des connoissances profondes, par une vaste littérature; vous, l'un des amans de la renommée, de la postérité, de la *philosophie;* par quelle fatalité inconcevable vous trouvé-je à présent l'émule de Ravaillac et de Cartouche, et l'apôtre sanguinaire d'une doctrine qui fait frémir d'horreur l'Europe épouvantée?

Eh bien! c'est vous que je cite à ce tribunal secret qui fait pâlir les plus grands coupables, à cette conscience qui crie dans l'é-

---

circonstances ont forcé d'adoucir tous les traits, afin de pouvoir le publier sans risque à Paris, j'ai cru faire une chose agréable à mes lecteurs, en leur présentant la lettre suivante. C'est le premier élan d'un coeur généreux soulevé d'indignation à la lecture du décret que l'assemblée vient de rendre contre les émigrés de tout genre, de tout âge, de tout sexe. Les dangers qu'a courus Mr de Tilly, après le 10 août, le royalisme qu'il a toujours professé, les morceaux dont il embellissoit la Feuille du jour et les Actes des apôtres, dans un temps où il étoit encore permis de penser, de parler et d'écrire librement, sont une apologie suffisante de sa retraite hors de France; mais aussi, qui plus que lui, a droit de regretter sa patrie, ses arts et sa gloire? Qui plus que lui, a droit de se plaindre que l'art de haïr y ait été substitué à celui de plaire et d'aimer?

paisseur des nuits.... C'est vous que ma foible voix somme de répondre.

N'avez-vous jamais revu l'ombre de *Fréderic*, les spectres de *d'Alembert* et de *Voltaire?* L'ombre du duc *de la Rochefoucauld*, d'un bienfaiteur déchiré, baigné dans son sang sous les yeux d'une épouse et d'une mère, ne se présente-t-elle jamais à votre imagination effrayée? Ceux avec qui vous vécûtes, dispersés, assassinés, bannis, cachés, dépouillés, se dérobant à la hache des cannibales ou y succombant; le trône renversé, la famille royale errante, son chef périssant lentement de mille morts dans une prison avec des femmes et des enfans; l'obligation journalière où vous êtes de communiquer avec la lie de la nation et le rebut des humains; cette voix intérieure qui vous répète, qu'admiré jadis, votre nom va devenir une injure; toutes ces considérations terribles et réunies, ne livrent-elles point votre coeur en proie à tous les supplices de l'enfer?

Que faites-vous de vos remords? de vos souvenirs? Comment composez-vous avec l'avenir? avec vos espérances? Pouvez-vous dormir?

Pourriez-vous me dire ce que veut ce peuple? ce que vous voulez vous-même? Pourriez-vous laisser entrevoir quel est le mode et le but du gouvernement que vous voulez introduire dans un pays qui par sa localité, qui par le génie de ses habitans, ne

peut être que ce qu'il étoit, avec des modifications que les esprits bien-faits avoient desirées et obtenues, et que les brouillons et les scélérats ont dédaignées, calomniées, et fait évanouir? Sauriez-vous dire ce que vous voulez substituer à ce que vous avez détruit? quelles abstractions sauvages et incultes vous voulez mettre à la place des beaux-arts, de l'élégance, de la politesse, de tout ce qui donne du charme à la vie, d'une liberté décente et du bonheur? Pourriez-vous prouver les avantages que retirera ce peuple profondément corrompu, de ses meurtres, de ses dévastations et de ces forfaits de tous les noms et de tous les genres qui l'ont signalé à l'exécration de l'Europe?

Hélas! Monsieur, vous le savez aussi bien que moi, ce n'est ni de la licence, ni des piques, ni du sang qu'il faut au peuple: il n'a besoin que de joie, de pain et de repos.... Et la nation françoise eût-elle recueilli autant de gloire qu'elle a ramassé d'infâmie, auroit encore été trompée sur ses véritables intérêts: car les nations sont comme les individus, le bonheur leur vaut mieux que la gloire.

Pourriez-vous me démontrer comment vous sortirez du gouffre immonde où vous vous débattez?..... Toutes ces questions sont insolubles pour vous.... Eh bien, moi, je vais les résoudre! et si cette catastrophe épouvantable qui est à la veille d'annihiler le plus bel empire de l'univers, n'est pas un

avant-coureur de *la fin du monde;* si vous n'êtes pas un des instrumens visibles de l'ange exterminateur qui, châtiant les peuples, a commencé par le plus corrompu de tous; si tant de calamités accumulées sur la France, et prêtes à peser sur le globe entier, ne sont pas des symptômes de destruction de ce vieil univers; je vais, déchirant le voile de l'avenir, vous prophétiser votre destinée.

Vous tremblerez peut-être: elle est affreuse comme votre vie.

Que si échappant à une punition particulière dans un châtiment universel, vous et vos pareils n'êtes qu'un fléau de la colère céleste qui se prépare à briser les mondes, je pourrai du moins révéler le sens de vos machinations. Entraîné par gradation dans un abîme dont vous n'aviez pas sondé la profondeur, le succès de vos crimes vous y a toujours enfoncé davantage. Dans le principe, vous n'avez voulu que de *l'argent*, [c] et la cour eût pu vous avoir comme les *Jacobins.* Votre esprit bilieux peignit tout en noir à vos yeux livides; votre femme dédaignée à *Versailles* [d] fut la pythonisse d'un antre de factieux, et vous concourûtes à précipiter de son trône un roi vertueux mais foible, pour spolier sa couronne, et pour en partager les dépouilles.

La peur de l'échafaud vous rendit chaque jour plus digne d'y monter.

Vous sentîtes qu'il n'y avoit plus pour

vous d'asile sur la terre, et vous transformâtes votre patrie en un cimetière, au risque de vous y ensevelir vous-même. Ayant bravé tous les gouvernemens, vous dédaignâtes d'en établir un, ou plutôt vous présageâtes que vous y seriez puni: ayant foulé aux pieds toutes les lois, vous n'en fîtes que de circonstance, pour flatter les passions favorites de votre coeur, l'avarice et l'inhumanité. Vous vécûtes en tremblant, d'artifice, et au jour, et à l'heure, comme ce tyran assis à un festin, un glaive suspendu sur sa tête: vous vous attendiez à être puni, et vous avez comblé la mesure.

Lorsqu'une fatalité inexplicable, (énigme désastreuse dont l'Europe aura la clef) a permis que les armées les plus formidables reculassent épouvantées par une poignée de factieux qui conduisoient aux combats une multitude enivrée; lorsque contre l'attente des nations, contre votre propre espoir, une république monstrueuse, les confiscations, le carnage, le bannissement, la mort ont triomphé; surpris de vos succès inespérés, vous n'avez pas osé proposer un code de lois à un peuple qui n'en veut plus: mais sentant que vous ne pouvez conserver de l'influence et ce métal auquel vous avez tout sacrifié, que par une forme de gouvernement quelconque, vous louvoyez entre le desir d'en fixer un et la crainte de l'annoncer.

Mais la justice divine est impérissable: le

tigre que vous avez démuselé vous dévore vous serez mis en pièces par ceux dont vc flattâtes la sacrilège autorité, et vous n'au qu'une seule vie à offrir pour l'holocauste piatoire de tant de forfaits.

Vous et presque tous les *gens de lett* de France aurez prouvé la bassesse d'une p fession qui sembloit noble; et je dois vous avertir, dans toute l'Europe, quand on ve nommer un grand coupable, quand on ve se rallier à un point central d'horreur, mépris et d'indignation, — c'est vous qu' cite.

Allez, allez, vains fantômes qui m'avi déçus, littérature, *philosophie*, que j'appel dans ma jeunesse pour consoler mon âge m votre nom et vos livrées sont à jamais d honorés; vous avez fait plus de mal au mon dans ce siècle-ci que vous n'apportâtes jouissances, de plaisirs utiles et de bonhe aux générations disparues dans la nuit de to les temps.

Et vous, Monsieur, comparez votre de tinée avec celle des hommes restés fidèl aux principes, avec celle d'un *Burke*, *) q

*) Et vous, qui présageâtes toutes les infortunes de ma patı vous qui, lorsque j'eus échappé aux assassins qui la cc vrent de désolation, me montrâtes à Bath un intérêt touchant et si soutenu pour ses calamités, pour ses gra deurs passées et pour sa décadence, souffrez que j'acqui la France, autant qu'il est en moi, du tribut d'hommag qu'elle vous doit! Vous avez aujourd'hui la triste sat

lorsque cette assemblée nationale, proscrite aujourd'hui, réduisoit en principes le renversement des trônes, combattit sur les ruines de la monarchie. La noblesse françoise s'honora d'avoir en lui un défenseur, et le clergé lui éleva dans son coeur un monument de reconnoissance qui ne peut pas durer aussi long-temps que son immortel ouvrage, mais qui en est déjà la récompense.

Dans ces jours d'innovation et de blasphêmes politiques, quelle gloire vous auriez pu acquérir en vous montrant tout à la fois le défenseur du véritable peuple, et celui des droits du trône qui fondus dans un juste équilibre de gouvernement, sont aussi les remparts des empires et la sauve-garde des nations.

Au milieu de tant d'iniquités heureuses pour un moment, quelques idées de grandeur et de générosité auroient dû au moins voiler à l'Europe le fond de vos coeurs, (je parle à vous et à vos complices!) auroient dû pallier ce système suivi d'horreurs inouïes, de dé-

---

faction d'en avoir prédit la radiation dans le système de l'Europe, et vous en avez immortalisé les causes dans vos sublimes descriptions. Une tâche vous reste encore à remplir; des brouillons salariés dans Londres pour y prêcher l'évangile des bords de la Seine, s'agitent dans l'obscurité pour ébranler l'édifice élevé par vos ancêtres: faites encore retentir votre éloquente voix, reprenez les armes d'Achille, terrassez-les dans la poussière, et dispersez les factieux comme l'aigle disperse les oiseaux de proie subalternes. On dira de vous: *„transiit, et ecce non erant.“*

prédations révoltantes et de persécutions surnaturelles.

Les nations auroient cru du moins apercevoir un plan à vos complots, et une entente à vos desseins.

Une république fondée sur le modèle de l'ancienne Rome, dont vous n'avez ni les talens, ni l'énergie, ni les vertus; un roi et sa déplorable famille remis aux frontières comme un autre Tarquin dont il n'eut aucun des vices; la majesté du rang dont il venoit de descendre protégée par la majesté du peuple; un traitement assigné à cette famille qui pendant neuf siècles, eut l'honneur de vous commander, les propriétés inviolables sous l'égide de la loi; l'horreur du sang, une indulgence universelle proclamée pour ceux qui nés sur le même sol, sont appelés par vous des coupables; des lois religieusement observées, quelque éphémères qu'elles puissent être; l'hospitalité sacrée, les arts ré-encouragés, la clémence nationale brillant éminemment dans ce triomphe populaire; tout cela eût pu tarir bien des larmes, effacer bien des souvenirs, consoler de grandes douleurs, apaiser des amours-propres irrités, prêter à vos succès les couleurs de la justice, tromper à-demi la France, éblouir enfin la religion de l'Europe frappée de stupeur.

Mais vous eussiez peut-être ainsi recueilli le prix de votre funeste ascendant, et la providence qui vous désavoue, vous refuse des

prospérisés durables qui mettroient sa justice en problème.

Ainsi donc, après avoir marché sur les cadavres de vos concitoyens, après avoir dilapidé leurs propriétés, après avoir peut-être consommé *le seul crime* qui manque à votre histoire, après avoir tenté la subversion de l'Europe; dans le silence d'une loi de sang, vous permettrez peut-être dans quelques années à la noblesse françoise de venir mendier son pain et étaler sa misère sur cette terre arrosée de son sang; mais si le nombre triomphe de la loyauté, elle aura le noble orgueil de vous dérober sa misère. Il est encore des armées en Europe, elle en sera les recrues: il vaut mieux mourir soldat loin de vous, que de vivre dans l'air que vous avez souillé.

Mais, ou je m'abuse, ou ces suppositions chimériques ne se réaliseront jamais; et si l'on n'enchaîne pas vos fureurs, vous vous dévorerez vous-mêmes.

Exemple unique et immortel de ce que peuvent la corruption et la perversité, les lumières et la philosophie!

En relisant cette courte lettre, je m'effraie de tout ce qu'elle contient, je m'étonne et je m'accuse de tout ce qu'elle ne renferme pas. Ceux qui un jour traceront ces funestes tableaux, qu'on sera forcé d'appeler l'histoire, n'en ayant pas été les témoins, seront encore plus embarrassés que les contemporains; et la

postérité, dans cette longue galerie de crimes, n'aura pas un seul hommage à payer à la vertu, et pas un seul objet d'admiration pour se reposer dans ce cahos monstrueux de honte et d'iniquités.

Le véritable philosophe étudiera la nature dans ces crises révolutionnaires par lesquelles elle se purge, et se convaincra qu'à certaines distances, cette mère éternelle, embarrassée de sa fécondité, conserve l'espèce, mais que prodigue des individus, elle sacrifie et dépense les générations.

Ces perturbateurs qui jadis furent les fléaux de leur pays, en étoient aussi des ornemens; ils étoient moins des conspirateurs, que des hommes qui se mettoient à leur place; non que je veuille dire que leurs talens étoient le strict contre-poids de leurs forfaits, mais ils pouvoient en paroître les correctifs.

Cette fois-ci, c'est le néant, l'abjection, le crime dans toute sa latitude et sa laideur, la peur et la barbarie. L'historien qui salira son imagination et sa plume à rappeler cette épouvantable époque, pourra dire en se résumant: „C'étoit du sang, des bourreaux et des victimes: c'étoient mille piques contre un bras désarmé, mille poignards contre une femme éplorée et sans défense; il n'y eut pas un étendard, pas un caractère, et pas un homme."

Peut-être, Monsieur, seroit-ce ici le lieu de suivre votre parti dans ses détours les plus

secrets, et de particulariser plus clairement quelques-uns de vos procédés. Mais ce seroit une tâche trop horrible et trop longue. Vous avez fidèlement proportionné les parties à l'ensemble; et quoique dans votre silence désorganisateur vous paroissiez flotter sans aucun plan, comme un crime est toujours le but, un crime nouveau vous y ramène.

Ainsi, sans gravir tristement de crime en crime jusqu'au sommet de vos forfaits, je m'arrêterai sur votre dernier décret qui a fait frémir jusqu'aux porte-faix des nations étrangères; et si la terreur est un moyen, il faut pourtant que vous sachiez qu'elle s'émousse ou par trop d'horreur, ou par le ridicule.

Vous faites massacrer *le deux de septembre* des infortunés de tous les sexes et de tous les âges; tout périt, tout fuit, tout se cache à l'aspect de vos satellites et de leurs haches. Les syllabes d'un nom recommandable dévouent au trépas celui qui le porte: sa naissance est son forfait: — un soupçon c'est la mort. Vos bourreaux se répandent dans les environs de la capitale, dans le calme des campagnes; ils en arrachent les habitans consternés, ils les réservent à des supplices inconnus: on craint la peste pour cette ville coupable, cimetière impur de tant de cadavres mutilés; ceux que la loi n'avoit pu condamner et n'avoit pas osé absoudre, sont hachés par des tigres qui ont volé des figures d'hommes, aux yeux d'une soldatesque aussi

lâche que vous. Tout ce qui reste à Paris, crie en tremblant: „Vive la république!“ quand presque tous ont dans le coeur: „Vive le roi! périssent *Condorcet* et ses pareils!

C'est alors que des perquisitions répétées, accompagnées de traitemens infâmes, que des enlèvemens nocturnes, que des menaces réitérées, que des lettres anonymes viennent alarmer le reste des propriétaires glacés d'effroi, et forcés de changer avec un asile étranger cette patrie qu'ils n'auroient jamais voulu quitter, cette douce patrie qui pour des milliers de François justifiera le vers du poëte: „*Et dulces moriens reminiscitur Argos.*“ Alors vous les dépouillez par un décret qui est la conséquence visible de vos scélératesses antérieures, et vous les punissez pour avoir encouru la peine dont vous leur avez fait une fatale nécessité; ce qui est leur dire en d'autres termes: „Vous avez une terre dans le „pays d'Albe; nous allons vous tuer pour la „voler; ou si vous fuyez, nous la confisque„rons pour en assigner les deniers au trésor „national, et en dérober le prix.“ — Et vous dites que la France est libre? — que vous êtes des philanthropes, des philosophes? Vous êtes des brigands! — des brigands qui dans une forêt, le pistolet au poing, vanteroient aux passans qu'ils détroussent, le nom de la morale et de la justice éternelle!

Mais il est temps de fermer mes yeux sur ce cloaque où vous respirez, sur ces odieux

tableaux dont je pourrai d'autant mieux dire, *et quorum pars magna fui*, que j'ai été à la veille de succomber sous le couteau des meurtriers, et de périr victime de vos fureurs, pour prix, je n'ose pas dire, de mes efforts heureux, *f* mais au moins de ma constance pour une cause juste, quoiqu'à-demi perdue. Je vous combattis quand votre empire n'étoit pas encore affermi; puissant, je ne fléchirai pas devant vous; et quand j'ai échappé à vos poignards, je méprise vos prospérités, et ne voudrois pas y associer ma fortune.

Vous ne répondrez pas à cette lettre; mais vous êtes jugé au tribunal de l'opinion: il a prononcé que vous étiez mort civilement. C'est au bourreau à exécuter la sentence.

NOTES.

a p. 180. Le nom patronymique de Mr *de Condorcet* est *Caritat.* Cet homme tenoit beaucoup plus, dans l'ancien régime, *au titre de marquis* qu'à celui de savant distingué; mais né avec une âme de boue et une tête froide, que les seules idées de cupidité pouvoient électriser, il étoit propre à tous les crimes, et prêt à les résoudre pour son intérêt, comme un problème de géométrie.

b p. 180. Il avoit certainement de grands talens comme *géomètre*, de beaucoup moindres comme *littérateur:* considéré comme *écrivain*, il n'en avoit aucun. Son style entortillé, travaillé avec un art pénible qui se fait sentir au moins exercé des lecteurs, est souvent inintelligible. Quand il fut chargé de la ré-

daction du *Journal de Paris*, les propriétaires se hâtèrent de la lui retirer, non-seulement à cause du but coupable qu'il y donnoit, mais parce qu'il étoit dégoûtamment écrit.

c p. 180. Il avoit obtenu du roi un emploi, vingt-cinq mille livres de rente et un logement. Pour lui, c'étoit promettre d'être fidèle jusqu'à ce qu'il fût mieux payé par le parti contraire: il tint cette parole dès l'instant que la cour ne lui accorda pas *tout ce qu'il vouloit*, et qu'il espéra de prendre, de l'autre côté, *tout ce qu'il voudroit*.

d p. 190. *Madame de Condorcet*, belle, mais profondément dépravée, étoit fort piquée de ne pas jouer un rôle *à Versailles*. Elle *s'en consoloit* à la ville, avec ceux qui alloient à la cour: son mari intriguoit sans sortir de chez lui, et trouvoit que c'étoit même plus commode.

e p. 194. Qui va se saisir du pouvoir suprême de cette nouvelle république? — à quel homme va-t-il être dévolu?

O toi, qui que tu sois, que le destin a appelé *à sauver le monde*, que tu ayes été jusqu'ici innocent ou coupable, attache ton nom à l'immensité des siècles, ou expie ta vie en frappant tes complices dans une catastrophe qui soit le dénouement de ce pénible drame!

Songe que les rêves de ton ambition seront tous déçus; songe que le sable du théâtre où tu marches est mobile, que tous ceux qui l'ont foulé un instant, y ont trouvé le tombeau. Etaye ta foiblesse individuelle de toutes les probabilités de l'avenir. Tu ne conserveras jamais l'empire: fais plus, rends-le à qui il appartient.

Que si tu t'es flatté de n'associer que toi-même à ta gloire, d'être ton ouvrage, de recueillir le fruit de l'aveugle soumission de vingt-cinq millions d'hommes, et le prix de la mort de plus de trois millions de tes semblables, considère le peu que tu es, et ton

néant! — Vois ce qu'il y aura de réuni contre un seul homme!

Réfléchis sur les périls des usurpations, sur leur instabilité, sur l'inquiétude qui les accompagne, sur le genre de mort qui les termine!!!

Réfléchis sur les deux *Marius*, sur ce qu'étoit le père quand il brigua le consulat, de quelle gloire il étoit couvert, quels travaux il avoit endurés, quelle proscription il souffrit lui-même, et enfin sur le genre et les terreurs de sa mort presque soudaine. Vois son fils se faisant ôter la vie dans *Préneste*.

Considère ce qu'étoit *Sylla*, ce qu'il avoit fait, les glorieux et innombrables triomphes dont son âge mûr étoit décoré, ceux dont sa jeunesse avoit été honorée, les services immenses qu'il avoit rendus à son pays subjugué avant qu'il l'asservît lui-même: pense à la sanglante victoire qui lui ouvrit les portes de Rome avant qu'il y signalât ses fureurs: ressouviens-toi que *Cromwell* et lui sont les seuls usurpateurs qui soient morts dans leur lit; que *Sylla* avoit été pressé du besoin d'abdiquer, quand l'autre retenoit avec effroi le pouvoir dont il n'osoit se démettre.

Sache surtout que cette puissance suprême et incontestée ne peut être que le partage d'un général chargé de lauriers, adoré des armées accoutumées à vaincre sous lui; que comme elles conservent les empires, ce sont-elles aussi qui les donnent, qui en consacrent et en perpétuent les usurpations; et qu'enfin, si un factieux *de la convention* peut ourdir une trame, c'est aux soldats et aux généraux seuls qu'il appartient de la dénouer.

Les armées peuvent seules apaiser ou grossir les orages qu'une assemblée ne peut qu'enfanter.

Tout peuple est moyen premier quand on renverse un empire: il n'est qu'instrument secondaire quand on le refond; et si l'on veut lui faire croire qu'on le consulte, on ne prend presque pas la peine de le persuader.

f p. 195. Lui, le Sr Fabre d'Églantine et autres, qui sont maintenant *devant le diable*, essayèrent de me faire assassiner *le treize d'août* 1792, pour terminer la petite guerre que ces honnêtes gens me faisoient depuis deux ans. — Il falloit bien quitter un pays où ces messieurs étoient les maîtres!!

Je pris congé d'eux avec la plus grande difficulté; caché le jour, et voyageant la nuit, je mis près de trois semaines à gagner un port de mer: je leur laissai tous mes voeux, et *n'emportai* que le pressentiment que leur fortune n'iroit pas loin.

J'ai appris depuis avec une horrible surprise, qu'un médecin très-célèbre que je ne connoissois que très-superficiellement, pour l'avoir rencontré de temps à autre chez une femme respectable et chez un très-bel esprit qui n'est plus, avoit aussi cherché à aiguiser contre moi les poignards *des Jacobins*. J'ai fait mon examen de conscience, j'ai voulu savoir de quel crime j'étois coupable aux yeux de Mr le docteur: j'ai retrouvé que je n'avois pas assez flatté son excessif amour-propre, (on vous gâtoit beaucoup, docteur!) et que j'avois osé *souvent* être d'un avis différent du sien.

Pour ça, la mort?
C'est un peu fort!

Je lui pardonne! il vouloit me traiter comme un de ses malades.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR DELPHINE ET SON AUTEUR. *)

Vous avez l'indulgence, Monsieur, de mettre quelque prix à mon opinion. Vous la demandez toute entière sur le dernier ouvrage de *madame de St*.... Vous faites plus, vous me rappelez quelques traits d'une conversation sur *mesdames de G*..... et *de St*..., et vous m'engagez à les comparer.

C'est ce qui n'est ni juste, ni possible.

Je n'aime à parler ni de l'une ni de l'autre, encore moins de l'auteur de *Delphine*, dont le nom rappelle à un François tous les genres d'orgueil, d'impéritie, d'erreurs et de fautes criminelles.

Mais revenons à cet ouvrage.

La préface, comme tout ce qui sort de la plume de cette femme spirituelle, est d'une métaphysique obscure et ridiculement précieuse. L'épigraphe du livre est déjà d'un mauvais esprit: „Un homme, dit-elle, doit „braver l'opinion publique; une femme doit s'y soumettre."

---

*) On a dit assez de bien et de mal de ce livre, qui a une sorte de danger naïvement perfide que le commun des lecteurs soupçonne à peine, pour qu'on ne dédaigne pas d'en faire ici une analyse succincte, malgré le peu d'estime que ces sortes de compositions inspirent.

C'est faux. J'en appelle à tous les hommes qui se connoissent mieux à l'honneur qui leur est propre, que peut-être *madame de St*... à celui qui convient à son sexe, dont elle a courageusement bravé les préjugés, comme si elle en avoit eu toute la vocation.

Un esprit bien-fait n'auroit pas cité cet apophthegme, ou l'auroit rectifié, en disant: „Un homme peut braver *quelquefois* l'opinion publique; une femme doit *presque toujours* s'y soumettre."

Il est vrai que cette sentence est extraite des oeuvres inédites de *madame N*...., et qu'il faut s'attendre à tout de la part de cette famille: elle rapelleroit *la famille Pointu* si elle étoit aussi gaie.

J'ignore ce qu'on a pensé en France de l'ouvrage de *madame de St*.... Il me paroît qu'aux lieux où je vis, il a plu surtout aux femmes; et cela devoit être.

Les gens de lettres jugent même ces sortes d'ouvrages avec un goût exercé et d'après les règles: les hommes ordinaires, avec un certain instinct qui les trompe souvent (surtout ceux qui n'ont pas aimé et qui n'ont pas été dignes de l'être); et les femmes jugent avec ce tact naturel et inné, avec leur âme tendre, avec une imagination prompte et mobile, et surtout avec les élémens de ce foyer de passions combustibles qui brûlent chez les unes, et sommeillent chez les autres.

Voilà leurs poids; telle est leur balance.

Elles la tiennent *de la nature*, et cependant elle est souvent infidèle, parce qu'un ouvrage est une composition *de l'art.*

Eh bien! mesdames, quelle est celle de vous qui voudroit un amant tel que *monsieur de Mondoville?* impérieux, obstiné, âpre, déterminé jusqu'à la rudesse pour faire vingt fois le malheur de ce qu'il aime; indécis, flottant, inénergique, quand il s'agit des plus chers intérêts et de la félicité éternelle de celle qu'il idolâtre?

Pourquoi se marie-t-il si légèrement? pourquoi soupçonne-t-il si vite celle qu'il adore? pourquoi prend-il ensuite si peu de soin de son honneur? pourquoi cet homme si délicat vit-il si étrangement avec sa femme, dont il eût été beaucoup plus noble de se séparer, comme il y en avoit mille exemples dans l'*ancienne France?*

Qu'est-ce que c'est qu'une *Matilde* rèche, austère, qui ne sait pas durant des années un mot de ce qui se passe autour d'elle? cette *Matilde* si inquisitive, si acariâtre et si réprobative?

Qu'est-ce que c'est qu'une femme si vertueuse, qui, à l'autel même, a besoin de gourmander son mari pour relever ses esprits abattus, et pour lui faire tendre la main.

Qu'est-ce que c'est qu'une égoïste si sèche, qui exige de celle dont elle a volé l'amant, de s'absenter, de s'immoler, de se renoncer

pour son bonheur auquel personne ne s'intéresse?

Que dire de son zèle amer, au travers duquel elle voit mourir une mère, sans donner une larme à la nature et à cette dernière scène de la vie? — Et cette créature se trouve enceinte!.... Qui s'en soucie?.... Quand?.... Où?.... Je n'ai pas vu, je n'ai pas soupçonné à *monsieur de Mondoville* ni le goût ni le temps de la paternité.

Et *madame de Vernon!* qu'est-ce? Madame *de Merteuil* en miniature durant sa vie? non. Une femme repentante et subitement convertie à une vertu théorique *in articulo mortis?* non. Car elle en parle avec indifférence, alors même qu'il n'est plus temps de l'exercer. — Croyez-m'en, votre *madame de Vernon* n'est pas dans la nature; elle est trop méchante, et ne l'est pas assez; elle pousse même l'enfantillage jusqu'à *prédire* à sa nièce qu'en mourant elle s'amendera, et lui *dira tout.* Cette femme dégoûte souvent, et n'intéresse jamais.

L'auteur n'étoit pas capable de dessiner de suite un tel personnage; elle n'a ni la tête ni les pinceaux qu'il faudroit. *Madame de St...* ressemble à un jeune peintre: elle fait bien des yeux, des bouches et des mains; elle ne peut faire un tableau: elle ne sait pas *composer*.

Et cette *madame de Vernon*, si astucieuse, si méchante en résultats, un enfant

devineroit ses machinations à l'avance!... *Madame de St...*, dans la vie usuelle, ne s'y laisseroit pas prendre!!!

Mais cette réflexion appartient au développement du caractère de *madame d'Albémar*. M'y voilà!

Comment cette femme d'un esprit si supérieur est elle jetée dans cet abyme de calamités qui décident de sa vie? Vous le savez; en épousant toutes les fantaisies d'une petite folle qu'elle connoît à peine, qui profane sans tendresse, aime foiblement et sans esprit un amant qui ne se soucie guère d'elle, pour qui elle se perd mal-adroitement, et finit par tourner à la religion qui certes ne la réclame pas, par un coup inespéré de la grâce qui la touche on ne sait où.

Comment *madame d'Albémar* ne la conseille-t-elle pas mieux; ne la détourne-t-elle pas de cette foule de mesures folles, pour lesquelles elle condescend à avoir une complaisance si déraisonnable et si aveugle?

Comment ne devine-t-elle pas que *madame de Vernon* est son ennemie naturelle, quand elle cherche à rompre un mariage d'où dépend le bonheur de sa famille, et qu'elle vient sans pudeur faire des agaceries à son gendre, et le lui dérober jusques dans son salon?

Je sais, madame, que cela s'est vu, rarement pourtant avec l'entourage qu'y met votre imagination...; mais cela ne s'écrit pas.

Et pourquoi votre héroïne ne désabuse-t-elle pas son amant? C'étoit si facile! aux pieds des autels mêmes: elle étoit-là!... Il est toujours temps d'être heureux.

Pourquoi meurt-elle si ridiculement avec le poison que lui donne un homme qui tombe des nues?

Pourquoi ne fait-elle aucun effort pour empêcher votre héros et le sien de finir si *bêtement?* Pourquoi n'essaie-t-elle pas au moins son ascendant sur ce caractère? C'est qu'il est trop fort, trop énergique, dites-vous, pour être changé.

Trop fort! lui! — il est foible jusqu'à la sottise.

Pourquoi?.... Mais c'est interminable. Je m'arrête.

Votre livre est un bien mauvais ouvrage. Que votre tête a d'emportement et de divagation! que votre jugement est sans bases et sans limites! que vous écrivez mal un livre! Mais comme vous savez supérieurement écrire quelques morceaux! que vous avez d'esprit! qu'il seroit doux d'être aimé de vous, si vous vouliez être une femme! — Ah! la nature vous devoit plus de beauté.

Et *mademoiselle d'Albémar* qui vient après avoir donné de si bonnes raisons pour ne point venir, (sa lettre est un chef-d'oeuvre) et qui s'en retourne quand on a le plus besoin d'elle!

Et *monsieur de Serbellane*, qui vivant

par procédés avec un petite aventurière pour laquelle il n'avoit qu'un goût médiocre, finit tout d'un coup par lui proposer un désert, et de changer de nom dans les forêts de l'Amérique! Et .... mais je ne finirois pas.

Mais un mot sur ce *monsieur de Valorbe*, si méprisable et si facile à contenir par la magistrature d'une police correctionnelle, dont il est si digne.

Vous avez eu une intention.

Ah je sais! j'ai votre secret, madame. C'est un gentilhomme françois *émigré*...... et vous avez voulu lui jeter de la boue.

Et *monsieur de Lébensay!* C'est un homme ça!... c'est un révolutionnaire!... L'aimeriez vous, par hasard?

Femme plus qu'aimable!

Et ces juges de paix, si tendres en faisant fusiller leurs innocentes victimes!.... Des Romains!.... N'est-ce pas?

Intéressante *sansculotte!* *)

Que dirons-nous de vos longueurs? de vos obscurités? de vos néologismes? de votre style maniéré ou lourd, quand il n'est pas charmant?

Et votre dernier volume! et votre dénouement!

Mais, me direz-vous, vous et vos partisans, il n'y a donc rien dans mon livre qu'on puisse louer?

---

*) Ce mot est de l'abbé Maury.

Je vous demande pardon, madame.

Il y a quelques lettres parfaites, notamment celle de *mademoiselle d'Albémar* (comme je crois l'avoir dit) et celle sur le divorce, par le héros de votre histoire: *Léonce* n'est que celui de votre roman. Je ne parle pas des principes; il n'y faut pas songer avec vous.

Il y a d'autres paragraphes, d'autres morceaux; il y en a d'écrits avec le style d'un homme habile et exercé; il y en a enfin qu'une femme seule, et d'un esprit transcendant, peut écrire.

Il y a surtout une situation profondément dessinée, dont le motif est déchirant, dont tous les accessoires forment un ensemble pénétrant et lugubre: je veux dire la cérémonie du mariage de *monsieur de Mondoville.*

Un homme eût à peine trouvé cela.

Objets idolâtrés, femmes, femmes! Vous savez seules des paroles qui agitent le coeur et le déchirent. Votre instinct vous dit ce que notre art ne nous apprend jamais, et c'est à vous qu'appartient le département des larmes.

Que vous devez bien écrire une lettre d'amour! Puissiez-vous l'inspirer comme vous le ressentez! Vous seriez véritablement trop remarquable.

Pour rendre justice à votre talent, qui est grand, je vous dirai qu'il y a dans votre roman plusieurs expressions créées, que votre *papa*, écrivain lourd mais majestueux et solennel, ne désavoueroit pas.

Il faut vous quitter, madame, et vous laisser avec l'ombre de *madame de Vernon* dont *Delphine* prend un congé si touchant, si naïvement triste, dans ce jardin, où appuyée sur son urne cinéraire, elle lui dit un dernier adieu. Ses pieds fouloient les feuilles jaunies que l'automne avoit moissonnées; le ciel grisâtre conspiroit avec l'infortunée; il étoit de moitié dans sa tristesse.

Ainsi passe la vie! ainsi passeront vos détracteurs! et même ceux qui vous auront beaucoup admirée!!

Je vous laisse avec ces spectres dont vous avez dessiné la famille, car on meurt beaucoup dans votre livre.

Je vous exhorte à n'en plus composer, mais à écrire, avec moins *de manière*, des morceaux isolés qui littérairement vous placeront parmi les personnes les plus distinguées de votre sexe, qui n'est pas si loin d'être le premier que nous l'assurons depuis des siècles, nous autres hommes qui avons fait la loi, décrit les convenances, et assigné les places.

Voilà, Monsieur, le jugement que vous avez exigé. Je ne le crois pas inattaquable, je l'ai libellé sans animosité, sans fiel, sans esprit de parti, tel que me l'ont suggéré mes études et ma réflexion.

Vous voulez maintenant un mot sur *madame de G.....* — Je finis promptement, car je n'aurois voulu vous envoyer que quelques lignes.

Madame de G.... participe beaucoup de notre sexe. Elle écrit comme un homme, je ne dis pas du premier talent, mais d'un talent distingué: elle a mis notre force et notre énergie dans ses actions, et l'hypocrisie de sa foiblesse dans ses paroles.

Littérateur dans ses écrits, elle a composé avec son esprit, sa raison et de la culture; elle n'a point transporté son boudoir dans ses ouvrages. Jolie dans son bon temps, séduisante par ses grâces, attrayante par ses talens, courue des hommes, elle a caché avec art toutes les infirmités de son bel âge, et dans son hiver, marche, publiquement au moins, sous l'étendard de la vertu, et crie incessamment de se rallier à la morale.

Comme littérateur, presque toutes ses productions vivront. J'en excepte surtout les *Ch... du C...*, ouvrage fou de ridicule.

Quand elle trace des caractères vicieux, c'est en général pour rendre un hommage à la vertu.

Ses ouvrages et sa vie ont de l'habileté.

En voilà assez, Monsieur, pour vous convaincre qu'il n'y a aucun rapprochement entre elle et *madame de St...*, qui, comme talent, mourra vraisemblablement toute entière. Il n'y a pas plus de comparaison à établir entre leur caractère moral, puisque l'une affecte, en général, d'habiter les hauteurs de la morale et de la vertu, et ne se trahiroit *qu'aux Jacobins*, quand l'autre passe sa vie

à préconiser toutes les foiblesses de l'amour, à aplanir le sentier de tous les vices que la nature ne paroît pas l'avoir destinée à connoître.

J'ai dit que *madame de G*..... étoit habile; *madame de St*... ne semble pas avoir l'entente des combinaisons de la vie, pas le moindre esprit de conduite.

Madame de G..... ressemble à ces gens qui ont reçu un vaste patrimoine, et l'autre à ceux qui n'ont que de l'argent comptant qu'ils dépensent sans discernement. La première a des points d'appui, des vices raisonnés, des principes pour toutes les chances, un esprit raisonnable, un talent mûr et formé.

L'auteur de *Delphine* n'est douée d'enthousiasme que pour s'égarer: elle est remplie d'inconséquences, de fausses lueurs et d'incertitudes. Son esprit est superficiel et menteur quoiqu'étendu, et son talent pour écrire, ainsi que sa raison pour se conduire, n'ont que des demi-proportions, que des conséquences *fortuites* qui n'appartiennent jamais à un principe préarrêté.

Que si quelqu'un s'étonnoit qu'un homme qui fait profession d'un culte religieux pour les femmes, en traite deux si sévèrement dans cette analyse, il est invité à réfléchir que *mesdames de G*..... et *de St*... ont dépouillé leur sexe en s'abandonnant si démesurément au public. Elles ont perdu surtout leurs droits aux égards et au respect, au mien du moins,

par leurs folies et leurs excès *révolutionnaires* *).

Agréez, Monsieur, l'expression des sentimens distingués avec lesquels etc. etc.

à Berlin, ce 5 février 1803.

---

*) Que dire d'ailleurs d'une femme portée aux premières classes de la société, qui a suivi toutes les phases, adopté avec fureur tous les extrêmes d'une révolution, dont son père même, premier auteur de nos misères, quoique vraisemblablement *honnête homme* dans la vie privée) avoit reconnu les inapplicables théories, et signalé les désastreuses faussetés?

Que penser d'une *femme*, qui, après douze ans d'*expériences* sanglantes et superflues, quand l'Europe put le cadavre, en est encore à regretter les chimères *populacières* de l'égalité absolue et du gouvernement exalté et abstrait de la *multitude?*..... Une femme dont le jugement étroit et l'obstination ne sont pas encore réconciliés avec ce système bienfaisant *de centre et d'unité*, sauvegarde unique *des empires, des nations*, et *de ceux* qui les gouvernent?? Une femme, révoltée dans le coeur contre le gouvernement fort et protecteur de l'homme qui a arraché *la France* à cette atonie anarchique, avant-courrière de la destruction, non par antipathie précise pour la personne *du général Bonaparte*, mais par haine folle d'un gouvernement répressif, raisonnable, conservateur et *central??*

Et les amis de *madame de St*... disent qu'elle a un bon coeur!

Quel esprit a-t-elle donc?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

A BERLIN, IMPRIMÉ CHEZ LOUIS QUIEN.



